

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

☐ Coloured covers/
Couverture de couleur

☐ Covers damaged/
Couverture endommagée

☐ Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

☐ Cover title missing/
Le titre de couverture manque

☐ Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

☐ Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

☐ Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

☐ Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure

☐ Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

☒ Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Il y a des plis dans le milieu des pages.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
☐	☐	☐	☐	☒	☐
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

☐ Coloured pages/
Pages de couleur

☐ Pages damaged/
Pages endommagées

☐ Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

☒ Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

☒ Pages detached/
Pages détachées

☒ Showthrough/
Transparence

☐ Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

☒ Continuous pagination/
Pagination continue

☐ Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

☐ Title page of issue/
Page de titre de la livraison

☐ Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

☐ Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

LES BONS ROMANS ILLUSTRES

Prix: { Canada, 10 Cents.
Etranger, 15 "

PUBLIÉ PAR
J. H. A. LAMARRE,
75 rue St-Jacques, Montréal, Canada.

Abonnement d'un an, \$2.25.
" six mois, 1.25.
Payable d'avance.

Paraissant les 10 et 25 du mois

SANS CŒUR !

PAR CLAIRE DE CHANDENEUX



Au secours ! articula, en effet, la voix presque indistincte.

SANS CŒUR!...

Par CLAUDE DE CHANDENEUX

PROLOGUE

Pierre Pique, le passeur, pêcheur aussi—dont les fines fritures avaient à Vienne tant de succès dans les bonnes maisons de la vieille ville romaine, quand elles y arrivaient toutes fraîches tirées de l'eau et couchées sur un lit d'herbe menue—sortit cette nuit-là, vers onze heures, pour jeter ses filets dans le Rhône.

À l'état du ciel très sombre, orageux, à la lourdeur de l'atmosphère, à la couleur du fleuve, il avait bien senti que la pêche serait bonne.

Les vieux riverains ont un flair pour ces pronostics qui ne les trompent guère.

Pierre Pique se flattait même, tout en traînant le gigantesque filet dont il attendait merveille, que les trois grosses lignes accrochées à son bateau de passeur, et la masse qui se dissimulait au dessous, n'avaient pas attendu jusque-là pour se charger de poissons.

—Et ce serait bien heureux, bien nécessaire, pensait-il, car la richesse n'est pas au logis, et le métier de passeur ne rapporte que tout juste pour ne pas mourir de faim. Les paysans du village de Saint-Christ n'ont point affaire de l'autre côté du Rhône... à peine quelques terres pierreuses dont on ne peut rien tirer; et, quant aux ouvriers de la Verrerie, qui demeurent sur l'autre bord, s'ils me donnent un sou par jour pour quatre voyages, c'est qu'il leur plaît de faire les généreux... Beaucoup mettent en passant quelques pommes ou des noix devant ma porte, d'autres donnent de jolis morceaux de verre filé aux petits, mais la mère n'est pas contente: elle veut bien faire bouillir la marmite...; seulement, faut que j'y mette quelque chose dedans.

Or, comme Pierre Pique avait justement ce soir-là bon espoir de remplir la marmite de famille, il continua son chemin en sifflotant le long du sentier mal tracé qui côtoyait le fleuve.

Les saules pleureurs, qui empiétaient encore sur l'étroit espace, le forçaient quelquefois à courber sa haute taille, et les mailles du filet s'accrochaient aux buissons.

Il gagna pourtant en peu de minutes le gros tronç dépeillé, penché depuis vingt ans peut-être sur les eaux, où il attachait son bateau de passeur.

À son extrême surprise, il vit une masse noire, un autre bateau sans doute, étroitement collé au sien.

—Tiens! fit-il à haute voix, qu'est-ce que cela?... Je ne connais pas en amont d'autre barque que celle de la Verrerie... et ce n'est pas l'heure où M. Forster pêche à la ligne.

C'était bien une barque légère et coquette, autant du moins que l'obscurité pouvait permettre au passeur d'en juger.

En se penchant sur la berge, un peu surélevée à cet endroit, il crut voir que la barque portait des promeneurs.

Quelque chose de noir et d'allongé semblait en remplir le fond: un dormeur, sans doute.

Sur le petit banc du milieu, une forme blanchâtre, volumineuse, immobile: quelque chose comme un amas de vêtements jetés en désordre.

Les nuages noirs couraient si pressés qu'à peine une lueur trouble en tombait-elle sur la barque mystérieuse.

—Ça, voyons, dit le passeur, il n'est pas sain de dormir ainsi au fil de l'eau: on pourrait se réveiller à Valence. Si mon embarcation n'avait pas, par hasard,

retenu la sienne, mon dormeur serait déjà bien loin à la dérive. Réveillons-le.

Il sauta sur son bateau d'un mouvement brusque qui, s'ajoutant au poids considérable de son corps, lui communiqua une oscillation violente.

Détachée de ses flancs par cette oscillation, la barque tourna lentement sur elle-même, rentra dans le courant et se reprit à suivre le cours de l'eau.

Mais, tandis qu'elle opérait cette évolution, Pierre Pique, incliné sur elle, la contemplait avec des yeux épouvantés.

Certainement, la forme blanchâtre n'était point un paquet de vêtements; il en sortait un bras de femme qui pendait inerte, sur le bord.

Moins encore le dormeur n'était un dormeur: un rayon blafard, qui frangea subitement un nuage, laissait voir la face grimaçante et convulsée d'un cadavre.

Si peu nerveux que fut le robuste pêcheur, il se sentit secoué jusqu'aux entrailles par un frisson de terreur indicible.

Un crime!... il se trouvait en présence d'un crime!... Seul, entre l'eau profonde et le ciel sombre, il mit instinctivement ses larges mains sur ses yeux.

Quand il les retira, la barque descendait paisiblement le fleuve.

Cinquante mètres, peut-être plus, la séparaient déjà du passeur.

Dans l'obscurité, celui-ci la vit s'enfoncer, tranquille et lugubre, emportant son secret.

—Ah! mais non... non, mille fois! sursauta le bonhomme en secouant bravement le frémissement qui courait encore entre ses épaules.

Il chercha d'une main troublée la corde qui amarrait son bateau au vieux saule, le poussa doucement vers le flot, prit ses rames et, tout à coup, fit un grand signe de croix.

C'est que du clocher de la cathédrale de Vienne tombaient les coups lents et solennels de minuit, et que le son, merveilleusement porté par le courant, lui arrivait avec une netteté prodigieuse.

Aux bords du Rhône, même en 1855, bien des légendes avaient cours encore, et, pour sa part, le passeur pourrait dorénavant se vanter d'avoir vu sur le fleuve, à minuit, d'étranges choses!...

Signé dévotement et réconforté par cet acte de foi si simple, Pique se pencha sur ses rames et fit voler son embarcation dans le courant.

Quoiqu'elle ne fût ni légère, ni bien construite, elle obéit docilement à la main de son maître et glissa comme un yacht de plaisance à la poursuite mystérieuse.

L'avance de la petite barque fut bientôt dépassée par l'impulsion qu'imprimait Pierre Pique à ses rames.

En quelques minutes il l'accosta, y planta résolument sa gaffe, et prenant aussitôt le travers par un habile mouvement tournant:

—Débarquez! dit-il entre haut et bas, comme s'il eût éprouvé le besoin d'entendre le son de sa propre voix.

Les deux bateaux, l'un remorquant l'autre, coupèrent le courant du fleuve non sans difficultés, et vinrent toucher dans une petite anse naturelle à l'entrée du hameau Saint-Christ.

La première maison en était proche.

Le passeur arrondit ses mains en porte-voix et cria vigoureusement:

—Oh! hé!... Jean-Marie!... oh! hé!...

Mais quelque réticent que fut cet appel, il était assez inné à pareille heure, pour légitimer l'hésitation de Jean-Marie.

Pierre Pique pécuniait d'impatience.

Il était trop profondément campagnard pour toucher à des morts sans être devant témoin.

Devant la justice, est-il besoin d'en dire encore.

Mais la justice était bien loin.

— Oh ! hé !... Jean-Marie !... Hô ! du Rhône ! hô !
Une petite lumière parut enfin chez Jean-Marie. Sa femme ouvrit prudemment la porte et jeta un regard effaré dans l'obscurité.

— C'est moi, la Mariotte !... moi, Pierre Pique. Dites à Jean-Marie de venir sans désamparer.

— Va voir, notre homme, dit elle, c'est Pique, le passeur.

Jean-Marie, qui se vêtissait en hâte, se fit faire place et courut vers le fleuve.

— Une lanterne ! la Mariotte ! vite une lanterne ! cria encore le passeur.

La Mariotte effrayée, mais résolue à suivre son mari, prit la lanterne et courut aussi de toute la vitesse de ses jambes.

Quand les rayons tombèrent sur le contenu de la barque que les deux hommes amarraient solidement, elle jeta un cri terrible et laissa choir la lanterne qui s'éteignit.

— Que Notre-Dame de l'Île vous pardonne, la Mariotte !... Vous faites un bel ouvrage ! fit Pierre Pique avec huiler.

Sans mot dire, Jean-Marie, empoigné par l'épouvantable apparition, releva la lanterne, courut à sa maison et en revint en quelques secondes.

La Mariotte gisait par terre en se lamentant.

Cette fois, ils posèrent solidement la lumière entre deux pierres et revinrent à la barque.

Pierre Pique passa la main sous le cou rigide et glacé de l'homme mort et plaça son visage sous un rayon.

— Ça ! s'écria Jean-Marie, c'est le vieil usurier Keiffer, je l'ai vu plusieurs fois à Vienne.

A son tour, il souleva la femme ensevelie sous ses vêtements comme dans un suaire.

Il s'en dégagait une tête énergique et jeune, aux traits sans beauté, empreints de tristesse.

Le front était large, voilé de cheveux noirs, crépus et rebelles, qui lui formaient une bizarre couronne.

L'ombre des cils très longs se projetait sur un nez droit, sur des lèvres épaisses, sur un menton dont le dessin hardi dénotait une virile résolution.

Les mains étaient blanches, sans un bijou, sauf une alliance modeste au doigt annulaire.

Les vêtements simples, couleur gris-clair, offraient la coupe et l'arrangement ordinaires à la petite bourgeoise.

Il y avait du sang sur cette robe.

A peine Pierre Pique eut-il envisagé cette jeune femme qu'il poussa un cri douloureux.

— Jésus !... c'est Mme Ismérie Morin !... la caissière de la Verrerie !...

— Pas possible ? exclama Jean-Marie en levant les bras au ciel.

Entendant prononcer un nom de femme, la Mariotte ouvrit un œil, vit le blanc visage de la morte et se rejeta contre terre, la tête dans son tablier.

— Que faut-il faire ? demanda Jean-Marie.

— Savoir qui les a assassinés, parbleu ! répondit Pierre Pique.

— Avec cela que c'est facile à découvrir !

— Je ne dis pas. Faudra voir !

— Ce qu'il faut voir, et tout de suite, c'est le commissaire de police.

— Va le chercher.

— Tu garderas les morts ?

— Je les garderai... avec la Mariotte.

— Non pas ! s'écria la femme en se redressant, je vais avec notre homme ou je rentre à la maison... mais je ne reste pas avec les trépassés.

— Faites mieux, la Mariotte, voulez-vous ?

— Quoi ? dit-elle.

— Allez jusqu'à la Verrerie, tandis que Jean-Marie poussera jusqu'à la ville.

— Pour réveiller M. Forster ?

— Oui, pour apprendre au patron de l'usine que son employée... la pauvre femme ! si bonne... qu'il est arrivé malheur à sa caissière, enfin.

— Ça, je veux bien le faire, dit la Mariotte en s'apprêtant à partir.

— Et n'oubliez pas, la Mariotte, en passant devant la chapelle de Notre-Dame de l'Île, de dire un *Ave Maria* pour ces malheureux.

— M'est avis qu'il vaudrait mieux dire un *De Profundis*, conclut Jean-Marie en enfilant allègrement le sentier du bord de l'eau.

La Mariotte se hâta de le suivre.

Pierre Pique se trouva de nouveau seul, à la lueur faible d'une lanterne, en faction près des corps inanimés que le remous du fleuve balançait lentement dans la barque.

Le décès de l'usurier Keiffer, qu'il ne connaissait point, et qui ne jouissait pas dans le pays d'une réputation bien enviable, lui paraissait tragique, plus que touchant.

Mais la mort de cette jeune femme de vingt-six ans, veuve, mère d'une ravissante fillette, qu'il venait d'appeler Ismérie Morin, l'attendrissait jusqu'aux larmes.

Elle était aimée à la Verrerie et dans les environs comme une femme honnête et courageuse, comme une employée fidèle et dévouée.

On ne lui connaissait pas d'ennemis.

Elle était là, pourtant, la poitrine trouée d'un coup de couteau.

Le soir même, peu d'heures avant le crime, Mme Ismérie Morin était venue se reposer quelques instants dans la cabane du passeur ; elle avait causé avec sa femme, joué avec les petits ; elle s'était informé du fils aîné, le soldat, qui devait venir de Lyon, en congé chez ses parents.

Et c'était bien cette jeune dame si calme si douce, quoique forte et résolue, dont il faisait la veille funèbre, pendant que l'incessant murmure du fleuve servait de réponses grandioses aux naïves prières qu'il murmurait.

Pourtant ses appels réitérés, les cris de la Mariotte, la lanterne agitée au bord de l'eau, avaient attiré l'attention de quelques habitants de Saint-Christ, dont le sommeil était moins profond, par cette nuit lourde et chaude.

Un à un, ils sortirent de leurs maisons, s'approchèrent et restèrent pétrifiés de saisissement.

Quelques-uns avaient entrevu l'usurier, tous connaissaient Mme Ismérie. Les commentaires, les "hélas !" troublèrent le solennel silence de la veillée que s'imposait le passeur.

— Chut ! fit-il, tout à coup avec autorité ; vos cris ne ramèneront pas à la vie ces malheureux. Prions plutôt, c'est le dernier service que vous pouvez leur rendre.

Mais les plus jeunes, et les femmes surtout, préféraient interroger, discuter et s'exclamer sur une aventure aussi prodigieuse dans ces parages.

Un vieux paysan les fit taire.

— Pique, le passeur a raison, dit-il ; retenez vos langues, les femmes ; à quoi vous servira de gémir ?

— Alors, dites une prière tout haut, répondirent les paysannes.

— Dis-là, passeur, toi qui es si bon chrétien, tu dois savoir beaucoup de prières.

Pierre Pique éleva la voix et récita le *De Profundis* d'un accent pénétré.

A chaque strophe latine, qu'elles ne comprenaient pas, les femmes à genoux répondaient naïvement :

— Notre-Dame de l'Île, priez pour eux !

Cependant, après avoir suivi le bord du Rhône pendant deux kilomètres environ, Jean-Marie et sa femme se trouvèrent en face de la Verrerie, dont les flammes rouges projetaient au loin les ardentes lueurs.

— Ce n'est pas commode, hasarda la Mariotte, d'aller dire au patron le malheur qui est arrivé.

—Crois-tu donc que ce soit plus agréable d'aller prévenir M. le commissaire de police ? riposta le paysan. J'y vais pourtant.

—Eh bien, je vais aussi, notre homme, pour imiter ton bon courage.

Elle heurta au grand portail, qui fermait la cour d'exploitation de l'importante verrerie Forster.

Un des gardiens de nuit vint ouvrir aussitôt.

—M. Forster est-il couché ? demanda-t-elle.

—Il y a beau temps qu'il est relevé : c'est lui qui veille.

—Je voudrais lui parler.

—A cette heure ?

—Oui, il y a un malheur... il faut qu'il sache tout de suite...

—Un malheur ? quel malheur ?

Si dévorée qu'elle fût du désir de faire part de la nouvelle, la Mariotte eut le bon sens de comprendre que la primeur en appartenait à M. Forster.

—Je le dirai au patron, répondit-elle.

Le gardien vit son visage ému et ses lèvres serrées comme pour n'en pas laisser échapper son secret.

Sans doute pensa-t-il qu'il était humiliant de prier une femme de parler quand elle n'en avait point envie, et, sans insister, il précéda la Mariotte vers les bâtiments intérieurs.

Quoique entouré de deux contre-maîtres expérimentés, M. Forster, le patron, comme on disait à la Verrerie, ne dédaignait pas la surveillance à laquelle il devait une grande part de sa prospérité.

Certaines nuits de chaque semaine, où l'on pouvait le supposer endormi, on le voyait tout à coup ressortir de sa chambre après un court repos et parcourir l'usine dans tous ses détails, comme à l'époque où sa fortune était encore à faire.

Souvent encore, son fils le remplaçait ; mais les ouvriers n'en avaient pas grande crainte, tandis qu'ils chuchotaient entre eux quand la haute silhouette du patron se découpait à l'entrée des ateliers :

—Tenons-nous bien, le vieux, va passer !

Ils l'appelaient "le vieux," et c'était médiocrement respectueux, sans doute. Toutefois ils l'aimaient sincèrement et lui obéissaient comme des soldats bien disciplinés.

L'Internationale, on le voit, n'avait pas encore passé sur ce petit coin laborieux avec son souffle dissolvant.

M. Forster était au milieu de ses ouvriers quand on lui apprit qu'une femme avait à lui parler.

—Qu'elle vienne ! fit-il avec sa brusquerie accoutumée.

Quand la Mariotte se trouva introduite dans la forge, au milieu de la chaleur et du bruit, elle oublia le petit discours qu'elle avait préparé pour expliquer sa démarche, et ne trouva rien autre chose à dire que ce fait brutal :

—Monsieur Forster, votre caissière est assassinée dans un bateau !

Le patron sursauta.

—Ma caissière assassinée... Comment le savez-vous ? Voyons, parlez.

—On l'a trouvée. C'est Pierre Pique, le passeur... Il y a aussi M. Keiffer. Le passeur dit des prières à côté d'eux.

Le patron, sans hésiter, prit la Mariotte par la main et l'attira brusquement dans le bureau du contre-maître dont il ferma la porte, car déjà les ouvriers les plus rapprochés, ayant entendu quelques mots, dressaient des oreilles inquiètes.

Là, il procéda à un interrogatoire très net, qui lui permit de mettre quelque clarté dans le récit confus de la paysanne.

Certes il ne comprenait pas, mais un fait lui était dénoncé ; il allait l'éclaircir sur l'heure.

—Attendez-moi, taisez-vous, surtout, dit-il en quittant

la Mariotte qui demeura seule dans le bureau fermé.

Il monta au second étage où étaient les appartements des employés de la maison, et, d'un doigt hâtif, il frappa à une porte close.

Rien ne répondit.

Un coup plus fort n'éveilla qu'une petite toux grêle dans la chambre.

M. Forster pesa sur le bouton de cuivre qui tournait sans difficulté.

Il se trouva dans une pièce propre et simple qui donnait accès dans une autre plus vaste, où le guida la lueur d'une veilleuse.

Cette veilleuse, placée près d'un petit lit, éclairait, entre ses rideaux, la figure souffreteuse d'un enfant de cinq à six ans.

Elle ne dormait pas et parut très effrayée en reconnaissant le patron.

—Tu es seule, Juliette ? demanda celui-ci avec trouble.

La petite fille se souleva sur son lit et regarda celui de sa mère qui n'était pas défait.

—Oui, monsieur ; mais je croyais maman rentrée.

—Elle est donc sortie ce soir ?

—Oui, monsieur. Comme j'étais un peu malade, elle m'a couchée de bonne heure, m'a dit de l'attendre tranquillement, qu'elle allait faire sa prière à Notre-Dame-de-l'Île. Je l'ai attendu longtemps... et puis je me suis endormie... Vous m'avez réveillée... je croyais que c'était maman qui entraînait.

—Bien. Elle va rentrer. Dors, répondit-il en regagnant avec précipitation l'escalier.

Ce fut dans les bureaux, à la caisse même, qu'il redescendit. Là, rien n'était en désordre. Le coffre de fer, qu'il ouvrit avec l'une des clefs qu'il portait toujours présentait l'aspect accoutumé. Les billets d'un côté, l'or de l'autre, la monnaie dans une case spéciale, le livre de caisse au milieu.

Le temps manquant pour une vérification plus approfondie, il remonta de nouveau, jusqu'au premier étage seulement.

Au fond d'un corridor, un énorme terre-neuve était couché qui fit entendre, en le voyant, un grognement des moins hospitaliers.

—Tout beau ! Pyrrhus !... fit le patron en étendant le bras pour frapper à la porte de son fils.

Mais le chien, qui n'entendait pas que le sommeil de son maître fût troublé, se dressa d'un air menaçant.

—Laurent est-il assez absurde d'avoir ce môleste en travers de son seuil ! grommela-t-il en reculant malgré lui.

Pourtant, il voulait frapper, et Pyrrhus ne le permettant pas, la situation pouvait se prolonger indéfiniment.

Le patron retourna prendre à l'autre extrémité du corridor, une tête de loup que les domestiques y avaient déposée et s'en servit à bras tendus pour heurter fortement la porte si bien défendue.

Pyrrhus, furieux, se mit à aboyer à pleine voix.

A tout ce vacarme, la maison entière s'éveilla ; les domestiques apparurent sur les escaliers, et Mlle Sabine Forster, la fille du maître, se montra en costume de nuit sur sa porte entrebâillée.

—Qu'est-ce donc ? s'écria-t-elle. Avons-nous le feu ?...

Quoi ! mon père !... c'est vous ?

—Habille-toi ; Sabine, je puis avoir besoin de toi.

—Pour quoi faire ?... Qu'y a-t-il ?

—Habille-toi, te dis-je. Prends la petite Juliette dans ta chambre et reste là, avec elle, jusqu'à ce que je te fasse appeler.

—Avec Juliette ? Qu'est-ce à faire de Juliette ?

—Oui, nous raisonnerons plus tard.

Mlle Sabine rentra chez elle avec humeur.

Le dernier de tous, Laurent Forster s'était décidé à ouvrir.

Il se frottait les yeux d'une main, et, de l'autre, flattait Pyrrhus pour le faire taire.

—Enfin, t'éveilleras-tu ? cria M. Forster avec colère. J'ai perdu un temps précieux. Dépêchons-nous.

—Où faut-il donc aller ?

—Tu vas le voir. Allons !

En passant devant les domestiques, le patron en désigna deux, jeunes et solides.

—Venez avec nous, dit-il.

—Mais enfin, je voudrais savoir ?... commença Laurent Forster, qui avait décidément le réveil grincheux.

—Viens ! te dis-je.

Sans plus rien demander, le jeune homme suivit son père, quoiqu'il fût visible qu'il eût de beaucoup préféré dormir.

Au rez-de-chaussée, M. Forster délivra la Mariotte de sa prison.

—Vous dites que votre mari est allé prévenir la police ? demanda-t-il encore par précaution.

—Oui, oui... il doit y être maintenant depuis un gros quart d'heure.

—Alors, montrez-nous le chemin.

La Mariotte sortit la première, très flattée de se montrer au gardien qui l'avait introduite, avec la suite imposante qu'elle entraînait sur ses pas.

La paysanne et les quatre hommes prirent le même sentier du bord du fleuve et le parcoururent très rapidement.

En route, M. Forster avait mis son fils et ses domestiques, par quelques mots brefs, au courant de la situation.

—Un accident ?... ou un crime ? avait dit Laurent.

—Oh ! la pauvre dame ! s'étaient écriés les deux serviteurs.

M. Forster marchait, l'esprit perdu dans une préoccupation profonde.

Il ne connaissait pas d'ennemis à Mme Ismérie Morin.

—C'est là-bas ! dit tout à coup Mariotte.

Quoique l'aube se levât, pâle, à l'horizon mouvant du Rhône, la petite lanterne se distinguait encore près des barques immobiles dans la brume.

En approchant, ils saisirent dans l'air des versets et des répons : les paysans priaient toujours.

Actif et dévoré d'inquiétude, le maître de la Verrerie atteignit le premier le groupe funèbre.

Un coup d'œil lui suffit pour reconnaître Ismérie Morin.

Il s'y reprit à deux fois pour envisager l'usurier Keiffer et ses yeux ne trahirent qu'une médiocre sympathie.

Les domestiques s'étaient pieusement signés.

Pétrifié d'horreur, Laurent, qui était resté un peu en arrière, fixait des regards épouvantés sur les deux cadavres.

Au bout de quelques instants, M. Forster, qui avait interrogé le passeur avec avidité, engagea la foule à se retirer de quelques pas pour ne pas gêner les constatations de la justice et de la médecine dont il apercevait les représentants.

En effet, du côté de Vienne, un groupe d'hommes, monté sur une voiture découverte, se dessinait dans l'indécision du jour naissant.

M. le commissaire de police de Vienne, le docteur Gallet, un secrétaire et Jean-Marie descendirent bientôt de la voiture.

L'humanité eut le pas sur la légalité.

Ce fut le docteur qui s'approcha le premier.

Toutefois, ce ne fut qu'en observant les précautions les plus minutieuses, pour ne changer en rien la position que les victimes occupaient respectivement dans la barque, que le docteur s'assura que la vie avait pour jamais abandonné les deux corps.

Celui de l'usurier, raidi et glacé, ne demanda qu'un examen rapide.

Celui d'Ismérie Morin parut surprendre le docteur.

Certes, une demi-rigidité des membres, le teint cadavérique, la vitrification des yeux semblaient annoncer la mort ; et pourtant, si léger que fût l'indice, en trou-

vant un semblant de chaleur dans la région du cœur, le médecin eut un mouvement de joie.

Dans sa trousse il y avait une glace.

La glace, approchée des lèvres d'Ismérie Morin, parut se ternir faiblement.

—Faites vite maintenant, monsieur le commissaire, dit-il en se tournant vers l'officier de police, car je vais vous réclamer cette femme dès vos constatations terminées : elle n'est point morte.

Les deux Forster répétèrent :

—Elle n'est point morte !

M. Laurent n'était point l'homme des émotions vives, car il paraissait fort troublé de ce funèbre spectacle et s'appuyait à un arbre.

Le commissaire, aidé de son secrétaire, constata qu'Isaac Keiffer gisait mort au fond de la barque, à plat, comme un homme renversé dans une lutte ; non point cependant comme un homme sans défense, car l'expression de ses traits, une de ses jambes relevée, son bras droit étendu, révélaient la pose du combat, sinon le combat lui-même.

Autour du cou se voyait très nettement la marque circulaire de deux mains fortes et résolues ; laquelle marque accentuée à deux ou trois endroits par une sorte de placage bleu, tel que pourrait le produire la pression des doigts.

La main droite portait une légère coupure au pouce.

Le corps n'avait pas une égratignure.

Mme Ismérie Morin avait reçu un coup d'une arme tranchante en pleine poitrine.

L'arme devait être petite, étroite, mais bien affilée : un couteau, sans doute de qualité supérieure.

Pas d'autre blessure apparente.

La pose n'était point celle du combat.

Le corps avait dû rester immobile, sans convulsions, à l'endroit même où il était tombé.

Ceci constaté, on procéda à l'enlèvement des victimes.

—Remettez-moi cette femme au plus vite, insistait le docteur.

—Peut-elle supporter l'instrument à la Verrerie ? demanda M. Forster.

—C'est bien chanceux.

—Voulez-vous qu'en la porte dans une de ces maisons ?

—Ceserait incomparablement préférable, vu l'urgence.

—Jean-Marie, dit le patron au verrier, et vous, la Mariotte, prêtez-moi votre maison, et fiez-vous à moi pour vous dédommager.

S'il n'y avait eu qu'Isaac Keiffer, Jean-Marie eût dit "non" volontiers.

Il y avait Mme Morin qui n'était pas morte !... cela ne se pouvait pas refuser.

—Faites, monsieur, selon qu'il vous plaira, répondit-il.

La Mariotte courait déjà chez elle mettre un lit en état de recevoir la blessée. Pourvu qu'elle y fût bien, au moins !

Les femmes, même les plus primitives, ont toutes de ces élans de pitié.

Quand les deux domestiques soulevèrent Mme Morin, un portefeuille noir, de petite dimension, comme celui qu'un homme d'affaires porte d'ordinaire dans la poche de son pardessus, roula de ces vêtements.

Il fut visible que ce portefeuille n'était pas, avant cette chute, dans les vêtements, mais seulement sur les vêtements.

Le commissaire écrivit ce détail.

Peu après, quand ce fut le tour du cadavre d'Isaac de passer dans les bras des domestiques pour être porté dans la voiture et de là à l'hôpital de Vienne, on vit distinctement un couteau fin, à lame aiguë et pliante, tombé entre les jambes du mort.

Ce couteau était encore taché de sang.

Le commissaire écrivait toujours.

Avant de monter en voiture, il hésita une seconde, re-

vint sur ses pas jusqu'à la maison de Jean-Marie et s'approcha du lit où la Mariotte, aidée du docteur, déshabillait la victime.

Il la contempla très attentivement, remarquant la taille développée, les membres robustes, la carrure masculine de cette jeune femme.

Puis il prit ses mains et les considéra plus longuement encore.

Les mains étaient larges, point laides cependant, mais très fortes ; les doigts longs et puissants, aplatis aux extrémités par le perpétuel usage de la plume.

Il prit silencieusement la mesure de ces mains, de ces extrémités de doigts d'une ampleur professionnelle peu commune chez une femme.

Il allait se retirer, quand le docteur le retenait :

— Pourvu que j'arrive à la faire parler ! dit-il à voix basse.

— Cela simplifierait fort l'instruction, en effet, sourit faiblement le commissaire en marchant vers la porte.

— Bien curieux, ce double crime !

— Bien curieux !

— Isaac a trouvé là une mort digne d'un drôle de cette espèce... Mais cette pauvre femme ?

— Hum !... foussota l'homme de la police.

— Pourquoi l'a-t-on assassinée ? continua le docteur.

Le commissaire, qui était en même temps l'ami du docteur, se pencha brusquement vers lui.

— Ou bien encore pourquoi a-t-elle assassiné ? souffla-t-il.

Et il rejoignit à grands pas la voiture, laissant sur le seuil le docteur tout abasourdi de cette appréciation inattendue.

FIN DU PROLOGUE

PREMIERE PARTIE

I

A mi-chemin de la chapelle de *Notre-Dame-de-l'Île* et du village de *Saint-Christ*, on voit briller jour et nuit, au bord du Rhône, les feux perpétuellement allumés de la verrerie Forster.

Un kilomètre et demi environ se sépare de Vienne, la ville manufacturière aux puissantes usines, aux nuées de travailleurs, aux remuantes agglomérations ouvrières.

Le grand fleuve qui la borde n'apporte pas seulement la fertilité à ses jardins et la fraîcheur à ses rives, il est surtout d'une énorme facilité pour l'écoulement rapide et économique de ses produits.

De près, la verrerie Forster est une ruche industrielle en continue animation, pleine de bruit, de chant et d'entrain.

De loin, elle apparaît comme un groupe imposant de bâtiments, de hangars et de magasins où s'agite toute une population laborieuse.

C'est la nuit surtout qu'elle offre l'aspect le plus étrange, le plus fantastique même.

Ses clartés ardentes se reflètent dans les rapides eaux du Rhône. Les ouvriers demi-nus, debout ; les bouteilles incandescentes circulant dans leurs mains, approchées de leurs lèvres, soufflées, percées, arrondies avec une prodigieuse prestesse ; les enfants qui les emportent en hâte au bout de longues piques de fer, les ordres du contre-maître qui retentissent dans le silence, et le chant rythmé du travailleur, qui débute comme une fanfare et s'éteint, sous la fatigue grandissante, comme une sorte de râle : ce mouvement fébrile dans cette lumière brûlante, cette chaleur de fournaise et ce labeur sans trêve dans une atmosphère épouvantable, rappellent vaguement aux

imaginations frappées les légendes du moyen âge.

A cette époque, les marchands ou les écumeurs qui auraient descendu le Rhône, la nuit, sur une barque pontée, auraient dit en se signant :

— C'est l'enfer !

Aujourd'hui, les promeneurs qui viennent respirer un peu d'air pur dans les chaudes soirées d'été, jettent à travers le fleuve un regard curieux vers l'écluse industrielle, et disent avec un soupir de commisération :

— Quel enfer !

En 1855, la verrerie appartenait à un vieillard d'humeur atrabilaire, d'une grande probité commerciale, et dont l'intelligence peu commune avait imprimé la plus fructueuse impulsion à l'industrie qu'il dirigeait.

On l'estimait beaucoup dans le pays, on l'aimait moins sauf ses ouvriers pourtant, dont il défendait les intérêts autant que les siens propres.

Son caractère avait des angles d'une dureté telle que tout le bon vouloir de ses voisins était venu se briser contre eux.

Il n'avait pas été heureux dans son intérieur, il ne l'était point encore ; l'excuse était vraie et pouvait être excellente ; mais elle ne suffisait point à lui rallier les sympathies.

Marié tard à une femme coquette et dissipatrice, elle avait administré fort mal ses finances, blessé ses sentiments intimes et piétinement élevé ses deux enfants.

Depuis sa mort arrivée dix ans plus tôt, M. Forster s'était renfermé dans un isolement farouche dont il ne sortait que de loin en loin pour échapper aux sollicitations amères de sa fille et de son fils.

L'existence de ces jeunes gens était, en effet, des plus moroses.

Laurent avait vingt-quatre ans, des goûts de plaisir, une nature violente et cauteleuse à la fois, et, de par l'autorité paternelle, que rien ne faisait fléchir, il surveillait l'exploitation de la fabrique, donnait l'exemple de l'assiduité, de la gravité, du renoncement aux distractions mondaines.

Sabine, imagination vive, cœur sec, où l'orgueil très développé tenait lieu de chaleur et de tendresse, portait avec impatience la solitude où se confinait sa majorité prochaine.

Elle eût aimé la toilette, les fêtes, les hommages et la jalousie de ses pareilles.

Tout au contraire, la monotonie de son genre de vie arrachait aux jeunes filles viennoises, moins riches et moins jolies qu'elle pourtant, cette exclamation de pitié :

— Pauvre Sabine !... comme elle doit s'ennuyer à la Verrerie !

Ah ! oui, elle s'ennuyait certe. Rien ne saurait dépeindre le vide de ces journées lentes... lentes... qu'un but utile ne remplissait pas, qu'un principe religieux n'éclairait jamais.

Diriger l'intérieur de cette maison austère, tenir la lingerie et la pharmacie usuelle que M. Forster avait établies en faveur de son nombreux personnel, distribuer des secours et donner des layettes !...

Elle en baillait d'écœurement en retournant chaque matin à sa tâche.

Peut-être, pourtant, y avait-il dans ces prévoyances maternelles, dans ces soins charitables, un aliment secret, une force, un zèle qu'elle n'y savait point trouver.

Il eût fallu être chrétienne pour dégager de ces détails obscurs et de ce travail modeste le parfum subtil, la foi reconfortante qu'ils pouvaient trouver.

Mais Sabine l'était bien peu.

Elevée par une mère ignorante et légère dans la religion protestante, qui était celle de toute cette famille, et que Mme Forster trouvait encore trop difficile à suivre, la jeune fille avait grandi sans rien apprendre et sans croire beaucoup.

Trop absorbé par les affaires pour trouver le temps de veiller à l'éducation de ses enfants, M. Forster s'était

borné à leur donner l'exemple d'une grande sévérité de mœurs, d'une loyauté vigoureuse et du respect de soi poussé à ses plus extrêmes limites.

Ceci fait, il s'était cru quitte de toute autre obligation morale.

Laurent, maintenu à la Verrerie dans une obéissance passive, s'en échappait parfois pour rejoindre des camarades plus libres de leurs loisirs et n'y rentrait, après une nuit de jeu et de fête, que lorsque les ouvriers du matin venaient prendre le quart.

Ses escapades avaient longtemps échappé à l'œil vigilant du vieillard, qui ne soupçonnait pas chez les autres des détours dont il eût été lui-même incapable.

Un jour que le hasard les lui fit découvrir, il entra dans une colère terrible, menaça son fils de sa malédiction et supprima brusquement le subside, assez maigre d'ailleurs, dont il rémunérait mensuellement le travail du jeune homme dans sa propre maison.

Cette rigueur excessive produisit l'effet tout contraire de celui que le père de famille attendait.

Irrité, aigri, prêt à la révolte, Laurent prêta l'oreille aux railleries imprudentes de ses amis qui le plaçaient hypocritement d'être encore tenu en lisière.

Il répondit aux épigrammes par des défis, affirmant qu'il saurait bien faire deux parts de son existence et se montrer la nuit, en leur société, aussi joyeux compagnon qu'il serait le jour, sous l'œil de son père, habile commerçant.

Les paris engagés, les toasts portés à la réussite de ce projet, la bande pieuse se sépara sans grand espoir, toutefois, de voir son membre le plus actif parvenir à se soustraire à la tyrannie paternelle.

Les prévisions de ces jeunes gens, riches, légers et inutiles, qui dévoraient gaiement, dans les tripots de la ville marchande, la fortune que leurs parents avaient péniblement amassée derrière leurs comptoirs, ne devaient pas se réaliser.

Bientôt Laurent Forster devint le plus fou, le plus joueur, le plus prodigue de tous.

Comment s'y prenait-il ?

C'était là un secret dont il ne lui plaisait pas de laisser sonder la profondeur à ses amis.

Pourvu qu'il fût le premier au rendez-vous, le plus animé au plaisir, le dernier à l'abandonner, qu'importait, en somme, la façon plus ou moins adroite qu'il avait adoptée pour mieux tromper la surveillance du vieillard.

Celui-ci, dont aucune imprudence ne venait plus éveiller les craintes, jugeant qu'une leçon devait suffire à corriger un homme de cœur, n'avait pas tardé, sans desserrer encore les cordons récalcitrants de sa bourse, à rendre toute confiance à son fils.

Pourtant, s'il eût eu, le soir, vers onze heures, la pensée, ou la patience, de guetter au passage une petite barque discrète qui, bien en dehors du cercle lumineux de la fabrique, glissait, muette, sur les flots rapides, il eût reconnu Laurent qui s'en allait au plaisir avec la fougue irrésistible que les soldats mettent à marcher au feu.

Seulement, ses précautions étaient prises. Une lumière voilée brillait derrière les persiennes de sa chambre comme la lampe d'un lecteur attardé.

Son chien favori, superbe terre-neuve qu'il dressait depuis quelque temps à cet exercice, était couché en travers de sa porte dont il eût défendu l'accès à tout importun, de la plus menaçante manière.

À la Verrerie, tout le monde, sans en excepter M. Forster, connaissait et redoutait les crocs formidables de *Phryrus*.

Enfin, quand venait l'heure du retour, Laurent contournait l'habitation dont toutes les serrures lui étaient dociles, et réintégrait la logis paternel, sans que ses pas fussent entendus au milieu de l'incessant tapage nocturne des ouvriers.

Quand il devait passer la nuit sur le lieu du travail, ce qui arrivait une ou deux fois par semaine, afin de stimuler l'ardeur des verriers, son père n'avait qu'à louer son exactitude et son zèle.

Seule, Sabine, dont l'appartement voisin du sien ouvrait sur le Rhône, aurait pu surprendre le mystère de ces sorties nocturnes si souvent répétées.

Sabine n'en avait aucun soupçon.

Une préoccupation, bien autrement intéressante pour elle, absorbait toutes ses facultés.

Son cœur froid et sa tête vive bâtissait un roman.

Le roman de Sabine, marqué au coin de son orgueil, de son égoïsme, s'appelait : un mariage riche.

Il lui avait pourtant été facile de ne pas borner son ambition à la décevante joie de posséder un mari déplaçant couronné d'une grande fortune.

À l'âge des premières émotions, époque charmante et bénie où tout est rêve pur, souriante illusion dans l'imagination des jeunes filles, Mlle Forster avait passé près du sentiment le plus vrai, le plus dévoué, le plus ardent, sans daigner en respirer le parfum.

Dans l'intimité de la jeunesse et de la famille, elle avait senti se troubler sous son regard un cœur loyal, et frissonner la main qui prenait la sienne.

Son cousin, Pascal de Guerras, l'admirait et l'aimait comme peut admirer et chérir un orphelin de vingt-quatre ans, pour lequel elle résumait toutes les tendresses, toutes les ambitions et tous les désirs.

Dans sa vie sans parents, elle était l'affection, la lumière, la grâce ! Il la voyait peu, une ou deux fois l'an peut-être, et ses rapides apparitions à la Verrerie suffisaient à réchauffer les mois à venir.

S'il voulait devenir quelque chose, c'était pour mériter un éloge de cette bouche avare d'encouragements ; s'il espérait se faire un nom au barreau, c'était pour obtenir un regard attendri de ces beaux yeux glacés.

Longtemps elle n'avait pas voulu comprendre l'hommage muet de ce discret amour, qui mettait à se taire autant de persévérance que d'autres à se montrer.

Mais ces sortes de choses ne restent jamais obsolument inconnues. Cassolette ou foyer, il s'en échappe toujours de la fumée ou des parfums.

Malgré la réserve puritaine du jeune homme, Sabine savait enfin quel dévouement mystérieux lui était offert. Elle en devinait toutes les soumissions et toutes les douceurs.

Tout autre cœur que celui de Mlle Forster eût été remué par cette abnégation tendre, rehaussée d'énergie virile, par cette volonté de parvenir unie à ce désir de lui plaire.

Le sien n'eut pas même un battement.

Pascal de Guerras était "un parent pauvre," un orphelin que le maître-verrier recevait jadis aux vacances, par commisération pour sa défunte sœur, et dont il tolérât encore les visites par convenance.

Un compagnon de jeux, un ami, un cousin aimable, Pascal de Guerras pouvait être tout cela pour Sabine ; elle y trouvait même un charme positif.

Mais que cet orphelin sans fortune, réduit pour soutenir son modeste rang dans le monde au travail acharné, à la lutte incessante, pût devenir un mari sortable !... c'était tout simplement une énormité.

Être aimée ! Être riche !

Quand Sabine pesait ces deux rêves dans le secret de sa pensée, elle voyait lourdement pencher le plateau qui portait l'or, tandis que tristement remontait celui qui ne portait que la tendresse.

Un jour que les deux cousins causaient au bord du Rhône, la jeune fille, qui mettait une certaine conscience dans sa cruauté, fit tomber l'entretien sur le mariage d'une voisine qui s'unissait à un pauvre diable avec la superbe imprudence des âmes aveuglées.

— C'est une folie sans pareille ! déclara-t-elle d'un ton incisif. Je l'ai dit à Jeanne, elle m'a ri au nez, en

prétendant que j'avais tort de parler ainsi et qu'il ne fallait jurer de rien. Que pensez-vous de cette assurance ?

—Mais, vous-même, ma cousine ? balbutia Pascal.

—Je pense... je pense que je n'épouserai jamais qu'un homme indépendant et riche, répondit-elle durement.

Pascal se sentit pénétré d'un froid intense. Il regarda le Rhône qui lui parut rouler des flots noirs. Il lui sembla voir sa jeunesse s'en aller à la dérive.

Le soir il partait pour Paris, sous un prétexte, et n'en revint plus.

Parmi les négociants des divers points de la France qui entretenaient des relations d'affaires avec la verrerie Forster, se trouvait un homme d'une quarantaine d'années, de figure commune, et que sa réputation de fortune précédant partout, gênante pour ses actes et ruineuse pour son portefeuille.

Comment ne pas assaillir de demandes, de réclamations et de prétentions le possesseur avéré de cent mille livres de rente ?

M. Honoré Tanguin subissait donc les assauts multiples de toutes les misères, de toutes les vanités, de toutes les ambitions qui gravitaient dans son entourage.

Cette obsession l'ennuyait sans doute beaucoup, mais il flattait encore davantage, et son amour-propre devenait ainsi le complice des importunités peu déguisées dont il était l'objet.

Sur tous les points, il avait cédé jusqu'alors : donnant des diners plantureux à ceux qui louaient sa table, des bals aux dames qui vantaient le luxe de son installation, des emplois à des petits messieurs incapables, des conseils politiques aux députés peu chanceux, une aide à la Bourse aux agioteurs maladroits, des secours aux paresseux et de l'argent à tout le monde sous une forme plus ou moins ingénieuse.

Une seule tentative, bien souvent faite cependant, le trouvait invariablement rebelle.

C'était celle qui menaçait son indépendance de vieux garçon.

Profondément convaincu que la création d'un foyer plus intime n'ajouterait rien à son bonheur composé de vanité et d'égoïsme, et que le bruit joyeux des bébés ne pourrait que fatiguer son cerveau déjà surmené par les affaires, il se privait volontairement des saintes joies de ce monde : une femme, des enfants !

Sabine avait jugé cette personnalité vulgaire et puissante, et s'était promis d'en tirer un habile parti pour son avenir.

Elle eut l'art, dans les fréquentes visites que les relations commerciales autorisaient M. Honoré Tanguin à faire à la Verrerie, de lui démontrer, avec une légèreté de touche et une finesse de procédés toutes féminines, l'inanité de ses dons, l'ineptie de ses prodigalités, l'ingratitude de ses obligés, les railleries de ses convives, les médisances de ses amis, les calomnies de tous.

Elle eut l'habileté suprême de lui faire toucher au doigt le vide de cette maison de plaisirs, où les invités arrivaient à une fête comme à un droit, mais où ses fidèles le laissaient seul dès qu'un symptôme de fièvre alarmait leur sécurité.

Envie par les uns, déchiré par les autres, exploité par tout le monde, sans doute il était égaré et aveuglé par la générosité de ses sentiments, puisqu'il avait atteint la maturité de la vie sans songer à tous les maux qui fondaient sur sa vieillesse.

Spirituellement présenté, avec une nuance d'attendrissement sur un sort aussi triste, ce tableau rendait M. Tanguin songeur.

Il n'était pas sans en avoir quelquefois entrevu la réalité.

—Et le remède à tant de maux ? demanda-t-il un jour.

—Je n'en sais point, répondit carrément Sabine.

L'orgueilleux crépus fut désarçonné.

—J'avais cru... j'avais pensé..., balbutia-t-il, que le remède serait une personne intelligente, une femme dévouée, pour distinguer les faux amis des vrais, les quémandeurs effrontés des misères intéressantes : pour faire de ma maison bien dirigée, non plus une sorte d'auberge de passage que l'on traverse en s'amusant, mais la demeure d'un hôte heureux de faire partager sa fortune à qui le mérite réellement.

—Le petit programme n'est point trop mal, sourit Mlle Forster ; il n'a qu'un défaut.

—Lequel ?

—Celui d'être devenu impraticable.

—Pour quel motif, mademoiselle ?

—Pour le motif très légitime qu'aucune femme dévouée, aucune personne intelligente, comme vous dites, ne s'est tentée d'entreprendre ce trop tardif sauvetage.

—Ainsi, à votre avis... il serait trop tard ?...

—Infiniment trop tard.

Le résultat de cette petite stratégie fut que M. Honoré Tanguin réforma gauchement, mais sincèrement, son existence absurde, ne réussit pas à se débarrasser de ses vieilles habitudes ni à éloigner ses parasites, voulut rajeunir ses cheveux gris et ne réussit qu'à s'enlaidir atrocement, si bien qu'un jour, à bout d'essais infructueux et de naïves tentatives de transformation, il vint demander à M. Forster, comme une faveur précieuse, d'user de sa paternelle influence près de Sabine pour obtenir qu'elle daignât devenir son docteur et son guide.

M. Forster, que l'établissement de sa fille préoccupait, surtout au point de vue financier, fut très satisfait de cette ouverture, car il ne possédait point assez de sentiments élevés pour s'inquiéter d'abord de ceux de son futur gendre.

Sabine dissimula fort adroitement sa satisfaction, faisant objection sur objection, et se déclarant fort peu désireuse de tenter la grande épreuve du mariage avec un prétendant qui s'était attardé si longtemps dans un célibat convaincu.

Cette tactique donna le plus grand prix à son adhésion et offrit l'avantage, appréciable surtout pour M. Forster, de la marier sans dot ou à peu près.

Cette affaire—car on ne saurait donner un autre qualificatif à une négociation ainsi conduite—touchait donc à sa conclusion au moment où se produisirent à la Verrerie Forster les événements tragiques qui ont ouvert ce récit.

II

La Verrerie comptait, en effet, à cette époque, parmi ses nombreux employés, Mme Ismérie Morin, veuve d'un caissier qui était demeuré toute sa vie attaché à cet établissement.

Le bonheur d'Ismérie, comme fille et comme femme, avait été bien court.

Comme fille, elle se souvenait de quelques heureuses années passées entre sa mère et son frère de lait, dans une des vallées riantes du Rhône.

Le petit garçon, dont elle se figurait être la sœur, sans parents lui-même et demeuré très tard chez sa nourrice, y avait grandi à son ombre, pour ainsi dire, car elle était de deux ans plus âgée que lui.

Et l'on sait trop que, dès le berceau, les femmes aiment à protéger, quand ce n'est pas à gouverner, pour ne pas supposer qu'Ismérie se donna la joie de jouer à la "petite maman" envers Pascal de Guerras.

Plus tard, sa mère morte, elle obtint un emploi dans les bureaux de la Verrerie, par la protection de son frère de lait qui était le neveu de M. Forster.

La vie était sérieuse et le travail ardu, mais Ismérie avait une de ces bonnes volontés solides qui surmontent tout.

Elle fut bientôt notée comme la plus habile expéditionnaire des bureaux Forster.

Ce fut là qu'elle connut le caissier Morin, qui, sut apprécier sa nature vaillante et ne craignait pas, quoi qu'elle fût, sans autres ressources que son modique salaire annuel, d'en faire sa femme.

Le jeune ménage ne fut pas bien riche, certes; mais il connaissait les joies saines de l'épargne en commun, quand il vint à s'augmenter d'un cher petit ange.

Comme il fut le bienvenu!... quela beaux rêves saluèrent sa naissance!

On s'aimait, on avait de l'ordre et du courage; inépuisable capital pour aider à doter, plus tard, la blonde petite Juliette.

L'histoire des ménages heureux s'écrit en deux lignes.

Ce furent les belles années, qu'Isémie connut comme femme.

Trois années, pas une de plus.

Le caissier Morin fut emporté en peu de jours, par une fièvre cérébrale.

Ce n'était pourtant ni un penseur, ni un écrivain, ni une de ces natures artistes qui semblent destinées à ce genre de mort terrible.

Sait-on, d'ailleurs, pourquoi le malheur prend telle forme, de préférence à telle autre, pour venir enlever toute joie, toute espérance, du toit désigné, par une volonté plus haute?

Isémie voulut vivre pour élever sa fille.

Au-dessus de sa douleur, elle plaça la prière et le devoir.

Mais qu'allait devenir la petite aïeule du ménage brisé? Le travail d'une femme, elle le savait par l'expérience de sa jeunesse, est si peu rétribué!

Suffisait-il à pourvoir à l'éducation de la fillette, tout en conservant à la jeune veuve cette modeste apparence de confort dont Morin était si fier, l'ayant lui-même gagnée?

Pendant quelques légères indispositions de son mari, pendant une courte absence qu'il avait dû faire, Isémie avait eu l'inspiration de le remplacer à la caisse.

Très intelligente, très prompte à s'assimiler des connaissances nouvelles, elle s'était assez bien tirée de son intérim pour mériter un encouragement de M. Forster.

Quand vint la gêne, elle puisa dans son amour maternel le courage d'aller rappeler au patron sévère, qu'elle ne serait peut-être point trop indigne de continuer le travail de son mari.

— Laissez-moi essayer, monsieur! supplia-t-elle: Je me suis beaucoup exercée à cette tâche, qui s'accomplissait chaque jour sous mes yeux. Si je réussissais! ce serait l'avenir de Juliette.

M. Forster, dont la nature froide s'attendrissait difficilement, réfléchit qu'un honnête caissier est chose rare et qu'Isémie était une honnête femme.

Sur ce raisonnement, il consentit à installer la jeune veuve derrière le vitrage où le pauvre Morin avait aligné tant de chiffres; en lui donnant un professeur de comptabilité.

Ce professeur dut reconnaître que son élève était fort au courant déjà, et supérieurement douée pour l'emploi qu'elle voulait remplir.

Peu de jours après, il put retourner à Vienne, et Mme Morin devint la caissière en titre de la Verrerie Forster.

C'était une grosse besogne dont son activité sut venir à bout. C'était plus encore, une grave responsabilité dont sa loyauté ne s'alarma pas.

Juliette grandissait. L'aisance était revenue. Aucun haut faucheux n'avait encore troublé cette carrière nouvelle.

Isémie bénissait Dieu.

Or voici ce qui arriva la veille du jour sanglant où le Rhône emportait à la dérive, comme nous l'avons raconté plus haut, le corps inanimé de la jeune veuve.

En descendant à huit heures à sa caisse, elle vint, comme à l'ordinaire, s'enfermer, avec une philosophie souriante derrière le vitrage qui la séparait du public.

C'était bien une façon de prison que cette petite enceinte inflexible, où le bon air pur du dehors ne pénétrait que mêlé aux émanations du charbon et de la fumée. Qu'importait à Isémie? Les jours appartenaient à son maître, au travail de l'esprit, à l'immobilité physique.

Le soir était à elle, vert et lumineux dans les campagnes du Rhône en été, doux et reposant, sous la lumière de sa lampe l'hiver, entre son foyer modeste et sa fille qui jouait en chantant.

En pensant, ce matin-là, où le clair soleil enflammait son vitrage, combien il ferait bon, à la nuit tombante, le long du fleuve murmurant, elle ouvrit sa caisse pour y prendre le livre de comptabilité.

Aussitôt elle étouffa un cri dans ses mains jointes avec terreur.

La caisse avait été ouverte.

Le sac d'or, dénoué, laissait pendre le ruban rouge qu'on n'avait point pris le temps de rattacher.

La liasse de billets de banque, remuée par une main impatiente, était posée de biais sur la planchette de fer.

Un paquet de valeurs avait été ouvert, mais dédaignant sans doute, après réflexion, des papiers d'une commodité moins positive, la même main les avait repoussés sans y rien prendre.

Isémie, blanche comme elle devait l'être le lendemain à pareille heure, prit en frissonnant l'or et les billets et se mit à les compter.

Son émotion était trop poignante; elle n'y put parvenir.

Les chiffres tourbillonnaient devant ses yeux sans qu'elle sût se rendre compte de leur valeur; les pièces d'or roulaient en ses mains sans que ses doigts raidis eussent la force de les retenir.

— Seigneur!... cria-t-elle avec angoisse. Seigneur!... aidez-moi.

Et naïvement confiante, avec la foi sublimes des humbles qui appellent à l'aide dans le besoin, elle passa la main sur ses yeux troublés, vit plus clair et reprit son examen terrible.

Au sac d'or, il ne manquait guère que deux cents francs, une poignée de louis prise sans compter évidemment.

Au paquet de billets de banque, il en manquait deux de mille francs chacun.

Le vol manifeste avait été accompli avec une précipitation qui dénotait ou une maladresse rare, ou la dangereuse imminence d'un péril pendant que se commettait le crime.

Le voleur avait dû se voir dérangé, se croire découvert et rejeter en désordre ce qu'il n'osait ou ne pouvait emporter.

Pourquoi, en effet, n'avoir enlevé que 2,200 fr., pendant que la caisse en contenait 41,000?

C'était un mystère qu'Isémie ne chercha point à sonder.

Le fait odieux, tangible, se dressait devant son esprit avec toute sa brutalité.

Que faire?

Son premier sentiment fut de courir à M. Forster et de lui crier:

— Cherchez le coupable!... Je ne sais rien, moi!... Cherchons ensemble.

Une réflexion rapide l'arrêta.

Que penserait le patron, très-inflexible sur les questions d'argent, sinon que celui de sa maison avait été bien imprudemment confié à des mains légères, inhabiles... féminines enfin, c'était tout dire.

M. Forster, qui n'avait guère connu que sa femme, sans dignité, et sa fille, sans tendresse, n'avait qu'en estime médiocre les vertus féminines.

Le moins qu'il pût penser, c'est que sa caissière manquait d'ordre, de prudence, d'exactitude qu'elle se lais-

sait dénouiller faute de savoir compter, et criait : "Au voleur !" pour détourner les reproches.

Ne penserait-il pas, même, que cette légèreté coupable-mettait ses intérêts en péril, et qu'il était grand temps de retirer à une caissière si maladroite ou si distraite l'encaissement de ses fonds ?

Et si cette décision l'emportait sur le souvenir des années de bon travail, que deviendrait-elle ? que deviendrait Juliette ?

Ismérie n'eut pas l'appréhension douloureuse de supposer que sa probité pût être soupçonnée.

Certaines âmes n'entrevoient même pas le mal dans la pensée d'autrui.

Il ne lui suffisait que trop que sa véracité fût peut-être mise en doute et qu'on dit autour d'elle :

— Pour couvrir ses erreurs de caisse, Mme Morin simule un vol.

Pénétrée d'horreur à cette perspective, elle s'arrêta, sur l'heure, au projet qui sauvegardait son honneur.

Que ses intérêts pécuniaires fussent sacrifiés, elle le sentait ; elle s'y résignait noblement.

Mais qu'on pût la faire rougir, une seule minute, par un humiliant soupçon, elle ne le voulait à aucun prix.

Droite, livide et les mains serrées, elle regardait la caisse ouverte, son domaine, qu'il s'agissait de défendre contre le doute, et de garder malgré son infériorité féminine.

— C'est le malheur d'être femme ! murmurait-elle. On me l'a reproché bien souvent déjà. "C'est point une femme qu'il faudrait ici," disent mes envieux. Et il y en a !... Justin Reboux voudrait être caissier... Allons !... courage !... Je joue ici un rôle d'homme. Agissons en homme !

Elle remit tout en place, referma son bureau, dit à un employé de veiller un instant, qu'elle allait redescendre tout de suite, et monta rapidement chez elle.

Juliette, qui s'était enrhumé en se baignant, un jour frais, dans un Rhône, jouait dans la petite chambre déjà faite, reluisante et gaie.

— Oh ! oui ! oui !... je veux rester ici ! se dit-elle. Il eût été facile de jeter autour d'elle un regard attendri comme pour mieux s'affirmer dans sa résolution.

C'étaient tous ses souvenirs de bonheur qui habitaient la petite chambre.

Après un baiser à Juliette, qui était accourue à sa rencontre, tout heureuse de la voir si vite revenir, elle ouvrit son armoire à glace et y prit, dans sa bourse de mariage — mailles de soie blanche à perles d'acier — une dizaine de pièces d'or lentement réunies.

Puis, tout au fond, dans un livre de prières, un billet de cinq cents francs tout neuf.

Elle le regarda tristement.

C'était là tout, ce que ses honoraires de 1,800 fr. lui avaient permis d'économiser depuis son veuvage.

— Cela fait bien une partie de la somme ! murmura-t-elle ; mais quelle faible partie ! Où prendre le reste ?... car j'emprunterai, il le faut !... il le faut... pour nous conserver du pain.

Elle n'avait de relations avec aucun banquier ; elle eût redouté plus que tout au monde de mettre ses camarades, hommes ou femmes de la Verrerie, dans son dangereux secret. Elle commença une lettre et l'abandonna.

Un nom vint à son esprit, et ce nom eut le privilège subit de l'apaiser comme une espérance, presque comme une certitude.

C'était celui d'un bien pauvre homme cependant, d'un paysan illettré qui remplissait, à Notre-Dame-de-l'Île, les humbles fonctions de passeur.

Sa fortune consistait en un bateau et en de vieux filets de pêche.

Ses charges se comptaient par une femme souffreteuse et cinq enfants, dont quatre bien jeunes encore.

Pourquoi donc Ismérie pensait-elle à Pierre Pique, le passeur ?

C'est que Pique avait un fils aîné, brave garçon, soldat depuis quelques années déjà, dont le rengagement venait de s'opérer, lui avait-on raconté, la semaine précédente.

Il avait donc touché sa prime, un millier de francs environ, et venait en congé, joyousement, apporter cette somme à sa famille.

La mère Pique, qu'Ismérie avait rencontrée la veille, lui avait confié sa joie de revoir son fils préféré, lequel arrivait le même soir.

Ismérie, qui avait eu maintes fois l'occasion de donner des soins ou des caresses à la femme malade et aux enfants du passeur, ne doutait pas que l'honnête père de famille ne fût aussitôt d'accord avec le fils aîné pour rendre service à leur charitable voisine.

— Chez ces cœurs simples, pas de questions indiscretes, ni de racontages malveillants, pensait la jeune femme en refermant l'armoire à glace ; je leur dirai : "Il m'arrive un malheur, voulez-vous m'aider à le réparer ?... peu à peu capital et intérêts vous seront rendus... et ma reconnaissance sera grande !" Et, je les connais, cela leur suffira.

Un peu rassurée par cette inspiration, qui lui paraissait providentielle, Mme Morin mit un nouveau baiser sur les boucles blondes et rebelles de sa fille.

— Amuse-toi, chérie, lui dit-elle, sans trop t'agiter pour éviter ta toux. Puis, tu apprendras, l'heure venue, ta leçon d'histoire sainte, et je te la ferai réciter avant d'jeûner.

— Que faut-il apprendre aujourd'hui, maman ? demanda Juliette.

— Le plus bel exemple d'obéissance que nous donne l'histoire : le sacrifice d'Abraham, c'est-à-dire un père prêt à immoler son fils parce que le Seigneur son Dieu l'ordonne, et un fils résigné parce que son père a parlé.

L'enfant docile, laissée seule entre ses jouets et son livre, prit sagement une poupée d'une main et, de l'autre, l'histoire sainte, et, ce matin-là, ce fut à la poupée qu'elle apprit le récit biblique du sacrifice d'Abraham.

Au moment où Ismérie rentrait à son bureau, elle rencontra sur le seuil un des employés de l'usine qui venait faire faire une facture à la caisse.

Elle eut un frisson désagréable, sans savoir pourquoi. Tout à l'heure le nom de cet employé était venu sur ses lèvres ; maintenant, c'était lui-même qui se trouvait sur sa route.

— Vous m'attendiez, monsieur Justin Reboux ? demanda-t-elle froidement.

— Oui, Madame, et j'étais même contrarié que vous ne fussiez pas à la caisse, étant fort pressé de faire une livraison.

— Je vous demande pardon, balbutia la pauvre femme, qui se sentait fautive ; j'étais remontée une minute : Juliette tousse beaucoup.

— Et vous êtes inquiète, n'est-ce pas, quand vous la sentez seule ? Toutes les mères sont comme ça. Aussi, voyez-vous, pour les femmes, il vaudrait toujours mieux des états sédentaires... et garder son coin de feu avec les enfants.

Ismérie sentit l'envie sous ce conseil ironique. Certes, si elle perdait sa place, cette femme serait au premier rang pour la réclamer. Qu'il pouvait savoir même... N'aurait-il pas essayé déjà ?

Elle se troubla de plus en plus sous le regard méchant qui prenait plaisir à étudier son inquiète physionomie.

— Il faut vivre d'abord, monsieur Reboux, répondit-elle un peu vivement en s'inclinant devant son bureau.

Elle fit la facture demandée d'une main qu'elle eût voulu calme et qui tremblait malgré ses efforts.

Maintenant les yeux de Justin Reboux semblaient fixés à ses mains.

—Vous avez vos nerfs aujourd'hui, madame Morin ? demanda-t-il tout à coup d'un air goguelard.

—Mes nerfs !... Quelle question ? fit-elle surprise et mécontente.

—Vos mains ont la danse de Saint-Guy. Je connais ça. Quand j'étais limeur sur métaux et que Mme Reboux me faisait des scènes de ménage, ce diable de système nerveux me rendait incapable de travailler de tout le reste de la journée. C'est même en partie ce qui m'a fait quitter un métier manuel pour des fonctions bureaucratiques que mon éducation me permettait de remplir.

Justin Reboux pronança ce dernier mot avec emphase, pour bien distinguer son emploi de *chef des expéditions* de ceux de ses camarades obscurs.

Mais Ismérie, de tout ce qu'il venait de dire, n'avait entendu qu'un mot, "quand j'étais limeur sur métaux."

Cet homme savait manier le fer et la lime. Cet homme avait fréquemment accès dans le bureau. Cet homme la jalousait...

—Oh ! mon Dieu ! pensa subitement la pauvre femme, aurait-il voulu me perdre ?

Justin Reboux salua sommairement et s'éloigna en se dandinant, avec la désinvolture prétentieuse de certains ouvriers des grandes villes qu'il avait rapportés de son séjour à Lyon.

III

Cette journée fut mortellement longue pour Ismérie.

La plus légère fatalité pouvait anéantir ses espérances. Il suffisait que M. Forster eût la tentation, très fréquente chez lui, de venir voir son encaisse, pour que tout fût découvert.

Il n'en fut rien toutefois. Après avoir réintégré les sept cents francs qui composaient tout son avoir, à l'actif de la maison Forster, elle demeura seule à travailler sans que rien d'insolite se produisît.

Le soupçon qui avait traversé son esprit n'eut point le temps d'y prendre corps.

Uniquement préoccupée de dissimuler le crime, elle n'osait point songer à en deviner l'auteur.

Les bureaux fermés vers le soir, libre enfin, quoique mortellement inquiète toujours, elle put remonter vers Juliette.

L'enfant n'allait pas mieux. Un peu de fièvre compliquait le rhume. Il ne fallait pas songer à l'emmener dans la promenade projetée chez Pique, le passeur.

A tout prendre, peut-être était-ce un heureux empêchement. Les enfants sont curieux et babillards, et si bien élevée que fût la charmante petite Juliette, elle n'était point tout à fait exempte des défauts de son âge.

Un peu consolée, par ce motif, d'être contrainte de l'abandonner seule et souffrante dans sa chambre vide, Ismérie la mit au lit de bonne heure, lui conta ses plus belles histoires, lui chanta même—avec des larmes furtives—ses romances préférées, et ne la quitta que lorsque le sommeil fut venu clore les paupières enfiévrées de l'enfant.

Prévenue, du reste que, sa mère allait voir la famille Plqué, afin de n'avoir pas peur de sa solitude si elle s'éveillait avant son retour, Juliette reposait sous la protection d'une douce Vierge, très populaire au pays viennois, Notre-Dame-de-l'Île, dont l'image ornait la tête de son lit blanc.

Notre-Dame-de-l'Île est la patronne des bateliers, de tous les riverains qui vivent du fleuve, et sont, plus que d'autres, exposés à en mourir.

Ismérie passait devant la chapelle pour atteindre la maisonnette de Pique située un peu plus loin.

Elle eût bien voulu y prier en passant et reposer son cœur malade au seuil de ce séjour vénéré.

Mais le temps pressait ; la nuit venait déjà, nuit chaude où le passeur sortirait peut-être ses filets.

Il fallait le trouver au souper de famille et ne pas lais-

ser le fils non plus aller revoir ses anciens compagnons du village de Saint-Christ.

Donc, elle ne s'arrêta pas ; mais sa tête s'inclina au passage et son cœur s'éleva, plein de prières, vers celle qui trônait si fort au-dessus de son pauvre petit sanctuaire.

Il n'y avait pas encore de lumière dans la maison du passeur, mais le bruit des enfants, qui jouaient devant la porte, troublait gaiement le silence de la campagne.

Ils reconnurent les premiers, dans l'obscurité naissante, leur grande amie, Mme Morin, et vinrent à sa rencontre sans perdre une si belle occasion de déployer leurs forces vocales.

—La paix, mes enfants ! sourit la jeune veuve en mettant la main sur la tête de l'un et en caressant le plus jeune, tandis qu'un troisième s'accrochait à sa robe.

—Et mamzelle Juliette ? demanda la plus grande des petites filles.

—Elle est un peu malade. Ce n'est rien. Le père est-il là ?

—Il vient de rentrer, il s'occupe, répondit l'enfant.

Ismérie entra dans la salle basse qui, dans les campagnes dauphinoises, constitue généralement la cuisine et la chambre à coucher du ménage.

Le passeur se leva respectueusement, et sa femme s'empressa d'allumer la lampe.

Ismérie, d'un coup d'œil rapide dès que l'allumette brilla, chercha le fils aîné.

Peut-être était-il déjà, malgré toute sa diligence, sur le chemin de Saint-Christ.

Elle leur souhaita cordialement le bonjour, s'intéressa à la santé de la femme et à la dernière pêche du mari, puis avec émotion :

—Et votre fils Louis est-il arrivé ? demanda-t-elle.

—Ah ! le cher garçon ! cria la mère : il est arrivé, beau, pas fier etsavant !... On leur apprend à lire et à écrire au régiment, madame, il est content notre Louis ?... Et nous donc !...

—Je comprends cela, mère Pique, le premier bien n'est-il pas l'instruction ?

—Ah ! quand il est parti, ce n'était pas tout à fait un ignorant, reprit la paysane avec un naïf orgueil maternel ; il savait par cœur tout le latin de la messe, que le maître-chant lui avait appris, et il n'y avait pas plus belle voix que la sienne dans tout Saint-Christ, le dimanche, aux offices.

—Mais, hasarda Mme Morin avec douceur, puisque votre Louis avait assez d'intelligence et de mémoire pour retenir le latin, qu'il ne comprenait pas, pourquoi donc ne l'avez-vous pas envoyé tout enfant à l'école des frères pour apprendre le français, qu'il eût compris ?

Pierre Pique eut un léger embarras dans la gorge en balbutiant que les années mauvaises... la pêche... le besoin de travailler.

Ismérie n'insista pas, quoique sa conscience ne lui eût pas permis de laisser passer sans la saisir l'occasion de blâmer la tendance, trop commune dans les campagnes, de ne pas envoyer les enfants à l'école.

Elle eût voulu que la mère se reprît à parler de son fils, mais les petits tapageurs avaient fait irruption dans la salle basse pour se rapprocher d'elle et l'on ne s'entendait plus depuis qu'ils étaient entrés.

Le passeur les renvoya jouer dehors en les grondant de leur indiscrétion bruyante.

—Il faut leur pardonner quelque chose, dit Ismérie ; ils sont si contents d'avoir leur frère !

—Oui, tout jeunes qu'ils sont, ils ont montré beaucoup de joie, dit le père.

—Seulement, la joie n'a pas pu être longue, soupira la mère.

—Pourquoi donc ?

—Louis nous a déjà quitté, fit la mère prête à pleurer.

—Comment quittés ?

—Il le fallait bien! dit Pierre Pique en regardant sa femme avec reproche.

—Oh! si tu avais voulu, notre homme, tu serais allé toi-même.

—Non, je ne dois pas quitter le bac de Saint-Christ, c'est mon gagne-pain; si je manque un jour, d'autres sauront prendre ma place.

—Enfin, où donc est-il allé? demanda Mme Morin, toute troublée.

—A Pont-Saint-Esprit, du côté d'Avignon, chez mon frère, dit le passeur.

—J'aurais plutôt compris qu'il demeurât près de vous.

—Moi aussi, dit vivement la mère; mais voilà... le frère nous a prêté mille francs autrefois, quand il a fallu faire reconstruire la maison que le Rhône avait renversée... et remplacer le bateau qui était parti avec le courant.

—Eh bien?...

—Nous avons été longtemps sans pouvoir rendre cette somme. Jugez donc, madame, mille francs!... On ne gagne pas cela dans sa vie, chez nous!

—Hélas! fit Ismérie, qui avait le cœur serré d'angoisse.

—Alors, Louis, qui n'avait pas encore pu nous aider, ayant longtemps été malade, nous dit qu'il se ferait soldat et que l'argent de son rengagement payerait notre dette.

—Ainsi... l'argent?...

—Il l'a touché, le brave garçon! le voilà soldat pour cinq ans encore; mais il est parti, le matin, pour aller rendre mille francs et les cent écus... toute la prime, quoi! à l'oncle de Pont-Saint-Esprit.

—C'est très bien!... très bien! balbutia la pauvre femme dont l'espoir s'envolait sans retour.

Elle demeura quelques minutes immobile et muette, écoutant sans l'entendre le nouveau récit qu'avait entamé la mère Pique sur les bonnes qualités de son fils.

Un bourdonnement douloureux tintait dans ses oreilles.

—Deux mille francs!... deux mille francs!... où prendre deux mille francs!

Par un grand effort, elle se leva sans rien trahir de ses inquiétudes, et souhaita paisiblement le bonsoir aux humbles amis qui, ne pouvant rien pour sa détresse, ne la devaient même pas connaître.

Pourtant la mère Pique remarqua que la jeune veuve, dont les fraîches couleurs annonçaient d'ordinaire l'excellente santé, était bien pâle ce soir-là.

Elle sortit, se laissant accompagner une centaine de pas par les enfants, puis les renvoya dormir, car la soirée était avancée déjà.

Demeurée seule dans le chemin que la lune n'éclairait pas, tant les nuages opaques couraient rapides dans le ciel voilé, elle ralentit sa marche en pensant avec amertume que le soupçon l'attendait déjà peut-être sous le toit où elle allait rentrer.

Quel était donc l'être vil et cruel qui la réduisait à cette torture?

Quel était celui dont la cruelle main avait pu faire jouer la serrure ingénieuse et solide de la caisse Forster?

Une fois encore un nom traversa son esprit.

Justin Reboux, l'ancien limonier sur métaux.

Il l'avait dit lui-même le matin, sa main avait mané les instruments de fer et d'acier.

Il avait sollicité l'emploi de caissier, ayant fait quelques études spéciales dans le but de l'obtenir.

Il n'aimait point Morin de son vivant.

Il jalousait encore sa veuve.

Et quoi qu'elle en eût, trop loyale pour accuser sans preuves, et trop prompte à porter un jugement pour résister au doute qui l'envahissait, elle répétait inconsciemment dans le secret de sa pensée:

—Justin Reboux!... Justin Reboux!...

Bientôt un autre ordre d'idées la posséda non moins vivement, car c'était le propre de cette ardente nature

d'envisager les situations, les plus difficiles sous toutes les faces, sans se laisser décourager par les obstacles successifs.

Elle avait compté trouver chez le passeur une grosse part de la somme volée. Ses appointements d'un trimestre, payable deux jours après, aideraient aussi à combler le vide désastreux.

Enfin, s'il restait comme c'était probable, quelques centaines de francs encore en retard, elle croyait pouvoir s'adresser, comme ressource suprême, à Pascal de Guerras, son frère de lait.

Leurs relations, quoique bien éloignées maintenant, étaient restées assez affectueuses pour autoriser cet acte de confiance chez la jeune femme.

Et la connaissance qu'elle avait acquise du caractère de M. de Guerras lui laissait espérer qu'il y répondrait par une marque effective de sympathie.

Non qu'il fût riche. Jeune avocat parisien, encore inconnu, ce n'était point à sa fortune qu'il fallait s'adresser, mais à son bon cœur.

Et voilà que ce n'étaient plus seulement quelques centaines de francs qu'elle allait avoir à solliciter de sa bienveillance, mais une somme relativement considérable pour sa modeste position.

Comment oser lui demander treize cents francs?... Jamais Pascal de Guerras ne comprendrait ses craintes, ses terreurs de perdre, par l'aveu du vol dont elle était victime, l'emploi qui la faisait vivre.

Par le seul fait qu'il était avocat, il verrait aussitôt une cause dans ce qu'elle regardait, elle comme une calamité.

Il voudrait chercher le voleur... et alors que deviendrait Juliette?... Car, en apprenant qu'il avait été volé, l'inflexible maître de la Verrerie débiterait par remplacer celle qui l'exposait à cette perte.

Livrée à ces réflexions poignantes, Ismérie, dont les jambes fléchissaient sous la fatigue morale plus que sous la lassitude, s'était assise au bord du chemin.

En tournant la tête, elle devina, dans l'obscurité qui demeurait profonde, le toit penché, la haute croix de la chapelle adossée à une grange toute récrépiée à neuf, dont les murs blancs semblaient répandre une sorte de lueur.

Elle s'y dirigea à travers les buissons et le champ de colza qui séparaient le chemin du sanctuaire.

Elle s'enfonça dans la terre friable et déchira ses mains aux rochers, mais elle se sentit aux pieds de celle qu'elle venait implorer.

Suivant l'usage, la porte était close, verrouillée et c'est à peine si, par la large entaille de la serrure, on voyait trembloter, devant la statue de la Vierge la veilleuse, que la piété des riverains y entretenait.

Ismérie se laissa glisser à genoux sur ce seuil, que son cœur seul pouvait franchir. Elle jeta ses bras étendus sur la porte inflexible et ses lèvres sanglotantes laissèrent échapper une prière désespérée.

—Mère sainte!... ayez pitié de mes souffrances!... Eclaircz-moi!... Suis-je dans la voie droite?... Est-ce ainsi que je dois agir?... Faites la clarté dans mon intelligence!... dans ma conscience surtout... Et, si je ne me trompe pas... si, vraiment, pour nourrir ma Juliette, je dois dissimuler mon malheur, en porter seule le poids, et laisser de crime impuni... donnez-moi la force nécessaire... et mettez sur ma route le secours dont je ne puis me passer!... Marie!... qui avez souffert... apprenez-moi la résignation qui fait se lever avec courage les plus rudes croix!... Ayez pitié!... Que sur ma faiblesse je sente planer votre main!...

Elle pencha la tête contre le bois cloué qui blessa son front sans même qu'elle le sentit, et se perdit dans une méditation douloureuse qui était encore un apaisement vers le ciel.

IV

Combien de temps demeura-t-elle ainsi, toute meurtrie, oubliant la nuit grandissante ? Elle ne le savait. L'heure avait passé, cruelle et rapide, malgré la souffrance morale qu'elle était impuissante à repousser seule.

Un rayon d'espérance chrétienne pénétrait doucement dans son cœur. "Souffre, lui disait une sorte de voix mystérieuse, souffre ! La joie est à ce prix !"

Tout à coup un cri lamentable s'éleva dans le grand silence de la campagne endormie.

Ismérie se dressa sur ses pieds, tout ébranlée par cette plainte lugubre.

Cela venait du Rhône, d'où soufflait une légère brise.

— Qui donc est en danger ? murmura-t-elle ; quelqu'un se noierait-il ?

C'était une voix faible, peut-être une voix féminine, tant elle semblait grêle, malgré la courte distance.

Ismérie, sans hésiter, s'orienta pour porter secours.

— Au secours ! articulait, en effet, la voix presque indistincte.

Rapidement, la jeune femme se jeta à travers le champ de colza et se rapprocha de toute la vitesse de ses jambes de la petite anse abritée, sur le bord du fleuve, où elle s'était elle-même assise en revenant de chez le passeur.

La devait se passer le drame... accident ou crime, qui pouvait savoir ?

— A l'assassin !... à l'assa... ! commença la voix éplorée.

— Me voici ! cria la courageuse femme en précipitant sa course.

La voix s'éteignit aussitôt dans une sorte de râle.

Elle avait atteint la rive du Rhône ; portée par son instinct généreux, la certitude d'un crime n'avait fait qu'accélérer son élan.

— Me voici ! répéta-t-elle, pour encourager la victime inconnue.

La faible lueur qui se dégageait des eaux blanches, rutilant sans bruit sous un ciel sombre, ne lui permit d'entrevoir que deux ombres, dont l'une s'affaissait avec un dernier gémissement.

L'autre bondit sur elle.

La malheureuse femme eut la suite révélation de son imprudence et du danger couru.

Elle se rejeta en arrière, les bras étendus pour repousser l'agression.

Trop tard ! Quelque chose d'incisif et de glacial toucha sa poitrine.

— Mon Dieu ! murmurèrent ses lèvres blémies.

Un voile s'étendit brusquement sur ses yeux.

Elle éprouva la sensation d'une secousse violente, comme une chute, puis tout tournoya dans son cerveau : la douleur même y fut suspendue.

Était-ce la mort ?

L'ombre qui l'avait frappée, l'avait saisie et brutalement jetée dans une barque amarrée au tronc d'un saule pleureur.

Elle tomba sur l'un des bancs, la tête en avant, le corps inerte.

Près d'Ismérie, au fond de la barque, vint la rejoindre une autre victime, sur le dos, celle-là, qui resta immobile et muette, telle qu'elle avait été lancée ; mais les yeux ouverts et la main menaçante encore.

Elle avait dû se défendre, du moins !...

Le même bras envoya à la volée un autre objet encore dans le bateau qui se balançait sous ses chocs répétés.

Ce n'était qu'un objet de petite dimension qui vint échouer entre les deux cadavres.

Alors l'ombre s'approcha de l'amarré, la coupa presqu'à coup d'un seul coup de couteau, envoya le couteau, comme le reste, au fond de la barque et la repoussa elle-même du pied.

La petite embarcation fit un demi-tour, oscilla, donna de la pointe dans le courant et s'y abandonna tout à fait.

Une demi-minute après cette scène extrêmement rapide, la barque s'éloignait, mystérieuse et sanglante, au fil de l'eau.

Debout, sur la rive, l'ombre la suivait du regard.

Un reflet de lune, entre deux nuages opaques, éclairait un visage jeune, pâle comme un suaire, où brillaient des yeux farouches.

Le front était large, rayé de rides précoces, légèrement indiquées comme celles que trace le plaisir à outrance.

Le costume était élégant, la taille peu élevée, l'apparence distinguée.

La respiration passait, oppressée, entre les lèvres minces ; les mains qui venaient d'enfourer, comme une proie, quelques papiers dans la poitrine, se serraient maintenant par une sorte de convulsion.

Au loin déjà, la barque descendait toujours.

En ce moment, au milieu du solennel silence de cette nuit de meurtre, quelque chose de terrifiant se produisit.

Un peu de bruit, d'abord, sur la rive.

Le jeune homme, pâle, se retourna avec inquiétude.

Puis, le feuillage pleurant d'un énorme saule penché vers le fleuve s'écarta brusquement.

Une tête apparut, toute blanche, à travers le voile de cheveux dénoués qui l'inondait.

— Misérable ! prononça distinctement une voix vibrante.

Une épouvantable terreur secoua le meurtrier, qui s'abattit la face contre terre en poussant une exclamation désespérée.

Une sorte de r'ze douloureux lui répondit.

Il se releva d'un bond, et, sans se retourner, s'élança comme un cerf forcé dans la direction de la Verrerie.

Ses pieds semblaient ailés. Son visage avait revêtu la lividité cadavéreuse de ceux qui s'en allaient, là-bas, à la dérive.

Tout à coup, non moins subitement qu'il avait fui, il s'arrêta net et respira bruyamment.

Une pensée foudroyante s'était fait jour en lui.

Il était découvert !... Et il fuyait !... Il fuyait, au lieu de détruire le témoin du crime !...

Ce témoin maudit, quel était-il ? Ah ! le connaître, le réduire au silence, c'était tout un.

Le jeune homme tourna sur lui-même et revint au bord de l'eau d'un pas rapide.

Il était effrayant à voir. Dans l'obscurité ses ruines luisaient, ardentes.

Malheur au témoin qui avait osé dénoncer sa présence.

En marchant, il s'était fouillé d'une main fiévreuse. Nulle arme dans ses vêtements. Le couteau n'était-il pas dans la barque ?

Mais à chaque pas, sur la rive, des pieux plantés pour retenir les barques élevaient leurs têtes aiguës.

Avec plus de force qu'on en pouvait supposer dans sa taille frêle, il arracha un de ces pieux et courut vers le saule où la voix menaçante avait retenti.

Il écarta les ramures tombantes, plongea le pieu dans la touffe épaisse de glaïeuls qui s'étendait à son ombre, dans l'eau même où le corps d'un nageur n'aurait pu se dérober à sa rage.

Partout le vide !

Une sueur glacée perlait à son front. Il avait entendu !... Où donc était l'imprudent ?

Il battit les buissons autour de cette place, ne laissant pas un bouquet de joncs sans le transpercer de son arme primitive et redoutable.

Rien toujours !

Pourtant, de l'autre côté du Rhône, une chanson d'alphinoise commençait à se laisser distinguer au milieu des coups de fouet d'un conducteur et du roulement lointain d'une charrette.

Ce devait être quelque coquassier attardé qui rentrait nuitamment à Condrieux.

Si la lune se mettait à briller, par quelque soudain caprice, le charretier pouvait apercevoir sur le bord opposé cette chasse extraordinaire, cet homme armé d'un bâton monstrueux poursuivant un gibier inconnu.

D'ailleurs, il ne trouvait rien, ce chasseur fantastique ; l'heure passait ; la barque portait au loin son mystère ; mais ne pouvait-on le surprendre lui-même ?

Il jeta le pieu au Rhône, passa ses mains tremblantes dans ses cheveux, ravagés par les branches de saule, et, gagnant le chemin de Notre-Dame-de-l'Île, il prit la direction de Vienne, en essayant de retrouver l'allure pacifique d'un promeneur en retard.

Quand il eut disparu, l'âme troublée, l'oreille ouverte, laissant un témoin derrière lui et le doute l'enveloppant de terreur, il se fit encore un bruit nouveau le long du Rhône.

Plus bas que le saule, à près de vingt mètres du lieu du crime, la tête qui s'était une fois levée pour accuser l'assassin sortit de l'eau, inspecta la rive et s'y dirigea pour aborder.

Elle appartenait, certes, à un intrépide nageur que le courant n'effrayait point.

Le nageur prit pied, remonta précautionneusement pendant quelques mètres le bord du fleuve, et s'arrêta près d'un bouquet d'ajoncs planté trop en arrière pour s'être attiré la terrible visite du pieu.

Au pied de ce petit massif, et sans aucune marque de dissimulation, était couché un vêtement dont la couleur brune échappait au regard.

Le nageur s'en revêtit, où plutôt le jeta par dessus son costume de bain, comme on le fait d'un manteau.

Puis, sans se hâter, il prit à son tour le chemin de la ville, qui passe naturellement devant la verrerie Forster.

Quoique la soirée fût fort avancée, on ne dormait point à la verrerie. Le quart de nuit y travaillait comme d'ordinaire, et le personnel, spécialement attaché au service des maîtres du logis, était en partie debout.

Le domestique de M. Forster l'accompagnait en ce moment dans les ateliers pour lui mettre et lui enlever son paletot, suivant les variations prodigieuses de température qu'il fallait subir en passant d'un lieu de travail à un autre.

C'était le patron qui faisait sa tournée cette nuit-là.

Josette, la femme de chambre de Mlle Sabine, n'était point encore couchée non plus. Elle attendait sa maîtresse pour l'aider à se déshabiller et opinait même, à part elle, que mademoiselle tardait beaucoup à rentrer.

Pour oublier l'heure, elle s'amusait à taquiner le gardien sur son saïble prononcé pour certain petit vin du Rhône, dont les invites irrésistibles pouvaient lui devenir fatales.

— Bah ! répondait-il en riant, il fait si chaud dans notre métier que, si nous n'arrosons pas fréquemment notre intérieur, nous finirions par flamber.

— Vous m'accorderez, monsieur Auguste, qu'il y a d'autres manières, moins dangereuses, de se rafraîchir.

— Je n'en connais pas de meilleures, mademoiselle Josette.

— Allons donc ! .. quand ce ne seraient que les bains froids dont vous ne me paraîsez pas devoir abuser.

— Les bains ?

— Vous ne vous plaindrez pas que l'eau ne soit pas à votre portée ?

— Tenez, franchement, je n'aime pas l'eau, même sous cette forme.

— Si Mlle Sabine pouvait penser un peu comme vous !

— Comment, mademoiselle Josette, vous souhaiteriez que...

— Mais non... qui vous parle de cela ? Je veux dire que ma maîtresse aime si fort ce que vous aimez si peu, qu'elle est encore à faire une pleine eau, à cette heure

de nuit, au lieu de dormir, et surtout de me laisser dormir !

— Quelle drôle d'idée tout de même !

— Que voulez-vous ? c'est son plaisir.

— Ces riches, ça ne fait rien comme les autres.

— Ah ! pour ça, rien n'est plus innocent. Quand la soirée est chaude, paf ! la voilà partie par le jardin. Tantôt elle se baigne au bout de la terrasse, tantôt elle se laisse descendre comme un brin d'herbe qui flotte ; tantôt elle s'étend comme un poisson mort, tantôt elle plonge comme un écrevisse. Il paraît que c'est trop fort, tout ce qu'elle fait là.

— Vous verrez qu'elle finira par y rester.

— Elle ! vous ne la connaissez pas. C'est son élément.

— Et vous n'avez pas envie de l'imiter, mademoiselle Josette ?

— Que Dieu m'en préserve, monsieur Auguste ! J'aime la terre ferme, moi.

— Vous voyez donc bien que je ne suis pas seul de mon avis, et je suis même certain que si je voulais...

— Enfin, exclama la femme de chambre en interrompant son interlocuteur, voici Mlle Sabine.

La porte grillagée, toute fleurie de capucines, qui séparait la grande cour du jardin de la verrerie, venait en effet de s'ouvrir.

Mlle Sabine Forster rentrait d'un pas tranquille, sans paraître de douter des impatiences que son retard causait à sa femme de chambre.

Enveloppée dans un ample peignoir qui faisait crier sous sa longue traîne les petits cailloux de la cour, la tête couverte d'un léger Bachelick de fine laine blanche, elle répondit au salut du gardien, et regardant Josette :

— Quelle soirée lourde ! dit-elle ; venez me déshabiller, ma fille.

Les deux femmes traversèrent la cour et gagnèrent l'appartement de Sabine, non sans que Pyrrhus, qui les voyait venir du fond du corridor, ne fit entendre un grognement désapprobatif.

En enlevant à sa maîtresse le peignoir de cachemire qui recouvrait son costume de natation, Josette, qui était traitée avec indulgence, se permit un brin de conversation.

— Le bain de mademoiselle a-t-il été agréable ce soir ? demanda-t-elle de l'air câlin qui lui était propre.

— Ah !... certes ! répondit Sabine Forster d'un accent singulier.

— Je suis descendue un instant au bout de la terrasse, et le Rhône m'a paru bien engageant, fit la soubrette.

— Si engageant, que je ne pouvais m'en arracher ! dit vivement la jeune fille en étreignant ses longs cheveux mouillés dans une étoffe de laine douce.

— En effet, mademoiselle a prolongé sa baignade plus que de coutume.

— C'est que c'était charmant !... charmant !...

Les yeux de Sabine se fixèrent dans le vide et sa voix s'éteignit.

Josette trouva que sa maîtresse avait une étrange façon d'affirmer ses plaisirs.

— Allez reposer, Josette, allez, dit-elle en sortant de sa rêverie, je n'ai plus besoin de vous.

— Mademoiselle ne veut pas que je la mette au lit ?

— Non, merci, je meurs de sommeil.

Les mouvements de Sabine étaient saccadés et sa parole nerveuse comme ceux d'une personne dont le sommeil n'est certainement pas le premier besoin.

Elle renvoya Josette, ouvrit sa fenêtre et plongea sur le fleuve, dont les vagues roulantes s'en allaient au loin avec de longs murmures, un regard profondément pensif.

V

Longtemps elle demeura ainsi, le front soucieux, absorbée dans un travail mental, dont l'importance devait être capital, à en juger par la crispation de ses traits.

Un grognement de Pyrrhus, toujours couché en travers du seuil de son frère Laurent Forster, la tira de sa rêverie.

Avec une hâte que la réflexion avait dû faire naître sans doute, elle souffla sa bougie et se glissa dans son lit ou le sommeil, dont elle s'était dite accablée, ne la visita cependant pas.

Ses yeux étaient encore grands ouverts quand la voix de M. Forster, que la Mariotte venait d'instruire du drame du Rhône, se fit entendre dans le corridor, sur lequel s'ouvraient sa chambre et celle de son frère.

On se souvient pourtant qu'il fallut plusieurs appels de son père pour la déterminer à venir, en baillant, s'informer si le feu n'était point par hasard à la maison.

M. Forster, quoiqu'il eût déjà qu'un malheur était survenu à sa caissière, puisqu'après le récit de la Mariotte il avait trouvé vide l'appartement de Mme Morin, ne jugea point à propos d'en instruire tout de suite sa fille.

Il s'était borné à lui recommander d'aller chercher la petite Juliette, de l'amener dans sa propre chambre et d'y attendre les événements.

Cette recommandation parut causer à Sabine la plus vive surprise, et l'empressement qu'elle mit à se rendre chez Ismérie démontrait suffisamment combien elle était ignorante de ce qui concernait personnellement cette malheureuse femme.

Pourtant, avec une prudence ou une arrière-pensée digne de son esprit réfléchi, elle ne fit aucune question à la petite fille.

—Ma chérie, lui dit-elle, je viens vous chercher. Nous allons finir la nuit ensemble, voulez-vous ?

Juliette, assise sur son petit lit et toute troublée, sans savoir trop ce qui la menaçait, depuis que M. Forster était venu s'informer de sa mère, eut bien envie de pleurer quand Sabine parla de l'emmener.

—Pourquoi, mademoiselle ? demanda-t-elle naïvement. Maman suffit bien pour me garder.

—Oui, mon enfant, mais votre maman est absente... et...

—Maman est chez le passeur.

—Chez le passeur !... ah !...

—Ça n'est donc pas maman qui vous a dit de venir ?

—Mais si..., mais si...

—Pourquoi ne rentre-t-elle pas, maman ? il est bien tard.

—C'est que... oui, la femme du passeur est malade... Vous savez bien que la mère Pique est malade.

—Oh ! elle l'est souvent.

—Sans doute l'est-elle davantage ce soir. Votre maman, qui est si bonne, est restée pour la soigner.

—Moi aussi je suis malade... pas beaucoup... mais je tousse, dit la fillette les larmes aux yeux.

Sabine l'embrassa.

Elle n'aimait guère les enfants cependant.

—Je vais vous soigner, moi, pour une fois, reprit-elle. Vous trouviez ma chambre jolie ; venez je vous y ferai dormir.

Ce disant, et sans que l'enfant opposât de résistance, elle la tira du petit lit, l'enveloppa d'un châle et l'emporta dans ses bras.

Juliette n'osait pas se refuser à ce changement de domicile qu'elle ne pouvait s'expliquer et dont son enfantine curiosité se serait même assez bien accommodée en tout autre temps.

Elle était si jolie, la chambre de Mlle Forster !... toute blanche avec des bouquets de roses épanouies semés partout, sur les murs, sur les tentures, sur les meubles.

Juliette n'imaginait pas le luxe plus complet que cette floraison juvénile.

Sabine la recoucha doucement dans son grand lit blanc où les roses entraient encore leurs impérieux soucis que de rendormir la fillette.

Pour y arriver plus vite, elle s'astreignit, malgré une évidente préoccupation, à chanter à mi-voix les refrains populaires du pays viennois, en penchant son visage distrait sur le visage charmé de Juliette.

Quelques minutes après, celle-ci dormait profondément.

Libre alors, Sabine acheva de se vêtir comme une personne qui regarde sa nuit comme terminée et se prépare à tout événement.

Son inquiétude, jusqu'alors maintenue sous une apparente sérénité, s'accrut de minute en minute, à mesure que se prolongeait l'absence de son père, de Laurent et des domestiques.

Plus maîtresses de ses actes que de sa physionomie, elle s'imposait l'immobilité et le mutisme sans pouvoir éteindre dans ses yeux le reflet d'une sorte d'épouvante rétrospective.

À l'aube, seulement à l'aube, les pas du maître de la Verrerie retentirent enfin dans la cour.

Laurent marchait près de lui, écoutant, sans y répondre, les observations précipitées de son père sur l'in vraisemblable événement qui venait de s'accomplir.

Sabine vint au-devant d'eux, et, s'adressant particulièrement à son père :

—M'expliquerez-vous, enfin, ce qui se passe ? demanda-t-elle avec une vivacité bien naturelle en une telle occasion.

—Ma chère, dit M. Forster, avez-vous fait ce que je vous ai recommandé ?

—Quoi donc ?

—Pour Juliette ?

—Juliette dort dans mon lit,

—Bien, ma fille. Sa mère est mourante, peut-être morte.

—Morte ! Ismérie ! exclama Sabine.

Elle laissa tomber ses deux bras avec stupeur :

—Ismérie ! répéta-t-elle.

Mais, chose étrange, il ne lui vint aux lèvres aucune question sur le genre de mort qui avait frappé si soudainement la caissière.

Josette, qui s'était empressée d'accourir aux nouvelles, ne se fit pas faute, au contraire, d'en accabler les domestiques.

On ne savait pas grand'chose, en somme, sinon que Mme Morin et un Juif de Vienne étaient, l'un tout à fait mort, à l'hospice, l'autre agonisante, dans la maison de Jean-Marie, que la police commençait son enquête et que le procureur impérial était averti.

Josette écouta ce récit avec de grands "hélas" ! tandis que Sabine, toujours muette, semblait suspendue aux lèvres des conteurs.

On peut imaginer l'émotion dont tout le personnel de la Verrerie fut saisi en apprenant le drame mystérieux de cette nuit sanglante.

Peu s'en fallut que, dans le trouble général, on ne laissât s'éteindre les fourneaux.

Laurent Forster, que la scène lugubre du bord du Rhône avait très péniblement impressionné, fit quelques efforts pour rétablir l'ordre dans les ateliers surexcités, et, voyant le travail si lent à reprendre se retira dans son appartement, laissant à l'énergie paternelle le soin de ramener au feu les verriers désorganisés par la triste nouvelle.

Sabine, remontée chez elle, marcha droit au lit où dormait Juliette et la contempla longuement avec une sorte d'attendrissement qui n'était guère dans sa nature.

Un peu après, l'enfant s'éveilla en demandant sa mère. Sabine lui répondit avec un baiser que Mme Morin ne tarderait pas à revenir, et qu'il fallait, en l'attendant, être bien sage, pour mériter de demeurer encore dans la jolie chambre blanche et rose où l'on allait apporter son petit lit.

Quoique Juliette fût ravie d'habiter ce nid charmant,

son instinct filial lui fit d'abord repousser la proposition.

—Si maman rentre avant ce soir, dit-elle, elle ne sera pas contente que mon petit lit soit ici, si loin du sien!

—Et bien! quand elle rentrera, nous viendrons le reprendre, voilà tout. N'a-t-il pas des roulettes? répondit Sabine en riant.

—Pas même de descendre au jardin? dit la femme de chambre.

—Non, la cour est remplie d'ouvriers indiscrets, qui parleraient inconsidérément devant cette petite.

—Alors, Mademoiselle désire que je reste également enfermée avec Juliette?

—Parfaitement. C'est le seul moyen d'empêcher les bavardages d'arriver jusqu'à elle. Vous sentez qu'elle doit tout ignorer.

Josette sentait surtout qu'il était fort désagréable, dans une journée qui s'annonçait devoir être remplie de révélations des plus intéressantes, de partager, par ordre, la captivité d'une fillette de six ans.

Mais comme Sabine avait l'impérieuse habitude de ne jamais laisser discuter une de ses résolutions, la curieuse soubrette se résigna, non sans jeter à l'innocente cause de sa contrariété un coup d'œil des moins affectueux.

Mlle Forster, après avoir pris, pour la forme, l'agrément de son père, déjoua hâtivement, l'heure étant encore matinale, et partit seule pour la maison de Jean-Marie.

Connue de tous les riverains et respectée à l'égal du patron lui-même, la jeune fille pouvait se permettre ces excursions champêtres sans être accompagnée.

Élevée sans mère et contrainte à diriger seule sa vie comme sa maison, elle avait pris l'usage anglais d'une liberté qui n'est point entrée dans les mœurs de nos jeunes Françaises.

Il y avait, du reste, un peu de sang anglais dans les veines de Sabine. La famille Forster était originaire du comté de Kent, et quelques-uns de ses membres, quoique éloignés de la mère patrie depuis des siècles, y avaient contracté des alliances.

Et son cousin, Pascal de Guerras, avait perfectionné son éducation en Angleterre.

Seul, le maître verrier, tout entier livré à l'industrie, n'avait point trouvé le temps de continuer à son fils et à sa fille les traditions de famille.

On voit que Sabine avait su les ressusciter pour sa commodité personnelle.

Elle avançait très-vite, poussée par une force puissante, vers Saint-Christ, où elle allait voir la mourante.

Sa marche était si pressée qu'elle mit un temps singulièrement court à franchir les quelque kilomètres qui séparent la Verrerie de la maison de la Mariotte.

En l'apercevant sur la côte du chemin, humble et basse, avec ses fenêtres disparates ouvertes au grand soleil, elle réprima un frisson.

Sur la rive, la barque était entourée de paysans mêlés aux gens de loi que le médecin avait amenés pour faire une descente de lieux.

Le procureur impérial et le juge d'instruction espéraient aussi procéder à un interrogatoire; mais en ce moment même ils sortaient de la maison, le désappointement sur le visage.

Tandis qu'ils marchaient vers la barque, pièce à conviction tachée de sang, le docteur, demeuré sur le seuil, reconnut Sabine et la salua.

Celle-ci courut à lui avec empressement.

—Ah! docteur, vite des nouvelles! Comment va Mme Morin?

Le docteur hocha la tête.

—Si faible!... si faible!... fit-il tristement.

—Vous la sauverez pourtant?

—Mademoiselle, je le souhaite de toutes mes forces, mais...

Sabine baissa les yeux, et quelque chose comme un

soupir contenu dégonfla sa poitrine.

—C'est horrible!... Docteur, puis-je la voir?

—Oui, mademoiselle. Vous avez tout droit à voir cette malheureuse, quoique je doive éloigner tout le monde de son lit pour ne pas augmenter sa fièvre.

—Elle a la fièvre?

—Depuis une heure, avec une violence que ne faisait absolument pas prévoir l'état d'anéantissement où sa blessure l'avait plongée?

—Ne l'a-t-on même pas crue morte?

—Très longtemps. Il a fallu des soins énergiques pour rappeler la vie dans ce corps glacé par la perte de sang et par la fraîcheur de l'eau.

—Était-elle donc dans l'eau, elle aussi? fit Sabine avec un intérêt très vif.

—Il y en avait, du moins, pas mal au fond de la barque où nous l'avons trouvée, gisant, inanimée.

Sabine n'interrogea plus.

—Comment savoir?... murmura-t-elle très bas.

—Voulez-vous entrer, mademoiselle Forster.

—Précédez-moi, docteur.

Il obéit.

Elle le suivit un peu troublée.

Dans la grande salle carrelée, dont la cheminée tenait un angle et le lit un autre, Ismérie était étendue sur un lit d'indienne brune; où les rideaux sombres étaient baissés à demi.

Sa tête renversée sur l'oreiller de toile bise offrait la teinte cadavéreuse, sauf aux pommettes légèrement tachées d'un point vif.

La fièvre ne se manifestait en elle que par l'agitation du pouls et le frémissement imperceptible des lèvres qu'une écume rougeâtre frangeait.

Le corps restait abîmé dans l'immobilité terrible dont rien n'avait pu le tirer.

Sabine se pencha vers cette tête effrayante, dont les yeux entr'ouverts ne semblaient point la voir.

—Ismérie!... ma chère Ismérie! dit-elle d'une voix plus troublée qu'émue.

Ismérie n'entendait pas.

—Docteur... elle ne reconnaît pas ma voix.

—Je crois qu'elle ne reconnaîtrait pas même sa petite fille, répondit le médecin.

—Et supposez vous que cette insensibilité se prolonge longtemps?

—Elle peut cesser tout à coup ou disparaître par degrés, la science ne peut pronostiquer à coup sûr dans ce cas difficile.

—Je resterai, dit vivement Sabine.

—Vous, mademoiselle?

—Eh! oui, docteur. Cette pauvre femme me fait pitié.

—C'est un triste spectacle pour une personne délicate comme vous, mademoiselle Forster?

—Oh! fit Sabine avec une pointe d'orgueil, je suis infiniment plus forte qu'on ne le suppose.

—Je demande une sœur de Bon-Secours pour la soigner.

—Mon père vous la donnera, s'il est nécessaire.

—M. Forster s'intéresse beaucoup à sa caissière? interrogea le docteur d'un air singulier.

—Mais... sans doute, répondit Sabine avec une certaine froideur qui contrastait avec le zèle personnel qu'elle s'apprêtait à déployer.

—C'est une très-honnête femme, n'est-ce pas?

—Je le crois, dit la jeune fille sur le même ton réservé.

Tandis que sa bouche se refusait ainsi à l'éloge de la blessée, elle relevait légèrement sa robe, cherchant une serviette pour époger les lèvres sanglantes et s'apprêtait à donner des soins à celle qu'elle défendait si mal.

Cette attitude étonna le docteur, dont l'esprit pratique y vit un contraste très-accusé entre le sentiment et l'action.

Puisque vous êtes si charitablement disposée, made-

moiselle, lui dit-il après un moment d'hésitation, je vais confier à votre sollicitude notre malade pendant le temps, très court du reste, qu'il me faut pour prendre un rustique déjeuner au cabaret de Saint-Christ.

—Seriez-vous encore à jeun, docteur?

—On ne peut plus à jeun, mademoiselle. Averti au milieu de la nuit, je suis venu en toute hâte, et n'ai plus quitté mon poste.

—Allez sans crainte, je suis là.

Le docteur salua et s'empessa de gagner la campagne où l'on voyait fumer au loin la cheminée rouge de l'unique auberge du hameau.

Demeurée seule, la Mariotte étant occupée de ses bestiaux, Sabine se rapprocha du lit, prit la main d'Ismérie, qui s'étendait, blanche, sur la courte-pointe d'indienne et la secoua doucement.

La main resta inerte.

Une vive contrariété crispait les traits de Sabine qui, dans l'espoir de provoquer une réaction impatientement désirée, pressa de plus en plus fortement la main qui s'abandonnait dans la sienne.

Cette pression prit peu à peu un caractère nerveux, car, sous l'influence d'une pensée absorbante, inquiétante sans doute, Sabine en vint, sans s'en rendre compte, à serrer les doigts immobiles comme elle eût serré une barre de fer.

Les doigts martyrisés firent un léger effort pour échapper à l'étau vivant qui les retenait.

Sabine fit un cri joyeux.

—Elle sent !... elle remue ! exclama-t-elle.

Sur la table étaient des flacons de sels, du vinaigre, des réactifs pharmaceutiques, employés jusque-là sans succès.

Elle les prit au hasard avec une vivacité passionnée, versa le vinaigre, déboucha les flacons, renversa les sels, et, penchée sur la blessée, lui faisant respirer de force les acres et puissants parfums, elle montra le zèle d'une garde-malade doublé de l'arrière pensée d'un équisiteur.

En effet, à mesure que les réactifs agissaient, on la voyait plus puissante, plus attentive, plus émue.

—Ismérie ? disait-elle en mettant ses lèvres proche de l'oreille de la malade, entendez-moi ;... répondez-moi en serrant ma main, voulez-vous ? Je vous apporte des nouvelles de Juliette.

Et comme les yeux fixes semblaient s'éclaircir :

—Vous me voyez, n'est-ce pas ?... Je suis Sabine... Sabine, qui soigne votre Juliette.

Ismérie remua les lèvres.

—Ah ! vous m'avez comprise !... Juliette est chez moi... près de moi... Elle dort dans mon lit. Soyez sans inquiétude !

Les prunelles s'animent davantage.

Sabine jeta au dehors, par la porte restée ouverte, un regard explorateur.

Toute l'attention semblait concentrée autour de la barque et des magistrats.

Vite, elle revint à son interrogatoire.

—Qui vous a frappée, Ismérie ? demanda-t-elle avec une émotion qui altérait sa voix, avez-vous vu le meurtrier ?... Dites-le moi... Nous allons le punir dès que vous serez sauvée.

Mais on ne parlait plus de Juliette. Les yeux avaient repris leur même impassibilité.

Sabine eut un geste de dépit.

—Le reconnaissez-vous ? interrogea-t-elle encore. Il vous a bien durement frappée ?

Rien sur les traits d'Ismérie.

—Ah ! murmura Sabine, avec colère, je ne puis pas pourtant ne parler que de Juliette.

Les yeux s'ouvrirent. La mourante avait entendu.

—Il faut me parler, pour l'amour de Juliette, répéta Sabine à qui rien n'échappait.

Une faible pression des doigts lui répondit.

—Quel est le criminel, dites ? souffla-t-elle avec passion. Sous l'intensité de désir qui enfiévrant son accent et faisait étinceler son regard, celui d'Ismérie reprit de nouveau une lueur d'intelligence.

Les lèvres balbutièrent un nom indistinct.

Sabine, devenue toute blanche, répéta, haletante.

—Dites... dites encore !...

Ismérie ne parla plus.

Quand Sabine se redressa, découragée, elle aperçut le docteur qui épiait, debout au pied du lit, le réveil mental de sa malade.

—Vous l'avez entendu ? fit-il joyeusement. Moi aussi.

—Vous aussi, docteur ? dit Sabine avec un geste d'effroi.

—Oh ! sans comprendre... c'était si léger !... un souffle ! Que disait-elle ?

—Je l'ignore absolument.

—C'est regrettable. Ces premiers balbutiements, en sortant de l'état comateux, sont souvent la révélation involontaire de faits que la mémoire ou la volonté se refusent plus tard à répéter. Tenez, c'est si important que je vais...

Sabine l'arrêta d'un air qu'elle s'efforçait de rendre souriant.

—Comment vous avez lestement déjeuné, docteur c'est à n'y pas croire.

—Aussi quel déjeuner !... Figurez-vous, mademoiselle, que, voyant dans une prairie une vache et une paysanne en train de la traire, j'ai demandé du lait, bu à même le seau et payé dix centimes ce régal rustique. C'était tiède, moussu, exquis !

—Voilà ce que j'appelle comprendre les plaisirs champêtres !

—Oh ! j'adore ces choses-là.

Le docteur revint au lit, examina la physionomie moins stupéfiée de la malade et se dirigea rapidement vers la porte.

—Docteur, où courez-vous ? cria Sabine.

—Elle a parlé ; elle peut parler encore ; je vais appeler, avant qu'il ne reparte, le juge d'instruction que je vois encore ici.

Sabine se sentit impuissante à le retenir. Une contraction de colère bouleversa ses traits, beaux et durs tout ensemble.

—Niaise !... imprudente que je suis ! murmura-t-elle ; ma tentative va-t-elle donc tourner contre nous ?

VI

Sabine regarda venir les deux magistrats en se demandant ce qu'elle devait faire. Une curiosité, mêlée de terreur, semblait l'agiter.

—Mieux vaut savoir tout de suite ! se dit-elle résolument, revenant prendre au chevet du lit sa place de garde-malade.

—Vous dites qu'elle a parlé, docteur ? demandait le procureur impérial d'un air de doute.

—C'est Mlle Forster qui a obtenu ce résultat inespéré.

—Je crains que ce ne soit qu'un pur hasard, répondit Sabine, en rendant le respectueux salut qu'elle recevait de ces messieurs.

—N'importe, c'est peut-être le réveil. Essayons, dit le juge d'instruction.

Il se plaça un peu dans l'ombre, laissant au contraire la lumière frapper en face le front livide d'Ismérie, et, d'une voix insinuante, il demanda doucement :

—Êtes-vous mieux, madame ?... M'entendez-vous ?

Un imperceptible signe de tête fut la réponse d'Ismérie.

—Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé hier ?

La tête pâle s'agita d'une façon plus accentuée.

—Pauvre Juliette ! soupira-t-elle.

Le juge d'instruction parut triomphant.

Sabine, le cou tendu, respirait avec difficulté.

—Connaissiez-vous l'auteur... l'auteur du crime ? reprit le juge.

Ismérie fit un effort ; sa langue parut se délier.

—Justin Reboux ! murmura-t-elle.

Mais aussitôt ses yeux se voilèrent et un flot d'écume sanglante vint à ses lèvres.

—Assez, monsieur, dans l'intérêt même de la justice, dit vivement le docteur.

Sabine, penchée sur le lit, dont elle semblait relever les oreillers pour cacher son ardente rougeur, contenait mal une surprise inouïe.

Personne, d'ailleurs, ne songeait à remarquer son attitude. L'intérêt palpitant du drame encore inconnu tenait tout entier peut-être dans le nom qui venait d'être prononcé.

Les deux magistrats, sur la requête du docteur, s'étaient retirés vers la fenêtre et se faisaient part avec animation de leurs sentiments nouveaux en face de l'incident qui se produisait ainsi.

—Justin Reboux ! répéta le juge d'instruction, Voilà une dénonciation formelle qui emprunte au dangereux état de la victime un caractère de gravité très catégorique.

—Qu'est-ce que ce Justin Reboux ? demanda le procureur impérial.

—Sans doute un habitant du pays. Peut-être même un employé de la Verrerie.

—Mlle Forster pourrait nous instruire.

Poliment interpellée, Sabine s'approcha aussitôt.

—Que désirez-vous de moi, messieurs ?

—Savoir si le nom de Justin Reboux vous est connu, mademoiselle ?

—Oui.

—A qui appartient-il ?

—Au préposé aux expéditions de la Verrerie.

—Quel homme est-ce ?

—Messieurs, dit Sabine en regardant vers la porte, voici mon père qui pourra vous renseigner beaucoup mieux que moi.

Le maître verrier entra, en effet, très rapidement, avec la physionomie renversée et l'air hâtif d'un homme porteur de grosses nouvelles.

—Messieurs, fit-il dès le seuil, j'ai quelque chose d'important à vous apprendre.

Ce début fit tressaillir tout le monde, même la Mariotte, qui préparait silencieusement le repas de son mari sous le manteau de la cheminée.

Elle opinait, d'ailleurs, que c'était un terrible dérangement que la présence d'une femme assassinée et l'appareil de la justice dans une pauvre maison comme la sienne.

M. Forster, en se trouvant tout à coup en présence des yeux ouverts et fixes d'Ismérie qui s'attachaient vaguement à lui du fond des courtines relevées, s'arrêta net dans sa confidence et parut même regretter ses premières paroles.

—Elle entend donc ? chuchota-t-il.

—Elle a même parlé, dit le docteur.

—Ah !... qu'a-t-elle dit ?

—Le nom de l'assassin présumé.

—Sortons alors, messieurs... Si elle entend, il ne convient pas de s'expliquer devant elle.

Ils sortirent tous, ne laissant que la Mariotte attentive entre la malade et la soupe aux choux.

Lorsque M. Forster crut être à l'abri des oreilles indiscrettes, il laissa échapper brusquement son secret :

—J'ai fait ma caisse, messieurs ; je suis v. l. de quinze cents francs.

—Ah ! dit le juge.

—La somme n'est point considérable, je le sais bien ; mais j'ai le pressentiment que le vol doit avoir quelque relation avec le drame de cette nuit.

—Qui avait les clés de la caisse ?

—Mme Morin et moi.

—En faisiez-vous l'inspection d'une manière régulière, monsieur Forster ?

—Régulière, mais intermittente.

—Et vous aviez confiance, naturellement, en votre caissière ?

—Tout à fait.

—Et le préposé aux expéditions, Justin Reboux, vous inspirait-il la même estime ?

—Justin Reboux ? dit le maître de la Verrerie avec étonnement ; qu'a de commun Justin Reboux ?...

Le juge d'instruction expliqua ce qui venait de se passer, et quoiqu'il ne fût point facile de distinguer encore la vérité, le fil conducteur qui s'offrait aux investigations de la justice lui parut de nature à être sérieusement examiné.

Les deux magistrats entrèrent aussitôt en conférence avec M. Forster au sujet de la double révélation qui leur était faite depuis une heure, et des conséquences qu'il en fallait tirer.

Sabine et le docteur s'étaient discrètement retirés.

Ce dernier, auquel revenait en mémoire le mot terrible du commissaire de police, "pourquoi a-t-elle assassiné ?" rentrait tout songeur en grognant :

—Diable !... diable !... ce vol me paraît tomber assez mal au milieu de l'affaire.

Sabine paraissait à la fois surprise et soulagée.

La blessée s'était endormie.

—Bon signe ! dit le docteur. Laissons-là dans cet heureux repos. Qui sait ce qui lui garde le réveil ?

Le conciliabule des magistrats fut très long. L'enquête, à leur sens, venait de faire un premier pas considérable. On allait la poursuivre avec activité.

—Je voudrais cette femme à l'hôpital de Vienne, dans une chambre particulière, et non dans cette maisonnette ouverte à tout venant, dit le procureur impérial.

—Elle y serait infiniment mieux à tous les points de vue, surtout à celui des investigations de la justice ; ajouta le juge d'instruction.

Le docteur fut rappelé.

—Pourra-t-on bientôt transporter cette malheureuse femme ?

—Un peu de patience, messieurs, j'espère pouvoir vous le dire demain.

—Nous la désirons voir promptement installée à l'hôpital.

—Fiez-vous à moi pour hâter le transport, dès qu'il sera possible sans danger.

Le résultat de la révélation tombée des lèvres d'Ismérie fut que, le soir même, deux gendarmes se présentèrent à la Verrerie avec un mandat d'amener pour procéder à l'arrestation de Justin Reboux.

Rien ne saurait décrire l'indignation et la fureur de cet homme lorsque l'ordre du parquet de Vienne lui fut communiqué.

Lui, arrêté !... pourquoi ?... Dans quel but ?... pour punir quel méfait ? De quoi l'accusait-on ?...

Impossible, quoique attristés, les braves gendarmes ne connaissaient que la consigne et devaient procéder, malgré les cris et les injures, à l'exécution de l'ordre reçu.

Après les explosions de colère de Justin Reboux, il fallut subir les explosions de larmes de sa femme, une pauvre créature souvent battue et médiocrement heureuse, qui avait cependant la vertu d'aimer ce piètre mari.

Fureurs et plaintes eurent pourtant un terme quand Justin Reboux dit avec résolution :

—Eh bien, marchons ! J'aime mieux savoir tôt que tard ce qu'on réclame d'un honnête travailleur comme moi.

Sous cette sublime vaillance, on sentait toutefois palpiter une crainte vague, cette crainte qui ne ressemble

à nullo autre et que le seul mot de justice fait naître immanquablement dans certaines natures.

A la Verrerie, le personnel était terrifié. Tant d'événements imprévus succédant au calme laborieux de cette ruche industrielle renversaient les habitudes et les convictions de tous.

Quoique M. Forster n'eût mis personne dans sa confiance, le soupçon d'un vol circulait sourdement. Un vol, un assassinat, une arrestation, c'était plus qu'il n'en fallait pour donner la fièvre à ce petit monde de travailleurs.

M. Forster, quoique surpris de l'indication fournie par Ismérie, l'acceptait avec la prudence d'un homme rompu aux événements les plus invraisemblables.

Il avait vu tant de choses dans sa vie déjà longue !

Sa placidité apparente servait également de modèle à ses enfants.

Sabine s'absorba dans les soins qu'elle prodiguait à Juliette avec une certaine ostentation.

Laurent trouva convenable de se renfermer dans un silence absolu.

A toutes les observations qui lui étaient adressées par les ouvriers pour ou contre Justin Reboux, il se bornait à répondre avec mesure :

— Cette affaire est si mystérieuse qu'il est plus sage, croyez-moi, d'attendre les résultats des recherches judiciaires avant de se former une opinion.

— Avant d'en former une opinion, monsieur Laurent !... Mais c'est bien impossible que chacun n'ait pas son idée personnelle là-dessus.

— Vous vous trompez ; moi, je n'en ai aucune. Faites la même chose.

Grâce à cette tactique, les maîtres de la Verrerie ne compromirent l'accusé ni par l'attaque aveugle, ni par la défense exagérée.

Ils passèrent pour témoigner un respect profond envers la justice, et celui de leurs inférieurs en augmenta d'autant.

Une personne, que le bruit croissant de cette affaire satisfaisait assez vivement, fut M. Honoré Tanguin, le prétendant à la main de Sabine.

Tous les genres de réclames étaient bons à sa vanité, et la famille de sa future. Mlle Sabine elle-même, empruntaient de l'importance au fatal événement accompli sur leur domaine.

Une caissière de la Verrerie Forster assassinée, une barque de la Verrerie Forster gardée comme pièce de conviction, un employé de la Verrerie Forster accusé du crime, le nom de la Verrerie Forster dans toutes les bouches, c'était, en vérité, une grande satisfaction pour celui qui avait pris si tardivement la grande résolution d'épouser l'héritière de cette célèbre Verrerie.

A la première nouvelle, il était accouru, affairé, radieux.

— On en parle déjà partout ! disait-il ; ce sera une belle cause de cour d'assises : on s'arrachera les billets.

— Mon Dieu ! répondit Sabine non sans amertume, comment pouvez-vous envisager par ce côté-là une catastrophe si épouvantable !

— Mais, mademoiselle, répondit-il un peu déconcerté, je tire de l'événement le meilleur parti possible.

— Le meilleur ?...

— Eh ! sans doute. Si vous préférez que je me déssole de voir les regards fixés sur votre maison, de pressentir l'affluence des curieux aux prochains débats, et de me lamenter sur la nécessité où vous serez peut-être tous ici de paraître comme témoins, je le ferai pour vous être agréable..., mais ce n'est pas là ma façon d'envisager les choses.

— Témoins ! répéta Sabine avec épouvante. Pourquoi témoins ?...

— Comme patrons de la victime et de l'assassin.

— Oh !... l'assassin !... N'allons pas si vite.

— En avez-vous un autre à servir à la justice ? ricana, lourdement M. Honoré Tanguin.

Un grand frisson secoua Sabine, qui pâlit.

— Vos plaisanteries, sont d'un singulier goût ! fit-elle avec humeur.

La voyant fâchée, sans comprendre en quoi il avait pu contrevenir aux convenances, le malencontreux prétendant se vit réduit à accabler la jeune fille d'épaisses loutanges, indigestes et mal venues, qui ne lui arrachèrent que difficilement un sourire.

Les péripéties ouvertes devant son esprit par la maladresse de M. Honoré, je ne sais quelles sensations secrètes dont elle semblait porter le poids, influèrent sur son humeur au point d'amener le crésus à se dire avec inquiétude :

— Comme elle est nerveuse ! Je n'aime pas les femmes nerveuses, et si je savais qu'elle le fût, je serais capable de tout rompre.

Tout rompre !... Sabine eût préféré toutes les disgrâces à la désolation suprême de laisser échapper les millions de cet opulent prétendant.

Cependant Ismérie retrouvant quelques forces, le docteur permit sa translation à l'hôpital de Vienne, où elle demeura dans une chambre séparée, subissant, chaque fois que l'autorisation en était donnée par son dévoué gardien, les interrogatoires indispensables.

Ceux de Justin Reboux n'avaient apporté aucun éclaircissement à l'instruction. La façon dont il protestait de sa complète innocence, sans convaincre le juge, ne laissait, du moins, que peu de prise à des soupçons que n'étaient plus les explications de la blessée.

En effet, Ismérie, quand la mémoire lui revint, raconta l'agression brutale dont elle avait été victime, telle qu'elle s'était passée dans l'ombre, sans qu'une seule parole de l'assassin pût la mettre sur la trace de son identité.

— Vous l'avez nommé pourtant, lui dit le juge.

— Moi ? fit-elle avec une surprise si grande que le magistrat en fût frappé.

— Quand vous étiez encore dans la maison de Jean-Marie, reprit-il, un jour que nous vous interrogeons, vous avez parlé.

— Mais qu'ai-je pu dire !...

— Un nom.

— Un nom !... grand Dieu !... et quel nom ?

Le magistrat mit ses yeux perçants dans les yeux clairs de la malade.

— Celui de Justin Reboux.

Elle demeura muette de saisissement.

Justin Reboux !... était-il donc possible que cette pensée confuse, que ce soupçon vague se fût fait jour au dehors, malgré elle ?...

Eh quoi ! ne sachant rien elle-même, avait-elle donc le malheur d'accuser ?...

Il est vrai qu'un soupçon avait effleuré son esprit, que par deux fois ses lèvres avaient murmuré ce nom qu'on lui apprenait aujourd'hui connu de la justice.

Mais ce soupçon ne s'adressait qu'à un crime, bien grand sans doute, le vol.

Aucun indice ne lui permettait de le rattacher à cet autre crime bien plus odieux, auquel elle n'avait échappé que par miracle, l'assassinat.

Quand, dans son cerveau bien faible, un peu de clarté put se faire, elle supplia le magistrat de ne pas attacher d'importance à une parole échappée dans le délire, ou tout au moins dans l'annéantissement presque absolu de ses facultés.

— Ainsi, vous ne persisterez pas à causer...

— Que Dieu me préserve d'une telle faute !

— Vous ne supposez pas avoir pu, dans la nuit, vous méprendre sur la taille ou sur l'apparence physique de votre adversaire ?

—Je n'ai rien distingué. A peine ai-je entrevu une ombre. J'ai été tout de suite frappée.

—Alors, quelles étranges préoccupations— les dernières qui ont dû vous occuper avant le crime, dit la science— remplissaient donc votre esprit ce soir-là, pour que le nom de Justin Reboux soit venu, le premier, le seul, à vos lèvres ?

Un peu de sang colora les traits blêmes d'Ismérie.

Ce qu'on lui demandait là, c'était son secret à elle, celui qu'elle avait essayé de dissimuler. Hélas ! qu'était-il devenu, ce secret, pendant qu'elle souffrait dans son corps et dans son âme sur un lit d'hôpital.

Elle se souleva péniblement :

—Depuis combien de jours suis-je ici ? demanda-t-elle avec inquiétude.

—Depuis quinze jours.

—Ah ! Seigneur Dieu !... quinze jours !...

Elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller et quelques larmes y coulèrent silencieusement.

—Assez pour aujourd'hui, souffla le docteur.

Depuis son transport à l'hospice, Ismérie, torturée par la fièvre, avait perdu le sentiment du temps écoulé. La pensée de Juliette survivait seule dans son cerveau malade, et, comme Sabine venait chaque jour lui donner des nouvelles de l'enfant, tout le reste semblait la laisser tout à fait indifférente. Avec cet interrogatoire s'éveillèrent chez elle le souvenir et le raisonnement.

Souvenir mêlé d'appréhensions, raisonnement faussé dans sa base par terreur exagérée de perdre son pain quotidien, le pain de Juliette !...

En ce moment encore où ses facultés renaissantes lui permirent d'envisager sa bizarre position vis-à-vis de M. Forster, elle n'eut point l'inspiration de la confiance et de l'aveu.

Au lieu de faire appeler son maître et de lui raconter le malheur qui l'avait frappé, le vol qu'elle avait voulu cacher, elle demeura sombre, effrayée, attendant le coup de massue qu'elle devait recevoir, sans trouver dans son épouvante grandie par la fièvre, ni dans sa vaillance altérée par la maladie, la force d'aller la première au-devant des explications.

VII

Il résulta de cette journée émuante une série d'incidents que l'on vit se dérouler d'une façon prodigieuse.

Justin Reboux fut, dès le lendemain, confronté avec Ismérie.

Il vint, l'âme gonflée de haine, et ne fut point assez maître de lui-même pour contenir les injures, les reproches et les menaces qu'il avait accumulés contre elle, dans la solitude de sa prison, pendant quinze jours de captivité.

Espérant voir jaillir quelque lumière de ce débordement de fureur, le juge d'instruction ne l'arrêta pas aussitôt ; mais le voyant se borner à de vulgaires imprécations, il ordonna de se taire au malheureux exalté.

Ismérie, soulevée sur ses oreillers, se contenta de répondre d'une voix douce à ses outrages.

—Pardonnez-moi, lui dit-elle, je n'avais pas conscience de mes paroles ; vous savez que j'allais mourir.

—Il est même fort heureux pour moi que vous ayez vécu jusqu'ici, répondit-il brutalement. Vous m'auriez envoyé à l'échafaud, tant il est vrai que, même en l'état de fièvre, la langue d'une femme est venimeuse.

—Me pardonnez-vous ce tort involontaire ? insista Ismérie.

—Je ne vous pardonne pas, parce que ce serait une menteuse parole. Mais il vaut mieux que nous ne nous reconstruions plus sur la même route.

Justin Reboux fut relâché le même soir.

Il fallut que la justice, ainsi déroutée, reprit une autre piste, non sans de nouveaux tâtonnements.

Un vagabond qu'on avait vu rodor dans les environs la veille du crime, fut arrêté, puis remis en liberté faute de preuves.

Une descente chez Isaac Keiffer, qui vivait seul dans un taudis de la ville haute, n'avait fourni qu'une indication trop brève pour être lumineuse.

Sur le carnet-agenda de l'usurier, on voyait écrit au crayon, suivant son habitude, à la date du meurtre :

"Allez lundi soir à Notre-Dame-de-l'Île."

C'était tout.

Cette note indiquait un rendez-vous pris à l'avance, mais avec qui ?

Ce fut encore dans les interrogatoires d'Ismérie qu'on essaya de démêler quelque révélation.

Quand on lui demanda ce qu'elle faisait, si tard, sur la route de Notre-Dame-de-l'Île, elle raconta sa visite à la maison du passeur avec une grande simplicité.

Interrogée sur le motif de cette visite, elle se troubla et se dit trop souffrante pour continuer à répondre.

Le juge d'instruction n'insista pas ; l'humanité et l'intérêt de la cause lui faisaient un devoir de ménager singulièrement la malheureuse femme.

Toutefois, son hésitation à répondre, produisit sur le magistrat une impression désagréable.

Le vol de 1,500 franc, qu'il ne perdait point de vue, pouvait, à son sens, expliquer bien des obscurités apparentes ; dès qu'il s'agissait d'argent, la présence de l'usurier devenait plus naturelle.

En apportait-il ?

Venait-il en réclamer ?

Vraisemblablement, il venait faire un de ces prêts discrets dont il était coutumier, tandis qu'au contraire, quand il faisait une réclamation fondée, rien n'égalait son importance bruyante.

Cette double façon de procéder, avant et après le service d'argent, expliquait l'espoir que mettait en lui les gens embarrassés pour leurs échéances, et la terreur qu'ils éprouvaient ensuite à l'heure des revendications.

On put toutefois établir qu'il n'avait aucune réclamation à produire ce jour-là.

Donc il apportait de l'argent.

Son portefeuille, qui avait roulé de la robe teinte de sang d'Ismérie, renfermait trois mille francs en billets de banque.

Le juge avait noté ce détail que le portefeuille n'avait pas été retrouvé sur la personne de l'usurier, mais sur celle de la caissière.

Il est vrai que cet objet tombé des vêtements de la pauvre femme, ne paraissait pas y avoir été renfermé.

Mais on ne pouvait nier, non plus, qu'il avait cessé d'être en possession de son légitime propriétaire.

On arriva sur cette pente à s'enquérir du besoin d'argent qu'Ismérie avait pu éprouver.

Et d'abord, à qui attribuer un détournement de 1,500 francs, qu'elle n'avait fait connaître à personne, pas même au maître de la Verrerie ?

Ce détournement qui la lésait gravement elle-même dans sa responsabilité spéciale, était pourtant d'une importance assez considérable pour son humble position.

Il devenait au moins surprenant qu'elle n'ût prié ni son maître, ni aucun de ses camarades, de l'aider à découvrir le coupable.

Dans sa vie privée, aucune trace visible de dépenses exagérées ; pas de dettes criardes, rien, en un mot, qui ne parût parfaitement normal.

On trouvait toutefois que la longue maladie de feu Morin avait absorbé les modestes économies du ménage et que la délicate santé de Juliette exigeait encore des sacrifices assez lourds.

Comme indices matériels d'une culpabilité qui commençait à se dessiner dans l'esprit des magistrats, on n'avait saisi qu'un papier dans le bureau de la caissière.

C'était un commencement de lettre, une sorte de

brouillon dont les trois ou quatre lignes couvertes de ratures indiquaient la recherche dans la pensée, l'effort dans l'expression.

— Vous qui avez toujours été si bon pour moi, écrivait Ismérie, vous pouvez me rendre aujourd'hui un signalé service. Je pense à vous tout de suite, mais je ne sais pas si vous comprendrez bien les motifs qui...

Le brouillon s'arrêta là.

Ce début de lettre indiquait un service réclamé, un service d'argent, sans doute.

Et pour quels motifs, en effet, demander de l'argent ?

N'était-ce point pour couvrir un déficit causé par une imprudence ou un vol ?

La lettre ne s'adressait pas à un usurier, qu'une femme comme Mme Morin n'aurait pas traité en ami de vieille date.

Mais la lettre n'étant pas datée, puisqu'elle était à l'état informe de brouillon raturé, rien ne démontrait à quel genre d'emprunter la caissière voulait avoir recours ni surtout à quel moment exact elle l'avait griffonnée.

Peut-être était-ce à une date antérieure au crime de plusieurs jours. Cette lettre avait pu être écrite, envoyée, n'avoir pas obtenu ce qu'elle sollicitait, avoir conduit Ismérie à de nouvelles démarches.

Tout cela était possible, même vraisemblable.

Ici intervenait le personnage de l'usurier.

Empêchée par ses occupations, la caissière avait peut-être demandé à Isaac Kieffer de lui apporter l'argent qu'il lui fallait absolument réintégrer dans sa caisse pour la prochaine fin de mois.

Isaac, accoutumé aux mystères avec les fils prodigues, les créanciers poursuivis, avait sans doute accepté ce rendez-vous et l'avait même noté sur son agenda.

Le choix de Notre-Dame-de-l'Île s'expliquait au mieux.

Le soir, la ferme s'endormait de bonne heure. Peu de passants dans le chemin.

Situé à quelque centaines de mètres à peine de la Verrerie, le lieu du rendez-vous offrait encore l'avantage d'être une promenade avouable pour une femme, si elle était par hasard rencontrée.

Et cette faible distance lui permettait de s'échapper une heure sans éveiller le moindre soupçon.

Ces probabilités établies, le juge d'instruction se trouvait plus embarrassé pour élucider la scène de ce meurtre.

Si Isaac apportait à Ismérie l'argent demandé, quelle nécessité d'assassiner celui qui la tirait d'un si mauvais pas ?

Il y avait bien l'hypothèse d'une dispute.

Mais si la colère et la discussion emportent un homme jusqu'au coup de couteau, les femmes d'ordinaire, sont moins promptes à de telles décisions.

Mais une femme dans la position d'Ismérie ne doit ni s'étonner, ni s'irriter, d'un taux usuraire auquel elle a volontairement fait appel.

Le juge apportait maintenant, à creuser le mystère, un intérêt des plus vifs.

La convalescence d'Ismérie marchait rapidement. Cette blessure, que l'on avait d'abord jugée si grave, n'offrait pas en réalité tout le danger supposé.

Un matin, Sabine, comme à l'ordinaire, descendit de voiture à la porte de l'hôpital, amenant la petite Juliette à sa mère.

Quoique la distance fût insignifiante, Mlle Forster, pour ne pas fatiguer l'enfant, prenait chaque jour le cabriolet du maître verrier.

C'était l'heure bénie de la jeune femme, qui supportait patiemment souffrances, inaction, tortures morales, pourvu qu'on lui permit d'embrasser sa fille et de baiser les mains de Sabine, qui lui procurait ce bonheur.

Assise sur son lit, toute vêtue, car le docteur l'autorisait à prendre quelque exercice dans le jardin de l'hospice, elle attendait, l'oreille tendue, de saisir dans la grande cour le bruit d'une voiture.

L'entendait-elle enfin, on voyait se colorer ses joues blanches, et toute chancelante encore, elle allait au devant de la chère visite, jusqu'aux limites de la chambre. Juliette entra d'un pas sautillant, quittait la main de Sabine et courait gaiement se jeter au cou de sa petite mère, qui l'entraînait comme on emporte un trésor.

Sabine, dont on sait la sensibilité restreinte, se prêtait avec complaisance au rôle qu'elle avait adopté et se laissait bénir sans protester.

Parfois, rarement, Ismérie interrompait les naïves caresses de sa fille pour s'informer avec discrétion de ce qui se passait à la Verrerie.

Le silence de M. Forster, qui n'avait pu demeurer aussi longtemps sans découvrir l'absence de 1,500 francs, la crainte non moins terrible, que cette découverte eût été faite d'abord par son successeur à la caisse, causaient de dures angoisses à la pauvre femme.

— Qui donc m'a remplacée au bureau des écritures ? demanda-t-elle un jour timidement à Sabine.

— Un jeune homme de Lyon que vous ne connaissez pas.

— Ah !... on est content.

— Je le suppose. Mais le plus étonnant, c'est que Justin Reboux, le soir de sa sortie de prison, a eu l'audace de venir demander à mon père cette place de caissier.

— Justin ! il la désirait beaucoup en effet.

— Il s'appuyait, pour cette demande, sur ce fait que son arrestation lui ayant causé le plus grand tort, il était du devoir de M. Forster de le réhabiliter aux yeux de son personnel par cette marque de confiance.

— Et M. Forster ?...

— Mon père l'a reçu comme il le méritait, déplorant une erreur qu'il n'avait pas partagée, mais refusant de paraître devoir une réparation, tandis qu'il n'était entré pour rien dans cette regrettable affaire.

— Alors, Justin ?...

— Justin, ivre de colère, s'est répandu en plaintes et en menaces, au point que mon père a dû le renvoyer immédiatement de la Verrerie.

— Chassé !... on l'a chassé ?

— Un patron ne saurait souffrir des prétentions si singulières, et moins encore des paroles menaçantes.

— Certes !

— Justin Reboux a pris sa femme, ses enfants, ses bagages et s'est éloigné sans cesser de hurler des imprécations contre nous... et contre vous aussi.

— Contre moi ! répéta Mme Morin en serrant Juliette dans ses bras avec un effroi secret.

— Vous, qu'il appelle la cause première de tous ses malheurs.

— Que Dieu l'éclaire ! dit doucement Ismérie.

La porte de la chambre s'ouvrit sous la main du docteur qui précédait l'appareil ordinaire de la justice, juge d'instruction, greffier, scribe secondaire, plus, ce matin-là, deux hommes qui restèrent au dehors après avoir coulé un regard rapide jusqu'au lit d'Ismérie.

Le docteur, si paisible d'habitude, paraissait fort troublé, et l'on entendait sa voix chevrotante chuchoter en marchant :

— Je vous assure, monsieur le juge d'instruction, que je l'étudie beaucoup depuis quelque temps, et que je ne puis supposer... Non, vraiment, je ne puis croire...

— Les faits sont là cependant, docteur, répondit le juge froidement.

En voyant entrer ces messieurs, Sabine appela Juliette pour se retirer.

L'enfant résista. Voyant sa mère levée, il lui semblait tout naturel de rester avec elle comme autrefois.

—Va, ma chérie, dit la mère en l'embrassant, bientôt je te rejoindrai là-bas.

Et, comme le docteur lui tâta le pouls :

—N'est-ce pas, docteur, que vous me permettrez bientôt de partir ?

Le brave homme, tout embarrassé, regarda son compagnon du coin de l'œil.

—Oui, certainement... certainement... bientôt... si M. le juge d'instruction le permet aussi.

Mais cette invite laissa le juge impassible.

Dès que les étrangers se furent retirés, il reprit pour la dixième fois son éternel interrogatoire.

Seulement, on eût dit que l'évolution de sa pensée se reflétait déjà dans sa parole.

Dès la troisième question, Ismérie sentit avec une indicible terreur qu'elle n'était plus interrogée comme témoin.

Alors, en quelle qualité l'interrogeait-on ?

Ni sa conscience, ni son intelligence ne purent lui répondre.

Le juge lui demanda de s'expliquer sur une somme de 1,500 francs disparue de sa caisse.

Puis sur le brouillon de lettre trouvé dans son bureau, puis encore sur l'indication de rendez-vous fournie par le carnet de l'usurier.

Après une lutte cruelle contre elle-même, Mme Morin prit le parti tardif de tout raconter.

Elle dit le vol qu'elle avait constaté, quoique rien n'eût été forcé dans la serrure du bureau, ni dans celle de la caisse ; le projet irréalisable qu'elle avait formé d'assumer la responsabilité pécuniaire de ce vol plutôt que d'encourir le mécontentement et peut-être le renvoi de M. Forster ; la lettre qu'elle voulait écrire à son frère de lait, Pascal de Guerras, pour lui demander de compléter la somme qu'elle espérait emprunter au fils aîné de Pierre Pique, le passeur ; enfin, comment, laissant le brouillon commencé, elle avait tenté vainement de trouver de l'argent chez Pique, dans cette fatale soirée.

Ces explications avaient le tort immense de venir trop tard, lorsque déjà, dans les convulsions de l'interrogatoire, elles pouvaient paraître le résultat de la réflexion et l'habile arrangement d'une imagination fertile.

—Dans la phase nouvelle où cette affaire entre désormais, conclut le juge, nous devons procéder à votre arrestation.

—A mon arrestation !... à moi !... cria la jeune veuve en levant les bras sur sa tête. A moi !... Oh ces pressentiments de tout à l'heure !

—Est-elle en état de supporter le régime de la prison, docteur ?

—Avec quelques adoucissements... répondit l'excellent homme.

—Mon arrestation ! répétait toujours Ismérie. De quoi suis-je donc accusée ?

Et toute frémissante :

—De vol ?... On m'accuse de vol ?

—Et d'assassinat, répondit durement le juge qui espérait faire jaillir la vérité de la stupeur.

Ismérie ne prononça pas un mot. Ses yeux se dilatèrent, son corps se raidit et tomba renversé sur le lit.

—Allons, dit le juge avec contrariété, nous voici retardés d'un jour.

—Vous l'avez voulu ! dit le docteur en s'empressant auprès d'Ismérie.

Les sels énergiques qu'il lui fit respirer provoquèrent une réaction presque immédiate.

La veuve, en reprenant ses sens, reprit aussi la parfaite perception du choc qu'elle avait reçu.

Dès qu'elle put parler, ce fut pour questionner à son tour.

—Je veux savoir qui m'accuse ? fit-elle avec une insistance impérieuse.

—La loi.

—Ah !... vous n'avez pas de témoins.

—Nous en aurons.

—Et vos preuves ?

—Le portefeuille trouvé sur vous.

—Et puis ?

—L'empreinte fort reconnaissable de vos doigts sur le cou d'Isaac.

—Et puis ?

—La position de vos deux corps dans la barque,

—Et puis ?

—Certains indices que nous nous réservons de mettre en lumière.

—Et puis ?

—C'est tout... jusqu'à présent.

—Et c'est sur ces indications que vous basez cette imputation atroce ?

—Il en faut moins pour prouver un crime.

—Je jure que vous faites fausse route., monsieur.

—Vous nous direz tout ce que vous jugerez propre à nous éclairer.

—Dans ma prison, n'est-ce pas ? fit-elle avec un amer sourire.

—Dans la prison.

—Faites donc, je suis prête.

Le juge n'en continua pas moins l'horrible torture du questionnaire, passant au crible de ses investigations chaque minute de la soirée du meurtre.

Aux affirmations d'Ismérie, il opposa les naïves réponses de la famille du passeur qui venait de déclarer que Mme Morin, venue assez tard, paraissait triste, préoccupée, n'avait pas demandé d'argent, avait à peine parlé du fils soldat, et s'était retirée d'un air très abattu.

Cette réserve n'était pas naturelle chez une femme qui a besoin d'argent à tout prix.

Le juge concluait que la visite au passeur était une coïncidence fort heureuse qu'on cherchait à utiliser, ou bien encore, qu'après avoir obtenu le rendez-vous de Notre-Dame-de-l'Île avec l'usurier, Ismérie, pour s'y rendre, s'était créé l'alibi de cette apparition chez Pierre Pique.

Alors, selon toute probabilité, la question d'intérêt s'était débattue entre elle et Keiffer, dont on connaissait la rapacité proverbiale, dans des termes inacceptables.

Le juge présumait que les prétentions du juif étant extrêmes, une querelle violente avait dû s'élever. On en avait pour preuve des bruits ou des cris indistincts entendus par un paysan qui rentrait chez lui.

Sans doute, Ismérie aurait insisté avec violence pour obtenir l'argent que le juif entêté remettait peut-être en poche. Cet argent qu'elle voulait, coûte que coûte !... Cet argent qui représentait son honneur et sa position !...

Une lutte s'en serait suivie, une lutte dans laquelle il ne fallait pas oublier que la caissière, jeune, grande et robuste, possédait tous les avantages contre un vieillard chétif.

Il était donc à croire que le vieillard, avait tiré son couteau pour se défendre, lui et le portefeuille qu'on lui avait arraché.

A demi étranglé, il avait frappé ; blessée, elle avait incrusté ses doigts dans le cou du malheureux.

La lutte horrible, dans ses dernières secousses, les avait roulés l'un sur l'autre, l'un mort, l'autre mourante.

Ainsi reconstruite, cette scène sauvage offrait une vraisemblance que l'infortunée femme, au milieu de son horreur, reconnut avec épouvante.

—Ah ! s'écria-t-elle, je suis perdue !

Le juge se méprit à ce cri, et se déclara satisfait pour une séance, du résultat obtenu.

Ismérie, sans une larme, muette de saisissement, se laissa conduire en prison.

Il sembla d'abord à la malheureuse que tenter une

résistance morale contre l'accusation qui se dressait armée de toutes pièces devant elle, c'était une inutile folie.

Les apparences, la fatalité, un concours de faits inexplicables la conduisaient à l'abîme; pourquoi résister?

Ne savait-elle pas d'avance que sa voix impuissante ne serait pas entendue, puisqu'elle ne pouvait fournir d'autre preuve de son innocence que ses propres serments!

Et qui croyait, en justice, aux serments d'un accusé?

Et puis se défendre pour conserver une vie si misérable, c'était un travail bien écrasant. La vie?... que lui avait-elle donné jusqu'alors, sinon la misère, le veuvage et les larmes?

Se défendre pour chercher et démasquer le véritable assassin? Hélas! les assassins, qui échappent si souvent à la justice, se riraient d'une faible femme acharnée à cette poursuite insensée.

Elle ne se défendrait pas. Elle dirait au juge: "Vous vous trompez".

Le front haut, transfigurée par son innocence, Ismérie attendait sa condamnation. Lorsque une voix d'enfant, venant d'une cour intérieure, monta jusqu'à l'étroite fenêtre de sa cellule.

—Maman! disait la petite voix.

Ce simple mot "maman," ce hégaiement du premier âge, bouleverser la malheureuse jusqu'aux entrailles.

C'était sans doute l'enfant du geôlier, un enfant inconnu, à coup sûr; n'importe, c'était un enfant, l'être mystérieux dont la vue, dont l'accent, dont la caresse ramuèrent éternellement toute femme vraiment femme.

Celui-ci lui rappela Juliette, que, dans sa souffrance, elle avait un instant oubliée!

Et ce souvenir sacré rapporta dans son âme l'amour de la vie, la volonté du combat, la dignité de son innocence.

—Je me défendrai! s'écria-t-elle; Juliette ne doit pas avoir une mère flétrie.

Alors s'étant reconfortée dans une ardente prière, elle entreprit d'étudier, de classer et de combattre, à l'aide de son intelligence et de son bon sens, la formidable accusation.

VIII

Le même soir, M. Forster venait de s'asseoir à la table de famille, en face de ses enfants, quand le docteur fut annoncé.

Depuis quelques jours, il venait régulièrement à la Verrerie visiter Laurent Forster, qui souffrait d'une fièvre lente.

Ce n'était point une maladie grave et qui n'empêchait en rien le jeune homme de vaquer à ses occupations; il y apportait même une sorte de nouvelle activité dont son père se montrait fort satisfait.

Mais c'était le patient travail d'un mouvement fébrile, intermittent, qui rendait Laurent sombre et grincheux.

Il avait fallu l'autorité de son père pour le décider à se faire soigner.

—Je n'ai rien, disait-il avec humeur.

—Ce rien-là est fort désagréable, disait M. Forster. Docteur, guérissez-nous cela.

Et le docteur tâchait de le guérir, mais la quinine ne produisait encore que de maigres résultats.

—Pardonnez-moi, monsieur Laurent, dit-il en entrant. Bon!... je vous trouve à table... j'en étais sûr! J'ai pourtant fait diligence, mais j'étais si fort en retard!...

—Cela importe peu, docteur, répondit Laurent avec la mauvaise grâce qu'on remarquait en lui depuis quel temps.

—Je vous demande pardon, cela importe au contraire. C'est à quatre heures et demie environ que vous prend la fièvre, je voulais me trouver là pour étudier l'accès...

Mais ma pauvre prisonnière est encore si faible que j'ai dû y passer avant de venir.

—Quelle prisonnière? demanda Sabine avec une indifférence affectée.

—Ah! c'est juste... vous ne savez pas encore!... Mon Dieu! que je deviens distrait!

—Qu'y a-t-il donc de nouveau? fit le maître verrier.

—Votre caissière...

—Eh bien?

—Son affaire se gâte terriblement.

—Comment... se gâte?

—C'est-à-dire que de témoin... Ah! voilà longtemps que je prévoyais le coup!... De témoin elle devient accusée.

Sabine fit un haut-le-corps.

Laurent retira brusquement son poignet d'entre les doigts du docteur.

—Accusée? dit M. Forster assez tranquillement. Accusée, de vol, n'est-ce pas?... j'en m'y attendais.

—Accusée d'as-sas-si-nat!

—Par exemple! cria Sabine, en se dressant tout indignée.

—Paix! fit le maître verrier; parlez, docteur, racontez-nous cet incident. Y a-t-il eu quelque révélation?

—Pas le moins du monde. C'est par le raisonnement et l'induction que le juge d'instruction est arrivé à ce résultat.

—Le résultat d'accuser Mme Morin?

—Le résultat de démontrer sa culpabilité, en suivant pas à pas votre caissière, qui avait un rude besoin d'argent, ne l'oublions pas, jusqu'à sa rencontre avec Isaac Keiffer.

—Et vous croyez à cela? interrogea vivement Sabine.

—Mais laissez donc parler le docteur! dit son père impatienté.

—Non, mademoiselle, je ne puis croire à un crime semblable chez une femme qui paraît si bonne mère, et si reconnaissante des soins qu'on lui donne.

—Ne faisons pas du sentiment, docteur, faisons de la logique, reprit M. Forster. Les conclusions du juge d'instruction se tiennent-elles debout?

—Si elles se tiennent debout?... c'est-à-dire que si la cour qui entendra quelque jour Mme Morin a la moitié des pressentiments de mon ami le commissaire de police, et des convictions de mon autre ami le juge d'instruction, la pauvre femme aura bien du mal à s'en tirer.

—Ismérie aurait frappé?

—Ah! vous savez... il faut entendre le juge. Avec lui, tout se rebâtit, s'éclaire, s'explique, c'est tangible: on assiste au meurtre. Mais moi, je ne suis pas assez convaincu pour vous raconter la chose avec vraisemblance, bien au contraire.

Le brave homme d'ailleurs était bien trop peiné pour l'essai. Il s'était attaché à sa malade, et l'idée de la repasser à la cour d'assises lui causait un vrai chagrin.

M. Forster toutefois ne le tint pas quitté, et la conversation continua longuement sur cette évolution inattendue de la procédure.

Laurent n'y avait pas placé un mot. Souffrant déjà et sans doute fâcheusement impressionné par cette nouvelle, il restait accoudé sur la table le front sur la main, ne perdant pas une parole du docteur ni une exclamation froidement indignée de son père.

Pour M. Forster, qui avait beaucoup vécu et une profession qu'une médiocre estime pour l'espèce humaine, tout était possible.

Sabine, au contraire, fulminait.

Ardente, agressive, elle aiguillonnait le docteur, ripostait à son père, soutenait l'innocence de la caissière et se démenait comme jamais avocat ne le fit à la barre.

—Vous êtes un Lachaud en jupons! lui dit le docteur en souriant.

—Je suis tout simplement une femme convaincue,

—Malheureusement ce n'est point assez pour former l'opinion des juges.

—Si le témoignage de ceux qui connaissent Ismérie depuis des années ne leur suffit pas, que faut-il donc leur apporter ?

—Le vrai coupable, dit le maître verrier.

Il se fit un grand silence.

Laurent se leva, fit deux fois le tour de la salle et sortit.

Sabine semblait avoir reçu, par ce seul mot, une douche sur son exaltation.

Elle mordit rudement ses lèvres qui avaient pâli, haussa les épaules avec une affectation dédaigneuse et redevenant aussi immobile, aussi glacée, qu'elle avait été jusque-là remuante et persuasive.

—Vous avez raison, mon père, dit-elle en mettant une sourdine à sa voix, ce sont là choses graves dont il faut laisser à la justice le soin de démêler les ténèbres.

Et se renfermant dans le mutisme, elle parut livrée à des préoccupations plus matérielles.

Le docteur suivit son malade, et M. Forster, précipitant la fin du repas, fit atteler pour reconduire lui-même l'excellent homme en ville.

—Maman ! dit-elle en se retournant, tout ensommeillée, sur le moelleux oreiller.

—Maman ! Ce mot, qui avait eu le pouvoir de changer de fond en comble les résolutions d'Ismérie dans sa prison, eut encore le privilège de mettre soudainement des larmes dans les yeux de Sabine. La rigidité de la physionomie s'effaça, les lèvres s'épurent, les genoux tremblèrent.

Elle se laissa glisser sur le tapis, agenouillée, appuyant sa tête aux garnitures brodées de la couchette.

—Pardonne-moi ! balbutia-t-elle en enfouissant sa bouche frémissante dans l'étoffe pour n'être pas entendue... Pardonne-moi, petite enfant... Tu le vois, je ne peux pas !... je ne peux pas !... On ne peut me demander pourtant, de donner mon frère pour te garder ta mère ! de donner mon avenir pour protéger le tien !... de flétrir mon nom pour t'en laisser un sans tache !... Va, je t'aimerai !... je te soignerai !... je te ferai heureuse ! Mais je ne puis faire plus, n'est-ce pas ?... Je n'ai ni un tempérament de dénonciateur... ni une vocation de martyr !... Pardonne-moi ! pardonne-moi !...

Soulagée par ce cri douloureux, Mlle Forster essaya son visage baigné de larmes plus nerveuses qu'attendries.

Elle se releva, un peu étonnée d'avoir cédé à un mouvement intime, et s'assura que Juliette dormait.

Puis, traînant un fauteil devant le feu clair, elle s'y enfonça dans la pose abandonnée d'une très profonde méditation.

Ce n'était pas la première fois qu'elle se posait les questions qui tournoyaient dans son cerveau.

Mais jamais encore ces questions graves n'avaient revêtu le formidable aspect que leur donnaient les événements.

Depuis la néfaste soirée du crime, Sabine connaissait l'innocence d'Ismérie, le nom du meurtrier, et peut-être le motif qui avait armé la main de celui-ci.

Son indifférence apparente lui avait été facile tant elle avait intérêt à cacher le meurtrier.

Mais qu'allait-elle faire ?... Laisser accuser l'innocent ?... C'était affreux ! Révéler le coupable ?... C'était mille fois impossible !

Certes, depuis le crime, elle n'avait plus que du mépris pour le meurtrier.

Pourrait-elle encore, avec la même impassibilité feinte voir se dérouler un procès criminel, dont elle pouvait à son gré changer le cours et précipiter le dénouement ?

Sabine n'osait répondre. Elle entrevoyait des jours de tortures, et, d'avance, cherchait à se raidir contre les surprises de la cour d'assises. Elle redoutait plus encore

les défaillances du criminel véritable que les protestations d'innocence de la pauvre accusée.

A ce moment un coup timide fut frappé à sa porte.

—Qui est là ? fit-elle sans se lever, un peu étonnée que Josette n'eût pas mis à profit la liberté qu'elle lui avait accordée.

—C'est moi, Sabine, répondit une voix d'homme.

La jeune fille tourna vers la porte close un intraduisible regard tout chargé de colère.

—Laurent ! fit-elle avec dédain.

Puis, élevant la voix :

—Que désires-tu ? Est-ce essentiel ?

—Le dernier volume d'Alexandre Dumas n'est-il pas resté dans ta chambre ?

Elle joignit les mains avec indignation.

—Oh ! murmura-t-elle d'un ton farouche, il s'occupe de romans, le malheureux !

Une hésitation douloureuse se peignit sur la mobile physionomie de la jeune fille.

D'un mouvement brusque, elle ouvrit.

—Te voilà ! lui dit-elle d'un ton dur. C'est la fatalité qui t'amène.

Laurent eut comme un geste de frayeur et voulut reculer.

Mais déjà la porte était refermée, et il se trouvait en face de sa sœur sous la lumière blafarde de deux bougies.

Ses joues pâles en parurent plus pâles encore.

—Quelle plaisanterie ! fit-il en essayant de rire. Tu as des façons lugubres, ce soir.

—Trouves-tu donc que la situation soit gaie ?

Elle le regarda bien en face.

Un soupçon, qu'il rejetait toujours et qui revenait sans cesse, traversa une fois encore son cerveau.

—Pourquoi prends-tu cette pose d'inquisiteur ? demanda-t-il.

—Je ne suis pas une inquisition bien terrible, moi ; il en est une autre plus redoutable, Laurent.

—Une autre ?

—Une autre, bien légale celle-là, qui va, si je ne me trompe, et bientôt, s'occuper de tes affaires.

—À moi ?

—Certes.

—Parle franc, Sabine... tu... tu me fais mal... un mal horrible !

—Tu n'as donc jamais pensé que la justice verrait clair, quelque jour ?

Le malheureux fit trois pas en arrière. La cloison de la chambre l'arrêta.

—Ah ! balbutia-t-il, tu es la voix maudite !

—La voix ?

—La voix du bord du Rhône !

Et, frissonnant de tout son corps à cet atroce souvenir, il s'abîma dans un fauteuil.

Sabine debout, glacée, répondit froidement :

—Je suis la voix du bord du Rhône.

Terreur ou fureur, quelque chose s'agita dans cette masse inerte qui faisait pitié par son abattement.

—Et tu me dis cela !... et tu n'as pas peur ?... commença Laurent dont les yeux s'élargirent, noirs et sinistres comme des abîmes.

—Non, je n'ai pas peur, dit-elle. Tu as pu être assassin par occasion ; tu es lâche par nature.

Elle disait vrai, l'implacable fille ; sous l'insulte il bondit, retomba, et l'on n'entendit plus qu'un gémissement indistinct, quelque chose comme la plainte sans grandeur d'un animal blessé.

Sabine allait et venait dans la chambre, sans bruit, sur le tapis clair à larges bouquets de roses blanches.

On voyait ses épaules se soulever avec dédain et sa bouche esquiver un méprisant sourire.

—Assez de plaintes ! fit-elle tout à coup d'un ton sec-

Tu vas réveiller Juliette. Ce serait un témoin gênant de ta misérable prostration.

Juliette!... Il tressailli et regarda autour de lui avec épouvante.

—Allons, sois homme! Ecoute-moi. Il est temps!

—Tu veux me dénoncer? bégaya-t-il.

Elle eut un petit rire muet.

—Je veux te garder de toi-même. Tu es un être faible qui ne saurait pas mieux résister à un interrogatoire qu'à un entraînement.

—Tu sais donc?...

—Je ne sais rien. Je ne veux savoir. Pe. m'importent les causes de ton crime. J'ai vu. Cela me suffit pour vouloir te protéger.

—Me protéger!... Ai-je donc quelque chose... quelque chose à craindre?

Il grelottait d'effroi.

Elle lui montra le grand miroir brillant d'une armoire à glace d'un geste de dédain profond.

—Regarde-toi! tous les aveux sont écrits sur ta face blême.

Il se regarda, et frémit de se voir si défait, si vieilli, si piteux dans sa lâcheté.

—Oui, s'écria-t-il en relevant sa tête livide, il y a eu des heures où je me sentais menacé... où j'ai bien souffert!... Mais aujourd'hui... aujourd'hui la justice est sur une fausse piste.

—Ce qui ne t'empêchera pas de te perdre... au contraire.

—Comment?... que dis-tu?

—Si tu avais été directement compromis, peut-être le sentiment du péril aurait-il galvanisé ta penreuse nature. Tu aurais pu retrouver quelque audace pour te défendre, quelque habileté pour te sauver. Au lieu de ce danger terrible, en voici un autre moins directe, tout aussi effrayant.

—Mais, au contraire, c'est Ismérie...

—Ah! malheureux! es-tu certain de la voir accuser sans te troubler, de l'entendre condamner peut-être sans le trahir?

—Condamner!... c'est impossible! on ne peut condamner... sans preuves!... Condamner...

Il s'était levé. Son sang avait repris sa route interrompue. Une indignation véritable succédait à son effarement. C'était comme un réveil.

Sabine le contemplait d'un air calme.

—Bravo! fit-elle; avec ces révoltes prudentes que j'attendais, tu ne tarderas pas à te dénoncer toi-même.

—Alors, prouve-moi qu'on ne peut condamner Ismérie.

—Je ne le pourrais pas. Peut-être ne le voudrais-je pas. Derrière elle s'abrite ta sécurité. Or, comprends-moi bien. Tu es sans énergie, sans adresse, sans plan de conduite même. Tu vas au hasard, suivant la disposition présente. Tu n'oses ni envisager l'avenir, ni prévoir une erreur de la justice. Tel que je te vois, nerveux et malade, tu te perdras avant la fin du procès, si je ne tiens en aide.

—Eh! je l'accepte, ton aide! Que faut-il faire?

—M'obéir.

—Soit.

—Obtiens du père d'aller traiter à Marseille l'affaire dont il te parlait hier. Cela te donnera bien huit jours de liberté. Reviens ensuite, fortifié par cette absence, maître de tes nerfs, déterminé à tout entendre sans pâlir. Aie les yeux sur moi, quand le courage te fera défaut. Efforce-toi d'être calme si je suis calme, et gai si je suis gai. Si quelque chose te trouble, viens à moi. Je veux être ton guide et ta force.

—Que tu es bonne! balbutia Laurent.

Elle se retourna, comme mordue par une vipère.

—Bonne, siffla-t-elle avec colère; où prends-tu, ce mot niais... et surtout cette opinion fausse? Je ne suis ni

bonne, ni dupe, ni attendrie par les remords que tu n'as pas.

—Des remords!... si, Sabine j'en ai, et d'affreux parfois!...

—Tant pis! déclara-t-elle avec sécheresse, car tu cours le risque de céder à leur pression.... Et, je ne le veux pas, entends-tu bien?... je ne le veux pas!

Le misérable Laurent, pendant cet entretien bizarre, passait tour à tour de la terreur à l'ahurissement.

Voici qu'à présent les faibles remords de sa conscience endormie lui étaient défendus comme une faute nouvelle.

—Si tu étais un homme, je te dirais: "Repens-toi. Tu portes en toi l'expiation!" Mais tu n'es qu'un enfant vicieux. Le temps n'est point venu pour ta faiblesse du repentir qui relève. Et, si je te l'interdis, c'est que je veux garder pur le nom que je porte comme toi, le nom que tu as déshonoré, mais qui ne sera jamais flétri hautement si tu sais te taire, si, quoi qu'il n'arrive, tu veux te taire.

—Je me tairai.

—Bonne!... tu me disais bonne!... Pauvre sot, je me garde en te gardant; je défends mon avenir, mon mariage, ma fortune, en veillant sur ton repos. Tu as perdu le droit au bonheur; j'entends faire le mien. Va, maintenant, et souviens-toi de notre pacte. Nous sommes deux pour garder ton secret, et j'aimerais mieux te voir mourir que te voir en faire l'aveu.

Il lui ouvrit la porte avec le même écrasant dédain.

Il sortit, le front éclairci, le dos courbé, luttant entre deux sensations bien diverses, soulagé d'avoir un confident, mécontent d'avoir un maître.

—En deux mois, il a vieilli de cinq ans! murmura Sabine quand elle eut entendu son pas alourdi s'éteindre dans le corridor.

Les heures passèrent; le feu mourut; un engourdissement vague raidissait ses membres. Dans son esprit surmené, les idées tourbillonnaient comme des brins de paille au vent.

Etait-ce le sommeil? Était-ce encore la réflexion?

A l'aui, il se secoua cette torpeur, étira ses bras glacés, se jeta dans son lit, toute frissonnante, et s'endormit réellement, cette fois, en résumant par un seul mot les incertitudes de cette fiévreuse nuit;

—Le nom de Forster restera sauf!

IX

La justice, elle, n'attendait pas. La nouvelle voie à peine ouverte, on marcha résolument. Les probabilités, les vraisemblances patiemment cherchées, recueillies, provoquées, s'accumulaient déjà.

Le juge n'était pas un homme de passion, mais un homme de travail. Ce qu'il avait trouvé lui semblait de nature à élucider ce que nul n'avait vu.

Ismérie, l'orsqu'un vol avait commencé la série de ses infortunes, avait songé au seul bras sur lequel il lui était facile et doux de s'appuyer: celui de son frère de lait, Pascal de Guerras.

Lorsqu'une épouvantable accusation la courba sous un joug brutal, ce fut encore vers Pascal de Guerras qu'elle jeta l'appel désespéré de sa souffrance.

"Mon bien cher Pascal, lui écrivit-elle, je vous écris d'une prison. Est-ce là que vous auriez cru retrouver votre sœur Ismérie, comme vous vouliez bien m'appeler depuis les jours insoucients de notre enfance? On vous dira, mon ami, que la fille de notre vieille bonne nourrice Marion a volé!... Vous ne le croirez pas. On vous dira plus.... On vous dira qu'elle a tué!... Oh! vous ne le croirez pas davantage, n'est-ce pas? .. et vous viendrez à son secours. Venez, Pascal, je vous en supplie!... Vous êtes savant, vous.... vous démêlerez la vérité. Vous êtes avocat.... vous me défendrez. Je se-

"rais déjà morte de chagrain, si je n'avais pas Juliette ! et si je ne croyais pas à mon Dieu, qui permet tout ce qui m'arrive, je deviendrais folle de terreur. Mais je crois à mon Dieu ! Venez bien vite... venez demain réconforter la pauvre Ismérie."

Cette lettre naïve et croyante écrite, Mme Morin se sentit profondément calme. Elle s'en remettait à la volonté divine avec le sublime abandon de l'enfant dans les bras maternels.

Comme M. Pascal de Guerras rentrait un soir chez lui, en sortant du Palais, sa concierge, d'un air maussade, car il n'était encore qu'un avocat peu connu, le rappela pour lui donner une lettre.

À la nuit tombante, dans l'escalier étroit d'une de ces ruches parisiennes accessibles aux petites bourses, le jeune homme ne reconnut point tout d'abord l'écriture.

Il grimpa ses quatre étages d'un pied lesté, croyant tenir entre les mains un appel au talent qu'il sentait avoir, mais que les occasions lui avaient toujours manqué de produire au grand soleil de la publicité.

Ni procès politique, ni grand procès criminel; il n'avait pas eu la fortune heureuse, comme aux avocats arrivés, de se conquérir une réputation avec les erreurs doctrinaires ou les fautes retentissantes d'un client.

Rien. Rien que des procès ordinaires, sans relief, dont la *Gazette des Tribunaux*, elle-même, ne daignait parler qu'à défaut d'autre matière plus intéressante.

Carrière honorable et paisible, qui fait vivre modestement son homme, mais qui ne lui fait point un nom.

Dans le petit logement de garçon, où l'ordre régnait le jeune homme s'orienta, fit de la lumière et lut avec empressement la lettre d'Ismérie.

D'abord il crut à une erreur, à un accès de trouble mental chez sa sœur de lait qu'il connaissait sérieuse et sage.

Ismérie accusée... quelle folie !

Pourtant la lettre était précise, au moins comme fait capital. C'était bien contre une présomption de vol et d'assassinat qu'Ismérie appelait son secours.

Rendons cette justice au jeune avocat que ce fut moins de la joie qu'il ressentit, en face de la première cause importante qui venait à lui, que de la douleur sympathique en songeant à celle de Mme Morin.

Leurs liens d'affection, serré depuis vingt-cinq ans avec cette force particulière des habitudes enfantines, avaient pu se distendre un peu par l'éloignement, mais non se briser.

Pascal de Guerras les sentit aussitôt revivre avec leur ancienne intensité, en relisant cet appel mouillé de larmes.

— Pauvre Ismérie ! Je ne puis imaginer quel accident... quelle faute a pu la conduire à une telle situation, pensa-t-il en s'asseyant tout songeur à sa table de travail ; mais je ne l'abandonnerai pas.

Le jeune homme avait déjà, dans sa courte carrière, rencontré tant de chutes, d'illusions et de crimes, que l'innocence absolue d'un accusé, fût-ce même sa sœur de lait, ne lui apparaissait jamais tout d'abord.

C'était là une propension professionnelle, née d'une expérience précoce, et qui ne nuisait en rien à la profonde bonté de sa nature.

D'une main rapide, avec le désir de consoler au plus vite celle qui souffrait, il répondit séance tenante à la veuve :

"Comptez sur mon dévouement, ma chère Ismérie. Je partirais demain si je n'avais une affaire à plaider ; dans trois jours, je serai près de vous."

"PASCAL."

M. de Guerras demeura toute la soirée vivement préoccupé de cette invraisemblable affaire, à laquelle il n'hésitait pas à se dévouer sans la connaître.

C'est qu'il s'agissait d'une amie, presque d'une sœur, et que le jeune homme, sevré de toutes les joies de la famille, gardait à cette tendresse éloignée le plus fidèle souvenir.

Orphelin, demeuré fort tard chez sa nourrice à partager les jeux d'Ismérie, il n'avait qu'une froide protection chez son oncle maternel, le maître de la Verrerie Forster.

Laurent, son cousin, ne lui avait témoigné jamais grande amitié. L'éternel stigmate de "parent pauvre" paraissait indélébile en sa personne, puisque sa carrière d'avocat ne lui avait pas fait rencontrer le succès.

Sabine!... Ah ! si Sabine avait étendu sur son obscurité sa miséricordieuse petite main de femme aimante et compatissante, il n'aurait plus senti ni la médiocrité, ni l'abandon, ni les duretés de la vie.

Il aurait retrouvé dans cette secrète joie, dans ce légitime orgueil, la volonté qui use les obstacles et l'audace qui les renverse.

Mais Sabine avait été pour l'insaisissable rayon qui passe, brûle et ne laisse que poussière !

Très fier, il avait essayé de se suffire dès que les années le lui avaient permis, de se grandir sans secours, et de lutter par sa seule volonté contre les difficultés de l'existence.

Il y était parvenu, non sans travail, non sans dégoûts, non sans souffrances, sans défaillances non plus.

Au physique, c'était un grand jeune homme brun, de distinction parfaite, dont le visage un peu pâli par une vie laborieuse portait la douleur empreinte de la douleur et de l'énergie.

Il savait vouloir sans violence, patiemment.

Il avait au Palais, parmi ses collègues, le renom d'un garçon loyal, tout d'une pièce, avec des formes courtoises et peu d'expansion.

S'il eût vécu dans un entourage affectueux, Pascal eût, au contraire, montré beaucoup d'ouverture de cœur, de besoin de tendresse ; mais il vivait seul, côtoyant le tourbillon parisien sans s'y mêler.

Suivant sa promesse à Mme Morin, Pascal de Guerras plaida la cause qui le retenait à Paris, la gagna, après y avoir déployé la conviction la plus sincère, et partit le lendemain soir par l'express de Lyon.

Deux dames américaines étaient dans le même wagon que lui, une vieille dame et une jeune fille qui déployèrent, dès leur entrée, de telle faculté d'accaparement que Pascal ne put leur refuser une attention particulière.

La plus âgée de ces dames avait le teint mat, les yeux pâles, l'air austère. Des maigreurs idéales se dégageaient du carcan puritain et des menottes de toile empaesée dont elle bordait ses poignets et son cou.

La longueur invraisemblable de son buste, la ténuité de sa ceinture, rappelaient le temps naïf où les sculpteurs du moyen âge avaient l'art de tirer d'une gaule une statuette de femme.

La plus jeune était d'une beauté délicate, distinguée, sévère aussi, et comme voilée de tristesse, de désenchantement ou tout simplement d'ennui.

Elle ne paraissait pas être la fille de la première, à laquelle elle témoignait un respect empressé, et tout dans ses manières annonçait pourtant mieux qu'une simple demoiselle de compagnie.

— Barbara, ma chère, fermez donc la glace, ce vent est dangereux.

Miss Barbara levait la glace d'un air digne.

— Barbara, ma chère, ne trouvez-vous pas qu'on étouffe ici ?

Et miss Barbara, toujours impassible, donnait de l'air à sa versatile compagne.

Pascal ne put se défendre de regretter que la physiologie froide de cette jeune personne ne répondit pas au rêve d'idéal que sa frêle beauté faisait naître. Ces dames étaient amplement pourvues de couvertures et de water-

proofs : elles portaient en bandoulière un sac de voyage gonflé de provisions odorantes ; à leur ceinture de cuir se suspendait une gourde coquette, succulemment remplie, si l'on en dut croire le parfum de vieux bordeaux et de brandy superfine qui se répandit dans le compartiment lorsque les bouchons en furent dévissés.

Il était alors huit heures du soir, l'express se mettait en marche, et la vieille dame se plaignait déjà de la longueur probable de la nuit.

A peine assise, les coudes écartés contre ses proches, et les pieds étendus sur ses voisins, elle entama bravement un lunch solide qui fut suivi d'un léger sommeil.

A Montereau, l'arrêt du train la réveilla. Après un bâillement prolongé, dont la conviction faisait pardonner le sans-gêne, ses longues mains s'étendirent vers le sac aux friandises, des profondeurs duquel Pascal vit sourdre une mignonne terrine de foie gras, où le joli couteau de nacre de miss Barbara se mit à fouiller sur indications savantes.

Les mâchoires de la vieille lady avaient la prodigieuse activité d'une machine à vapeur. Celles de la demoiselle de compagnie y mettaient plus de réserve.

La gourde de brandy seule fut attaquée cette fois. Et quels charmants gobelets ciselés, ciselés d'argent, montaient résolument aux lèvres parcheminées comme aux lèvres pleines de fraîcheurs !

Une conversation, animée de la plus complète indifférence pour les auditeurs, succéda à cette agape et se prolongea jusqu'à Sens.

Sens !... Quinze minutes d'arrêt ! Comment les employer ?

La voyageuse déterminée ne trouva rien de mieux que de mettre au jour un pudding appétissant dont les grains de corinthe craquèrent lugubrement sous ses dents formidables.

Miss Barbara se contenta de servir et d'admirer ce robuste appétit.

Une mandarine suée et une saignée à la gourde de vieux bordeaux permirent d'atteindre Dijon.

La jeune fille s'était endormie à son tour, et rien n'était plus charmant que le sommeil et l'abandon sur ce mignon visage.

Pascal dut les quitter là, non sans regrets, car leur départ interrompait l'étude gastronomique et physiologique qu'il poursuivait en leur personne avec un plaisir très vif.

La jeune miss l'avait d'ailleurs honoré d'une façon de salut quand il avait, sur la demande de sa maîtresse, plusieurs fois ouvert ou levé les glaces durant la nuit.

Quant à la dame âgée, elle s'était plainte aigrement de la manière dont il allongeait les jambes, dont il plaçait son chapeau, dont il renversait sa pile de couvertures.

— Un adorable caractère ! pensait Pascal en contemplant sa silhouette osseuse qui se hâtait vers le buffet.

Le reste du voyage n'offrit aucun autre incident. Dans l'après-midi, il se présentait à la prison de Vienne, muni de toutes les autorisations nécessaires en pareil cas.

Ce ne fut point sans émotion, quoiqu'il dût être rompu à ces sortes d'impressions pénibles, qu'il aborda, dans l'appareil lugubre d'une prison, celle qu'il avait laissée, quelques années plus tôt, heureuse, libre, aimée.

Ismérie n'était ni abattue ni larmoyante. L'arrivée de son défenseur parut doubler son courage.

— Vous voilà, mon cher Pascal ! dit-elle en lui serrant les mains avec reconnaissance. Si quelqu'un peut, dans ce monde, m'être utile, c'est vous.

Sans s'attarder à des effusions plus accentuées de gratitude, elle lui fit le récit du double malheur qui la frappait.

Il écouta, très attentif et très grave, ne dissimulant pas la difficulté de porter la lumière dans l'ombre épaisse de ce crime mystérieux, ni les probabilités qui

se réunissaient contre elle par suite de la fatale inspiration à laquelle elle avait cédé de dissimuler le vol à M. Forster.

L'ouverture des assises était assez éloignée pour permettre à Pascal d'arriver au jour de l'audience armé de tous ses moyens de défense, à la condition d'un travail assidu.

Animé du plus chaud désir d'arracher sa sœur de lait aux tortures qui la menaçaient, il entreprit, seul, une autre enquête, une étude profonde des témoins, des lieux, des tendances de l'entourage d'Ismérie.

Depuis qu'il l'avait revue, forte, courageuse, loyale, il s'était repenti d'avoir pu laisser sa pensée effleurer d'un doute, si vague qu'il fût, cette figure de chrétienne résignée.

Sa seconde visite avait été pour la Verrerie. M. Forster ne se départit pas, en cette circonstance, de la froideur caractéristique avec laquelle il accueillait toujours ce neveu, qui ne lui faisait pas encore grand honneur.

— Tu viens pour défendre cette pauvre Mme Morin, lui dit-il, avec un hochement de tête ; je crois que tu aurais pu te dispenser de cette tentative qui menace de ne rien ajouter à ta réputation.

— Ma réputation tout entière est à faire, mon oncle, vous le savez bien, répondit vivement Pascal. Toutefois, la sympathie, la justice m'amènent ici plus que le doute, espoir de m'y faire remarquer.

— Vous avez bien agi, Pascal, dit Sabine qui venait d'entrer.

Cette voix si connue, si chère, fit tressaillir le jeune homme comme aux beaux jours envolés, où elle ne lui avait point encore brutalement versé la désespérance.

Quoi ! n'était-il pas mieux guéri ? Les longs mois écoulés depuis l'heure sombre où Sabine lui jeta ce mot glacé : " Je n'épouserai qu'un homme indépendant et riche, " n'avaient-ils pas apporté l'apaisement, l'oubli, ces deux inappréciables bienfaits ?

L'absence, le silence absolu, la certitude amère, ne s'étaient donc pas étendus comme un crêpe funèbre sur ses sentiments pour les étouffer entre ses plis implacables.

Il l'avait cru. Sincèrement, sans jactance, il avait pu se dire parfois qu'il avait dépouillé son amour honnête et méconnu comme un vêtement trop lourd pour ses épaules.

Il s'était dit cela, et voilà que la première vibration de cette voix de cristal ébranlait son fragile stoïcisme.

Pascal se retourna un peu pâle et salua sa cousine de cette façon respectueuse et embarrassée qui est d'un grand charme chez un homme jeune et distingué, quand elle n'est pas d'une grande maladresse.

La nuance est d'une extrême ténuité.

Sabine trouva charmant ce salut, et y répondit par un sourire.

Elle pensa même, fort rapidement du reste, que c'était dommage d'être un pauvre diable sans à quoi s'occuper, quand on avait si bon air.

Sans le moindre trouble, elle lui tendit la main.

— Vous venez pour Ismérie ? comme vous êtes toujours bien l'excellent Pascal que nous connaissons !

Ce n'était pas le mot qu'il eût espéré ! Mais vraiment avait-il le droit d'espérer quelque chose ?

Elle reprit avec aisance :

— Tâchez, mon cher cousin, de conserver une mère à cette bonne Juliette, dont vous êtes, je crois, le parrain, et qui parle de vous avec une admiration enfantine très touchante.

— J'ai de la volonté et de l'espoir, ma cousine.

— Quoiqu'il arrive, Pascal, je n'abandonnerai jamais Juliette, qui ne me quitte pas depuis... depuis le malheur de sa mère.

— Je vous en remercie pour ma filleule, dit Pascal en allant au-devant de Laurent.

Certes, si l'accueil du maître verrier avait été froid, si celui de Sabine avait manqué de franchise dans l'accent, sous la forme louangeuse de la parole celui de Laurent fut encore bien autrement embarrassé.

On eût dit que la main de ce cousin, tombé de Paris sans être attendu, brûlait celle qu'il lui tendait à contre-cœur.

— Mon cher Laurent, je compte sur toi, lui dit Pascal, sans attacher d'importance à cette nuance; ta connaissance du pays et des relations d'Ismérie peut m'être d'une grande utilité.

— Tu te trompes, Pascal, si tu fondes quelque espoir sur mes renseignements, répondit Laurent d'un ton maussade; je ne sais pas un traitre mot des affaires de Mme Morin, ni de ses amitiés, ni de ses besoins d'argent, et ne saurais être d'aucun secours à ton enquête.

Pascal sentit dans le choix des mots, dans le ton, dans le geste, je ne sais quelle hostilité contre Ismérie qui lui enleva subitement toute espérance.

Mme Morin devait être aimée, ou redoutée, dans cet intérieur. En tous cas, ce n'était pas sur les maîtres de la Verrerie—les hommes du moins—qu'il fallait compter pour entourer la malheureuse femme de défense et de sympathie.

Nous n'entreprenons pas l'histoire minutieuse de la procédure, de la cour d'assises et des débats, qui commencèrent les jours suivants à Grenoble.

Le roman judiciaire a un public spécial auquel nous ne nous adressons pas, et si nous avons dû côtoyer de si près l'appareil de la justice, c'est que l'intelligence des suites de ce récit l'exigeait absolument.

X

« L'affaire Morin » ne dut qu'à certaines préoccupations politiques, qui détournèrent l'attention du public, de n'être pas une cause célèbre dans l'acception du mot.

Les grands journaux de Paris, absorbés par une crise diplomatique, négligèrent d'envoyer à Grenoble leur reporter judiciaire.

Dans le pays, au contraire, ce fut une vive émotion, car on s'attendait toujours à voir la veuve produire quelque preuve éclatante de son innocence.

Le sentiment public était pour elle.

La logique était contre elle.

De cette qualité devaient sortir des débats émouvants.

Il y eut, sous ce rapport, une légère déception, l'accusée n'apportant pas devant la cour l'intrépidité passionnée dont on la soupçonnait capable.

L'attitude d'Ismérie fut correcte, digne et résignée. Elle ne s'oublia ni à accuser, ni à récriminer, ni à maudire. Elle raconta les faits, tels qu'ils s'étaient déroulés pour elle, avec leur obscurité profonde et leur sanglant dénouement.

Elle protesta ne connaître Isaac Keiffer que pour l'avoir aperçu dans les rues de Vienne et n'avoir jamais eu d'affaires d'argent à débattre avec lui.

Elle ne put expliquer le vol; elle dut se borner à en constater les suites, qui l'avaient conduite à la maison du passeur.

Au retour, elle avait entendu un appel, était accourue sans réfléchir, avait reçu un coup terrible et se souvenait vaguement que l'ombre qui le lui avait porté n'était ni de haute taille, ni de forte corpulence; c'était tout.

Les témoins ne devaient pas non plus apporter la clarté tant cherchée.

La famille du passeur ne dit au tribunal rien de plus qu'au juge d'instruction, rien de mieux qu'à Pascal de Guerras.

Elle savait si peu, cette honnête famille !

La famille Forster souleva une vive curiosité lorsqu'elle fut appelée à déposer.

Le maître verrier le fit en termes modérés, ne chargeant ni n'excusant Ismérie. Pour lui le voleur ne pouvait être qu'un familier de la maison qui savait l'art de toucher aux serrures des caisses à secret sans les faire crier.

Quant à fixer ses soupçons sur Mme Morin, il ne voudrait point le faire sans plus de preuves, cette jeune femme ayant toujours passé dans la Verrerie pour une très honnête employée.

Laurent, hautin, irascible, déclara ne rien savoir, et ne pas avoir d'opinion à émettre sur une employée avec laquelle il n'avait aucun rapport.

Et comme le président insistait pour connaître au moins le degré d'estime qu'il accordait à l'accusée, le jeune homme répondit d'un ton sec :

— Je ne puis dire qu'une chose, c'est que Mme Morin ne s'est jamais adressée à moi pour emprunter de l'argent.

Cette dernière phrase fut désastreuse.

Mme Morin empruntait donc de l'argent?... A qui en empruntait-elle ?

Deux employés de la Verrerie déclarèrent que, pendant la longue maladie de M. Morin, Ismérie avait demandé une centaine de francs à leurs femmes. Plus tard, elle avait fidèlement, quoique difficilement, rendu cette somme.

Le président, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, ordonna d'introduire un témoin, cité à la dernière minute, sur sa propre demande.

On introduisit un homme aux yeux fuyants, dont le premier regard, plein de fiel, fut pour Ismérie, le second plein d'humilité pour la cour, qu'il salua.

— Justin Reboux, vous avez demandé à être entendu; qu'avez-vous à dire ? demanda le président.

Ce nom provoqua comme un remous houleux dans le public.

L'impression qu'il causa ne lui fut pas favorable, mais sa déposition le fut moins encore à l'accusée.

— Je ne veux pas dire du mal de Mme Morin, fit-il avec une bonhomie feinte, bien qu'elle ait d'abord voulu me faire arrêter; elle s'en est repentie, c'est bien. Je veux seulement qu'on sache que M. Morin, qui s'était trouvé gêné dans le temps, m'avait pris pour confident et puisait dans ma bourse. Il avait quelques dettes de garçon qu'il n'avait pas osé avouer à sa femme. A sa mort, elle a bien pleuré, allez... Je crois qu'elle a payé. C'était lourd pour elle; aussi personne ne l'a su.

Cette façon d'innocenter cachait, sous son apparence de service rendu, une telle perfidie, qu'Ismérie en frissonna.

— Est-ce vrai ? lui demanda le président.

— C'est vrai, répondit-elle. J'ai tenu à préserver l'honneur de mon mari mort.

Il demeura donc acquis qu'elle avait eu des dettes à éteindre, ce dont personne n'avait eu le soupçon jusqu'alors.

Aux yeux de Mlle Sabine, la caissière de la Verrerie était incapable d'avoir trahi les intérêts de son maître, et plus incapable encore d'avoir cédé à un moment de violence homicide.

Mlle Forster parlait d'un ton grave, sans chaleur comme sans hésitation, avec une conviction posée, mesurée, qui fut très favorable à l'employée de son père.

Elle en l'art de laisser entendre que son affection pour Ismérie devait être oubliée par l'auditoire comme par elle-même, pour ne présenter les faits qu'avec le bon sens, la raison et la clarté dont son esprit supérieur avait le privilège.

Si les juges étaient ébranlés en l'écoutant, l'assistance était certainement charmée de l'entendre.

Sabine se rassit au milieu d'un murmure flatteur pour sa beauté et pour son intelligence.

Josette, sa femme de chambre, qui lui succéda, fit une déposition assez incolore, n'ayant rien appris de spécial sur l'affaire, mais dont la conclusion amena un incident inattendu.

—Je n'ai rien su, ni rien vu, dit naïvement Josette, mais j'espérais toujours savoir quelque chose par mademoiselle, qui se baignait dans le Rhône à l'heure du crime, et mademoiselle ne m'ayant rien raconté, je ne peux pas vous en dire plus.

La salle eut un frisson de saisissement.

—Mademoiselle se baignait dans le Rhône à l'heure du crime! Que signifiait cette assertion hardie que personne n'eût osé soupçonner?

Sabine sentit qu'il fallait jouer d'audace pour tenir tête à l'orage.

Le président pria Mlle Forster de s'approcher de nouveau.

—Vous étiez dehors pendant la soirée du crime, mademoiselle? lui demanda-t-il aussitôt.

—Oui, monsieur.

—Au bord du Rhône?

—Je me suis baignée dans le Rhône.

—A l'heure présumée de l'assassinat?

—Sans doute peu d'instants auparavant.

—Et vous n'avez rien entendu?

—Rien.

—Rien aperçu?

—Rien.

—Rencontré personne?

—Pas une âme.

—Pourriez-vous indiquer l'endroit précis de votre baignade?

—Parfaitement. A l'extrémité de la terrasse, j'ai suivi la rive pendant quelques mètres, et me suis trouvée si bien que j'ai prolongé assez tard cette fantaisie, qui est du reste, pour moi, un plaisir quotidien.

—Ainsi, rien d'insolite n'a troublé votre solitude?

—J'ai rarement pris un bain plus agréable. Je n'ai ressenti qu'un instant de contrariété, c'est en constatant que je pouvais réveiller, par ma rentrée tardive, mon père et mon frère endormis. Mais mon père veillait, ma femme de chambre m'attendait comme de coutume, et je n'ai pas réveillé mon frère.

Le président n'insista pas davantage.

Pour elle, ayant habilement établi son ignorance, les habitudes quotidiennes et le sommeil de Laurent, trois choses capitales, elle regagna sa place d'un air imposant, sous le regard vaniteusement animé de son opulent fiancé.

M. Honoré Tanguin nageait dans la joie pendant cette séance émouvante. Le mariage était à la veille de se conclure et cela posait si bien la femme de son choix, dont on lirait, le lendemain, dans les journaux, le nom, la toilette et les paroles!...

Sabine était vraiment la plus sympathique figure de ce procès mystérieux: une sorte de rayonnement l'enveloppait.

L'avocat la considérait avec admiration et l'écoutait avec extase. Il lui semblait impossible que cette voix sonore convaincue, n'eût pas fait passer dans l'âme des juges la certitude dont elle était pénétrée.

On pourrait ne pas l'écouter, lui, ne pas croire à ses arguments, ne pas se rendre à sa logique; mais ne pas croire ce que croyait cette belle et fière Sabine, ne pas sentir ce que Sabine sentait, c'était une monstruosité dont ces hommes, qui avaient des yeux et des oreilles après tout, ne seraient pas coupables!

Il se dit, avec une bonne foi sublime, que, si la prévenue sortait la tête haute de l'audience, elle le devrait à la parole, à l'attitude, à la conviction de Sabine Forster.

Oh! les doubles illusions de l'avocat convaincu et de l'homme épris!

Après un écrasant réquisitoire, du ministère public, la parole fut donnée au défenseur.

Pascal se leva, pâle et résolu. Le soin de sa réputation le touchait peu dans cette solennelle minute. Celui d'arracher Ismérie à la justice venait de revêtir à ses yeux une nouvelle grandeur.

Il parla d'un timbre doux d'abord, très net, caressant à l'oreille sans tomber dans la fadeur. Peu à peu la voix s'émut, s'éleva, remplit la vaste salle, y porta l'attendrissement, le raisonnement, la vérité.

Que disait-il? L'existence d'Ismérie. Et ce récit si simple, qui touchait à tous les sentiments nobles, le dévouement conjugal, la tendresse maternelle, la probité rigide, l'honnêteté éclatante, ce récit lui fit rencontrer au passage de touchantes allusions, des indignations viriles, des éclairs d'éloquence, des larmes vraies, et cette chaleur de la foi qui fond les doutes comme une vapeur.

L'auditoire se laissait emporter par le charme austère de cette grande parole et se répétait, en frissonnant d'enthousiasme, que c'était une révélation.

Oui, c'était une révélation.

Laurent, affaissé sur son siège, semblait ne rien voir, ne rien entendre.

Pascal conclut à l'acquiescement de la prévenue.

L'auditoire l'eût acquiescée tout d'une voix.

Le jury, moins sensible à l'éloquence, et composé de négociants dont la caisse était le grand souci, opina, que si le meurtre n'était pas absolument prouvé, le vol l'était suffisamment.

S'il pouvait admettre des circonstances atténuantes pour l'étranglement de l'usurier, — une race maudite! — il n'en pouvait accepter pour le vol, — un crime irrémédiable! — et, d'ailleurs, l'un conduisant à l'autre, il traduisit ses impressions et ses tendances par un arrêt que les journaux du temps s'accordèrent à trouver modéré.

Ismérie Morin, après une très longue délibération fut condamnée à dix années de réclusion dans une maison centrale.

En entendant cette lecture, Ismérie ne prononça qu'un mot:

—Juliette!

Laurent l'enveloppait d'un regard hébété. Il y avait comme un sourire vague et tremblotant sur sa bouche sans couleur.

On emporta Sabine évanouie.

DEUXIÈME PARTIE

I

A Genève, on vit beaucoup sur le lac.

Un matin de 1860, Pascal de Guerras, peu changé par les cinq années écoulées depuis le procès Morin, mettait le pied sur le Bonivard en partance pour faire le tour du lac de Genève.

Le jeune avocat d'Ismérie, on le devinait rien qu'à le voir, n'était plus l'inconnu d'autrefois, mais il était toujours l'homme austère et droit que nous avons connu.

L'Oncle Forster de la Verrerie était mort depuis bientôt un an. Laisant à Laurent sa succession.

Pascal était aujourd'hui célèbre, mis en lumière par l'affaire Morin, dans laquelle, bien qu'il n'eût pu faire triompher l'innocence de sa sœur de lait, il avait déployé un incontestable talent, il avait vu la vogue s'attacher à son nom dès son retour au bureau parisien.

La fortune aurait pu suivre. Mais il s'attachait à celles qui lui paraissaient justes — le client fût-il pauvre — et prenait un plaisir particulier à les faire triompher sans en retirer d'honoraires.

On le déclarait donc éloquent, mais original, et plus désintéressé qu'il n'est raisonnable de l'être.

Autrefois, dans les jours d'illusions chères, il eût voulu être riche pour Sabine, célèbre pour Sabine; maintenant que Sabine, mariée et sans doute heureuse, ne paraissait même pas avoir une pensée pour lui, les jolis hochets de l'existence n'avaient plus à ses yeux qu'une valeur relative.

Ce fut dans cette disposition d'esprit que l'avait surpris une lettre de Mme Forster, une parente incertaine.

La vieille dame se disait âgée, chagrine et désolée de voir auprès d'elle un des membres de la famille de son mari, devenue la sienne, et qu'elle se reprochait d'avoir longtemps négligée.

Ce jour-là, à peine assis sur le bord du *Bonivard*, il remarqua bien en face de lui deux femmes, deux Américaines, qui après avoir étalé leur "moi" avec la complaisance imperturbable propre à leurs compatriotes, s'endormirent d'un sommeil de voyageurs.

La pose abandonnée des dormeuses, qui mettait dans tout leur jour la tête jaunée et ridée de la plus vieille, la beauté fine et distinguée de la plus jeune, renouela subitement, tout au fond de la mémoire de l'avocat, un souvenir qui se rattachait à l'un de ses plus pénibles voyages: celui qu'il faisait bien tristement, cinq années plus tôt, pour aller de Paris à Vienne, secourir la pauvre Ismérie.

Oui, c'était bien cela, une voyageuse âgée, envahissante et grincheuse; une jeune fille (il ne croyait pas se tromper), qui répondait au nom de miss Barbara.

Elles n'avaient vraiment, l'une et l'autre, ni beaucoup vieilli ni beaucoup changé, et leurs silhouettes si dissimilables se dessinaient dans ses souvenirs non sans quelque charme.

Miss Barbara était belle, et peut-être Pascal de Guerras, préservé par un sentiment sans espérances, était-il le seul à ne le point voir davantage.

Pascal, charmé par les bords du lac et attiré par leur poésie riante, ne s'occupait plus de ces dames, quand le château de Coppet frappa ses regards.

Nombre de voyageurs se prirent aussitôt à évoquer le souvenir de Mme Staël.

Quelques-uns discutèrent chaudement sur la situation du cabinet de travail où la célèbre *authoress* composa *Corinne*.

— Je sais que les fenêtres ouvraient sur le lac, dit un troisième d'un ton doctoral.

— C'est là, je crois, à l'angle gauche du château, dit Pascal en consultant son *Guide*.

— Pardon, monsieur, dit près de lui une voix féminine d'un timbre jeune, j'ai lieu de croire que le cabinet de travail existait bien dans cette aile, mais que Mme de Staël composait habituellement dans ses appartements plus resserrés, plus intimes, du côté opposé.

Pascal fut un peu surpris d'entendre ces inflexions caressantes sortir des lèvres minces de miss Barbara, et plus encore de se voir choisi pour interlocuteur par la belle étrangère.

— Vous connaissez sans doute le pays en détail, miss? dit-il pour ne pas rester à court en face de son bon vouloir.

— Je l'habite... et je puis vous assurer aussi que je l'ai fort étudié.

— Alors, s'étant assuré par un coup d'œil en arrière que la vieille dame donnait toujours miss Barbara se mit à discourir avec aisance sur les souvenirs privés et littéraires de Coppet.

Pascal de Guerras lui donnait d'autant plus volontiers la réplique que les charmes de l'esprit étaient précisément ceux qu'il appréciait le plus chez une femme.

Cela dura jusqu'à Nyon, la cité romaine, dont le château s'élève au-dessus du lac ses sept tourelles du XIII^e siècle.

Miss Barbara envoyait des petits signes amicaux à des bambins qui jouaient sur la plage.

— Qui habite le château? demanda le jeune homme.

— En bas les magistrats, en haut les coquins, répondit-elle en riant de façon à découvrir des dents fines et blanchâtres comme des grains d'opale.

Cet éblouissant sourire aurait paru sans rival à qui ne connaissait pas le sourire de Sabine.

— L'hôtel-de-ville et la prison, expliqua plus sérieusement la jeune miss en montrant du bout de son doigt effilé le rez-de-chaussée et le premier étage du vieux château féodal.

En face d'Evian, la vieille dame se recueillait et, voyant sa demoiselle de compagnie en grande conversation avec un jeune homme inconnu, suivant les libres usages de la libre Amérique, elle en éprouva plus de curiosité que de mécontentement.

— Barbara! appela-t-elle; donnez-moi votre bras; je me suis engourdie à la fraîcheur de l'eau.

Un regard malicieux glissa entre les longs cils blonds de l'Américaine.

— Madame, dit-elle gaiement, voulez-vous me permettre de vous signaler un cavalier qui sera plus ravi que moi encore d'avoir l'honneur de vous offrir son bras?

— Que voulez-vous dire, tête évaporée?

— Madame, un coup d'œil jeté par hasard sur cette valise parisienne que vous voyez là vient de m'apprendre qu'un voyageur attendu est en route pour le Corsier.

— Vous dites?

— Que si M. Pascal de Guerras m'y autorise, je vais le présenter au plus tôt à Mme Arachia Forster.

Une double exclamation de joyeuse surprise suivit cette présentation originale de miss Barbara.

Pascal baisait déjà la main de sa tante, qui se prêta d'une façon mi-solennelle et mi-affectueuse à cette démonstration de respect.

Nous vous attendions, en effet, mon neveu, dit-elle, en faisant asseoir Pascal près d'elle, et je revenais de Genève en grand hâte pour vous souhaiter la bienvenue à votre arrivée.

— Il était temps! sourit la belle Américaine en s'effaçant aussitôt comme il convenait à une demoiselle de compagnie bien instruite.

Elle paraissait cependant avoir de grands privilèges d'intimité, c'était peut-être les conséquences d'une habitude d'enfance.

Mme Forster prit la direction de la conversation, questionnant Pascal sur son genre de vie, ses goûts, ses projets, ses relations, ses habitudes.

Le jeune homme répondait avec franchise à cette façon d'examen de conscience dont sa vie loyale n'avait rien à redouter.

— Vous me paraissiez un garçon sensé autant qu'un homme d'esprit, conclut la vieille dame; j'imagine que nous nous entendrons à merveille.

Pascal se demandait naïvement comment il avait pu montrer quelque esprit alors qu'il était encore absourdi de la rencontre, quand Lausanne fut signalé.

— Nous voici chez moi, reprit Mme Forster en montrant au bord du lac une large allée de platanes qui montait en pente douce vers une superbe habitation moderne; si je ne me trompe, mon cher neveu, vous pourrez quelque jour en dire autant.

La phrase était assez énigmatique; mais la pensée qui la dictait ne devait point l'être, car miss Barbara, toute rayonnante, sembla d'un regard vif féliciter le jeune homme.

Celui-ci se laissait faire sans trop comprendre, disposé suivre le courant.

Où le porterait-il? à devenir le châtelain de ce joli domaine? La perspective n'avait rien que d'agréable, et plus d'un parisien l'eût accueillie avec enthousiasme.

Une calèche attendait ces dames sur la plage, et les déposa, en quelques minutes du trot rapide d'un superbe attelage anglais, devant le perron du Corsier.

II

C'était vraiment un beau domaine que le Corsier.

Pascal de Guerras, habitué à la vie parisienne, plus bruyante que confortable, que menent les jeunes gens de médiocre fortune, fut émerveillé de cette largeur, de ces horizons, de ce voisinage.

Mme Forster avait déclaré à son neveu qu'elle n'entendait gêner en rien sa liberté et que, pourvu qu'il fût exact aux heures de ses repas et lui sacrifiât ses soirées, elle lui laissait la complète disposition de ses journées.

Miss Barbara avait ajouté avec une grâce inusitée, qui assouplissait la raideur involontaire de sa physionomie, qu'elle s'offrait à lui servir de guide, à la mode américaine, dans ses excursions.

Sans vouloir pousser la réserve jusqu'à la sauvagerie, Pascal ne crut pas devoir mettre à l'épreuve cette bonne volonté tout aimable.

L'austérité de ses habitudes laborieuses, le désenchantement de son cœur, le prédisposaient mal aux recherches de langage, aux soins délicats dont il eût fallu faire montre auprès de la belle Américaine.

Il n'en redoutait les conséquences, mais surtout il n'en ressentait pas la moindre tentation.

Aussi se borna-t-il à remercier et à parcourir seul la ville et les environs.

Si miss Barbara en éprouva quelque mécompte, rien n'en parut dans son attitude. C'était bien la jeune personne la plus spirituelle, la plus discrète en même temps, et la plus habile maîtresse de maison qu'on pût rencontrer. Son grand air d'ennuie semblait avoir soudainement disparu de son joli visage.

Suppléant avec un tact exquis Mme Forster dans toutes les fonctions qui demandaient un mouvement physique ou un effort d'intelligence, elle paraissait malgré sa modestie positive, la véritable dame et reine du Corsier.

Elle en faisait les honneurs à Pascal avec un mélange de déférence et de tranquillité qui déconcertait ses habitudes d'observation.

Il semblait être le maître futur dont on doit discrètement saluer la royauté naissante.

A n'en pas douter, miss Barbara devait tout savoir.

Du reste, celle-ci, ne devait pas laisser longtemps le jeune avocat dans l'incertitude.

Une semaine ne s'était pas encore écoulée depuis son arrivée que Mme Forster déclara, un matin, moitié riant, moitié sérieuse, qu'elle avait à l'entretenir de son avenir et le pria de l'accompagner au parc.

Il lui offrit son bras, un peu troublé de la façon dont elle le réclamait. Mme Forster choisit dans le parc une place ombragée à l'abri d'un kiosque.

On ne sentait guère l'affection dans la manière dont elle regardait Pascal tout au fond des yeux, mais plutôt une préoccupation secrète.

— Mon cher neveu, dit-elle du ton sec qui lui était habituel. Je vous avouerai, reprit-elle, que très dépaycée par mon mariage, il ne me vint jamais à l'esprit, pendant de très longues années, que je pusse trouver en France ou en Suisse, en dehors de mon mari, la moindre sympathie ni la plus légère affection. Sa famille, qui n'existait guère pour lui, n'existait pas du tout pour moi. Quand il mourut sa générosité m'apprit qu'il m'avait préférée aux siens, sans me donner le désir de les connaître davantage.

Il à fallu que miss Barbara m'ouvrît les yeux.

— Ah ! c'est à miss Barbara que je dois...

— Positivement. Je me consumais dans des regrets sans trêve, hélas !

Ici, Mme Forster leva les yeux vers le ciel clair, en poussant un soupir qui mourut, rebelle, sur ses lèvres parcheminées.

— ...Quand cette jeune fille, qui possède toutes les

qualités d'une âme accomplie, entreprit de me rattacher à quelque chose, de me créer une affection nouvelle, je me souviens lui avoir dit alors que la sienne me suffirait ; mais elle prouva que cela ne pouvait pas être, consciencieusement parlant ; que j'avais deux neveux, jeunes, intelligents, dont le bonheur devait être mon ouvrage, qu'il formeraient l'entourage, la protection de mes dernières années ; qu'ils se marieraient près de moi, auraient de beaux enfants rieurs pour me distraire, et rempliraient de joie, d'entrain, de vie, la solitude du Corsier. Que pensez-vous, mon neveu, du raisonnement de miss Barbara ?

— Qu'il est plein d'une logique saisissante... et bien rare chez une jeune fille.

— N'est-ce pas ?... Je finis par me rendre, et j'écrivis à Laurent comme à vous de venir me visiter.

— Ah !... Laurent aussi ? ne put se défendre de dire Pascal, en apprenant que son cousin avait reçu la même invitation.

Je ne vous cacherai pas que je vous vis avec plaisir arriver le premier à mon appel. Votre caractère et votre profession me plaisaient davantage que la sauvagerie chronique de Laurent Forster.

— Laurent, souffrant, m'a-t-il écrit, viendra sous peu. Je le jugerai, s'il y a lieu.

— Et vous le jugerai avec votre droiture, ma tante : il a des qualités positives.

— Je n'ai pas besoin de vous expliquer, vous le devinez de reste, que je n'ai pas arrêté un seul instant ma pensée sur ma nièce, Sabine Forster, la riche et satisfaite épouse de M. Honoré Tanguin.

Une rougeur rapide courut sur les traits expressifs de M. de Guerras en attendant ce nom, si longtemps adoré et toujours cher, prononcé d'une voix ironique.

— Bref, mon cher Pascal, j'ai résolu de peupler ma solitude et de rapporter tout naturellement aux héritiers de mon regretté mari...

Pascal fit un mouvement brusque. Il répugnait à sa délicatesse de se voir promettre une fortune en ces termes peu voilés.

— Ma tante, dit-il simplement, j'aurais préféré que vous n'eussiez parlé que du respect qui vous est dû et de l'amitié que nous sollicitons de vous.

— Bah ! fit-elle, les femmes de mon pays sont positives. Votre personne m'est sympathique, votre nom est noble, bien porté, déjà connu. Je puis être fière de m'appuyer dans ma vieillesse, sur votre bras, Pascal de Guerras.

— Ma tante, vous me traitez comme une distinction qui me touche plus encore qu'elle ne me rend confus. Songez toutefois que l'épreuve est encore incomplète, tant que mon cousin...

— Ah ! interrompit-elle vivement, à quoi bon tenter une épreuve plus longue qui ne nous donnerait pas les mêmes résultats ?... Donnez-moi sans regrets quelques années de votre jeunesse... Devenez ici quelque chose comme le fils de la maison, comme le maître par anticipation du Corsier et de ses dépendances. Je vous marierai et aimerai vos enfants, s'ils ne se moquent pas trop de mes manies de vieille femme. Cela me sourit depuis que je vous connais, cette idée-là. Vous sentez bien que je n'ai pas eu, depuis quelques jours, le temps de m'attacher à vous. Je vous le dirai, mon neveu, que vous n'en croiriez pas un mot et vous auriez bien raison... Mais enfin, je suis très disposée à le faire, et c'est plus que je n'attendais d'un cœur de soixante-dix ans.

Pascal protesta qu'il aurait préféré voir Laurent admis, comme lui, chez sa tante, avant qu'aucune décision ne fût prise à l'égard de l'un d'eux.

Mme Forster lui ferma la bouche en déclarant qu'elle avait eu assez de mal à prendre une résolution pour n'y pas revenir quand elle était déjà formulée.

Puis, se déclarant lasse d'avoir parlé si longtemps,

elle reprit au bras de Pascal, encore stupéfié, le chemin du château.

Miss Barbara, qui rengeait des fleurs dans les grandes vases du vestibule de l'air paisible d'une pensionnaire, étudiait de loin leurs deux physionomies, tandis que la sienne s'éclairait doucement.

Quand ils entrèrent, elle s'effaça par un mouvement de violette qui se dérobe sous la mousse.

Pascal la salua au passage en se demandant par quelle singulière fantaisie de la fortune un avenir doré tombait dans ses mains, grâce à cette jeune américaine.

Rien n'était en somme plus séduisant que cet avenir qu'il n'avait même pas eu la tentation de solliciter : on le lui apportait facile et radieux.

Certes, si sa voix ne retentissait plus au barreau pour défendre Porphele, pour soutenir la veuve, quel bien pourrait-il faire autour de lui avec le levier d'une grande fortune et d'une grande considération !

Le jeune homme promena ses rêves, si légitimes et si souriants, sur les rives embaumées du lac, en pensant à miss Barbara qui s'était fait son protecteur.

III

Quelques jours qui suivirent cette ouverture, furent consacrés aux promenades fréquentes de Mme Forster, qui se montrait aussi bienveillante que sa nature lui permettait ; Miss Barbara déployait des réserves d'amabilité dont on ne l'eût point soupçonnée capable. Tous ces charmes produisaient sur l'imagination poétique de Pascal un sentiment qu'il ne pouvait définir, il croyait rêver, de plus il voyait chaque jour une douce intimité s'accroître entre lui et Miss Barbara ; cette jeune américaine devait-elle remplacer dans le cœur du jeune homme, une autre image ? peut-être !

— Voulez-vous vous promener un peu, monsieur, lui demanda-t-elle un jour, en prenant son bras de la façon la plus naturelle.

— Connaissez-vous, lui dit-elle, Sabine Forster... ou plutôt Mme Honoré Tanguin ?

Pascal, malgré les années écoulées, ne pouvait encore entendre sans un "Sabine" sans trahir une involontaire émotion.

Elle n'en put douter en constatant, par une éclaircie du feuillage, qu'un voile de deuil s'était subitement étendu sur le large front ensif de son compagnon.

Un soupir entr'ouvrit ses lèvres fines, qui semblaient pourtant faites pour l'ironie plus que pour la pitié, et ses yeux brillants se baissèrent avec tristesse.

Tout en marchant, ils virent un groupe d'enfants jouant, c'était un tableau gracieux.

— Les beaux étres blonds ! sourit miss Barbara en effleurant d'un geste charmant une petite tête mufine qui passait à sa portée.

— Adorables ! répondit Pascal.

— Combien de fois n'ai-je pas rêvé en voir courir follement et gaicement dans le parc du Corsier !... Il ne manque que leurs éclats de rire pour réjouir la vieillesse de Mme Forster.

Et comme si la belle Américaine eût éprouvé quelque regret d'avoir livré ce souhait inexhaucé aux réflexions de son compagnon de promenade, elle se détacha de son bras sans le regarder.

— Mon cher neveu, dit Mme Forster, qui vient les rejoindre, en prenant le bras de Pascal, vous avez prolongé votre promenade comme un amoureux, et la vieille tante allait s'endormir.

— Comme un amoureux ! Miss Barbara enfouit son visage dans son carquois de dentelle.

— Comme un amoureux ! Pascal fut surpris de ne pouvoir qu'un moment qui n'avait rien de désagréable en s'entendant donner ce qualificatif.

— Ma tante ne peut savoir !... pensa-t-il ; e., si le passé n'avait tout desséché dans mon cœur, ce serait peut-être là un séduisant attrait.

Il était parfaitement sincère en croyant que tout pouvait être desséché dans un cœur de trente ans.

IV

Pascal se réveilla, le lendemain, l'esprit rempli des souvenirs de la veille, paysage, promenade, causerie, allusions, rougeur charmante.

A défaut de son cœur, qu'il supposait bien mort, au moins lui restait-il l'imagination, puisque la riante image d'une jeune fille hantait son réveil pour la première fois depuis des années.

Cette image, il la retrouva vivante sous ses fenêtres quand il les ouvrit de bonne heure pour respirer l'air du lac.

Déjà levée, alerte et bonne ménagère, miss Barbara revenait des communs, situés à quelques mètres sur la gauche du château, pour y donner ses ordres de la journée.

Ce matin-là, son pas s'était fait caressant, sa démarche atanguie. Sa taille inflexible, aux lignes pures, semblait la pression légère d'une idée secrète et charmante.

La tête était penchée ; le cou un peu long avait une blancheur laiteuse, embrée de fins cheveux blonds, où jouait un rayon de soleil.

Pascal se dit avec une ironie boudieuse :

— Comme le lac bleu et les montagnes blanches me rendent poétique !... J'ai laissé, paraît-il, dans ma robe d'avocat, mes désillusions et mon réalisme.

V

Laurent Forster était maintenant arrivé.

Ils devaient se passer des événements qui certainement jetteraient un voile noir sur le bonheur rêver de Pascal.

Les deux cousins avaient toujours formé, au physique comme au moral, un contraste absolu. Les dernières années écoulées depuis le drame du Rhône avaient singulièrement accusé ce contraste.

Tandis que Pascal, parvenu à la réputation, se développait dans le bien-être et la sympathie, Laurent, inquiet et sombre, s'étioilait dans l'isolement.

Il avait mené la vie la plus bizarre depuis que la mort du maître verrier lui avait mis entre mains cette importante industrie.

Tantôt enfermé dans la Verrerie comme une bête fauve dans sa tanière, il n'en voulait sortir sous aucun prétexte. Tantôt lancé dans une série de plaisirs d'un goût douteux, il les abandonnait tout à coup, brusquement, sans motifs, et courait reprendre son existence cloîtrée, sans même prendre congé de ses compagnons.

Sa santé se ressentait de cet état d'esprit perpétuellement ballottée entre l'étourdissement à outrance à la sauvagerie.

Souvent fiévreux, parfois alité, rarement dispos et de bel appétit, on avait coutume de dire à la Verrerie que le jeune maître ne "durait pas la moitié tant que son père."

Il n'était point aimé, ce jeune maître, dont les bizarreries étonnaient les uns et blessaient les autres. Il ne suivait guère les traditions paternelles, gérait mal l'usine et décourageait les meilleurs ouvriers.

Quand ceux-ci osaient se plaindre, Laurent les remplaçait aussitôt par de nouveaux venus dont l'inexpérience devenait très préjudiciable à ses intérêts.

D'ailleurs, il ne surveillait rien, abandonnait tout à son caprice, et faisait, par boutates intermittentes, le travail que son père accomplissait jadis avec tant de

sérieuse application, il s'en allait inmanquablement à la ruine.

Quand Sabine s'avisa qu'il y avait danger pour ses propres intérêts, restés indivis avec ceux de son frère, elle fut épouvantée de voir la ruine si proche.

Non pas que sa fortune présente, qu'elle devait à la munificence de M. Tanguin son mari, ne la mit fort au-dessus des craintes de ce genre, mais elle avait l'amour-propre légitime du nom qu'elle avait porté et que son père avait honoré par une longue vie laborieuse.

Sabine avait conservé sur son frère une autorité tacite qui ne se manifestait guère, depuis la néfaste soirée du crime, que par un mot prononcé, un regard échangé, une courte lettre.

Mot, regard ou lettre modifiait instantanément les projets de Laurent ou dictait sa conduite future. Jamais il ne se révoltait, jamais il n'essayait même de se soustraire par la ruse à cette volonté occulte qui pesait sur la sienne.

C'est ainsi qu'au plus fort des plaisirs du jeu, de la table, des lieux publics lyonnais où il tentait de s'étourdir, elle lui écrivait brièvement :

"Revenez."

Et il venait s'enfermer à la Verrerie.

Lorsque Sabine constata que l'usine s'en allait à la dérive entre les mains incapables de son frère, il la vit arriver à la Verrerie avec sa femme de chambre et des bagages.

—Tu viens passer quelques jours avec moi? demanda-t-il avec une joie douteuse.

Elle haussa les épaules.

—Je viens prendre ton lieu et place ici, répondit-elle.

—Toi?

Moi, ou mon mari, qui arrivera demain: c'est tout comme.

—Mais l'usine...

—L'usine?... tu la gères mal, tu nous ruines. Quitte la direction.

—Ah!... du moins, aurai-je ma liberté?

—Pour faire quelque imprudence?... Non. La maison est vaste, tu resteras près de nous.

—Mais, Sabine...

—Ce n'est pas que ta présence me soit agréable. Seulement je redoute autant tes accès de gaieté que tes accès de misanthropie, tes excès de confiance que tes rages de solitude. En toi, rien n'est équilibré, je ferai contrepoids.

Laurent, depouillé de son titre de directeur, dont M. Honoré Tanguin se revêtit sur l'avis de sa femme, demeura quand même à la Verrerie, désœuvré, triste et maladif.

Quand la très surprenante invitation de Mme Forster, du Corsier, vint rompre la monotonie de sa vie en y introduisant un élément inattendu d'activité, le jeune homme soumit docilement cette invitation à sa sœur.

—Je crois bon de répondre par une acceptation polie, répondit Sabine avec un sourire plein de sous-entendus.

Le voyage du Corsier fut décidé. Une indisposition de Laurent le retarda néanmoins de quelques semaines, et la seconde lettre de Mme Forster, plus pressante, parvint à la Verrerie au moment même où son second neveu se disposait à en partir pour la rejoindre.

Mme Forster lui fit le même accueil qu'elle avait fait à Pascal et qu'elle eût réservé sans doute à toute une série de neveux, s'ils avaient dû se présenter à elle dans les mêmes conditions.

Miss Barbara, par un involontaire retour vers ses premières habitudes, rappela subitement à Pascal, lorsqu'il la vit en face de son cousin, la demoiselle de compagnie sèche et raide, d'autrefois, devenue pourtant si gracieuse!

Pascal fut affable et bon, heureux de revoir un parent,

bien qu'il éprouvât quelque peine à se souvenir du motif douloureux de leur dernière entrevue.

Nous avons fait allusion au commencement de ce chapitre à des événements qui devaient se produire: c'est que la grande fantaisie de Mme Forster était qu'elle voulait avoir la possession complète de celui qui devait être son héritier.

Un jour, elle demanda Pascal pour la conduire au temple méthodiste, (Mme Forster appartenait à cette secte). Mais il lui refusa sous prétexte qu'il ne pouvait partager les idées qu'on voudrait lui faire avoir.

Peut-être, chère tante, est-ce une rupture de nos amitiés passées, mais, je dois, suivant les devoirs de ma conscience, tout résigner, même l'amitié que vous m'avez montrée depuis mon arrivée au Corsier. Ma tante, veuillez porter toute votre amitié sur votre autre neveu, Laurent; et considérez-moi au moins comme le plus affectueux de vos neveux.

Si je vous laisse c'est que vous voudriez que votre héritier soit de la même religion que vous, pour moi, je le confesse, je ne puis remplir ces conditions, je suis catholique.

Ces paroles ne surprirent pas Mme Forster; loin de là, sa froideur marquait qu'elle s'y attendait; elle avait fait ceci pour une épreuve, à présent il restait à faire le choix entre ses deux neveux.

Mon cher neveu, je suis peinée de votre entêtement, mais la fortune des Forster qui est d'origine protestante ne peut changer. Forster du haut du ciel me maudirait si je prenais pour son héritier un catholique. Mais d'un autre côté, votre nature loyale, vos qualités, me font regretter cet obstacle.

Pascal lui répondit d'un ton ému :

—Demain, ma tante, je continuerai ma vie de labeur, et peut-être me suis-je oublié dans votre amitié, il reste encore des veuves et des orphelins à défendre, là, je retrouverai le bonheur en faisant le bien.

Pas une larme d'attendrissement n'était venue aux yeux de la sèche Américaine. Elle prit congé de Pascal par un salut guindé.

—J'espère, lui dit-elle, que vous reviendrez à de meilleurs sentiments. Alors vous pourrez compter sur moi. Vous êtes jeune; peut-être regretterez-vous ce mouvement de tête chaude.

Le lendemain, Pascal prenait congé d'elle avec le même respect et la même dignité qui plaisait tant à la vieille dame.

Les adieux qu'il échangea avec miss Barbara furent empreints d'une amitié sincère teintée de réserve de sa part, et d'émotion réprimée de la part de la jeune fille.

Non sans trouble lui-même, il quitta ces lieux charmants où il avait cru planter sa tente, pour reprendre l'existence solitaire que la destinée lui avait faite.

Pour toute compensation à son sacrifice, il emportait la confiance d'avoir bien agi.

La seule personne au Corsier qui le vit s'éloigner avec un secret plaisir fut Laurent, lequel, sans bien analyser ses impressions, se sentait vaguement troublé chaque fois que l'œil profond de son cousin s'arrêtait sur lui.

Oui, son cousin lui faisait peur.

Il se sentit donc délivré d'un cauchemar pénible lorsque, du ponton de Lausanne, il eut vu Pascal emporté vers Genève par les roues agiles du *Bonivard*.

Si ce n'était pas la sécurité, que depuis cinq ans il ne connaissait plus, du moins était-ce le soulagement.

Miss Barbara fut frappée de l'aspect joyeux de sa physionomie lorsque Laurent reparut au Corsier. La gaieté grimaçait toujours un peu sur ses traits tourmentés; mais on eût dit, ce jour-là, qu'elle y pouvait plus facilement s'acclimater.

Mme Forster, qui n'était point femme d'imagination

n'avait pas deux manières de procéder avec les deux héritiers qu'elle soumettait à son examen.

Pour cette âme froide, la question de sentiment n'avait pas grande importance. Bien qu'elle n'éprouvât qu'une médiocre sympathie pour Laurent, il ne lui paraissait pas moins conforme à la justice de lui laisser ses biens et de le faire jouir, en attendant, de la largeur de sa propre existence.

Après tout, le bonheur et la fortune seraient peut-être de Laurent peu laborieux ce que le travail et la persévérance avaient fait de son cousin.

Né sous une meilleure étoile, il n'avait qu'à récolter ; sa reconnaissance serait sans doute égale aux bienfaits reçus, et la donatrice ne pourrait que se louer de sa nouvelle décision.

Lorsqu'elle faisait part de ses impressions à sa demoiselle de compagnie, celle-ci hochait silencieusement la tête.

— Enfin, ma chère, ce neveu-là, s'il me plaît moins que l'autre, a du moins le mérite de partager mes croyances et de flatter mes goûts.

— Oui, je le vois, disait la jeune fille.

— L'en blâmeriez-vous, par hasard ?

— A quoi bon ? Cela vous plaît ainsi.

— Mais il me plaît surtout de connaître votre opinion personnelle.

— Eh bien, M. Laurent Forster manque de modestie. On dirait qu'il redoute de laisser voir sa surprise du bonheur inouï qui lui est octroyé.

— Il cache sa surprise, en effet, non sa gratitude.

— Oh ! ses explosions tendres sont fréquentes !... et je dois vous paraître, madame, une protégée bien froide à côté de tant de flammes !

— Ma belle railleuse, vous ne m'ôtez point de l'esprit une pensée bien flatteuse pour M. de Guerras : c'est que l'un des cousins, celui qui doit rester ici, a eu bien tort de n'y venir qu'en second.

Laurent n'en était point encore à s'inquiéter du souvenir plus ou moins profond laissé par le jeune avocat au Corsier. On en parlait naturellement fort peu et d'une façon très discrète.

Avec infiniment moins de réserve que Pascal, on le vit user des équipages, des serviteurs, des amis du Corsier.

Une main prévoyante avait garni son portefeuille et prévenu ses fantaisies d'élégance.

Il eut l'art d'en rapporter à sa tante les flatteuses satisfactions, et l'esprit de se maintenir dans les limites des convenances.

Ce fut une grande victoire remportée sur lui-même.

Beau-Rivage ne le comptait pas parmi ses habitués, mais seulement parmi ses visiteurs. Et la roulette, malgré ses tentations violentes, ne l'entrevit jamais autour de son tapis vert.

La beauté de miss Barbara n'était point de celles qui passent inaperçues, bien qu'elle eût perdu la meilleure partie de sa grâce depuis l'intronisation de Laurent au château.

Cette grâce, tardivement épanouie, comme une fleur timide qui n'ose livrer au vent ses parfums, avait resplendi quelques semaines en rayons charmants sur toute sa personne, adoucissant ce qu'elle avait d'un peu hautain, métamorphosant ce qu'elle avait d'un peu grêle.

Aujourd'hui, la grâce, sans s'être envolée, avait replié ses ailes. Il restait la beauté un peu dure, la chevelure magnifique, la carnation sans rivale.

Laurent vit ces trésors naturels qui pouvaient servir de douaire à une princesse et qui étaient, en réalité, la dot de cette demoiselle de compagnie qui n'avait pas voulu devenir légataire universelle !

Mme Forster, avec sa franchise brutale, ne lui avait pas plus caché ce détail, qu'elle n'avait osé le cacher à Pascal.

Peut-être même s'estimait-elle obligée à dévoiler le désintéressement de la jeune fille pour amener un de ses neveux à le reconnaître d'une éclatante façon.

Et comme elle aimait beaucoup cette orpheline, qui avait grandi à l'ombre de son égoïsme, cette solution entrevue n'avait rien qui répugnât à ses instincts d'Américaine égalitaire.

Pascal avait été surtout touché de la noblesse discrète de la demoiselle de compagnie, Laurent fut particulièrement charmé de sa beauté.

L'automne était beau, un peu froid ; les promenades devenaient plus courtes et les élégances de Beau-Rivage s'envolaient vers des contrées plus favorisées du soleil.

Laurent voyait sans effroi arriver la saison mauvaise ; pourvu que les grands yeux de miss Barbara répandissent leur clarté dans le vaste salon aux lambris sombres du Corsier, qu'importeraient la neige au dehors, le vent dans les montagnes, la tempête là-bas sur les glaciers ?

La paix pouvait s'abriter dans ce logis superbe. La paix !... un bien qu'il avait désappris !... La paix !... un rêve formé toujours et jamais exécuté !

La vue de miss Barbara avait le don bizarre d'endormir le souvenir dans l'âme du malheureux et d'éteindre l'incessante plainte d'un remords mal étouffé qui le poursuivait jusque dans ses heures de joie.

Le grand calme de cette jeune fille apaisait sa fièvre ; sa voix le berçait ; son regard dégageait je ne sais quelle influence magnétique et bienfaisante qui portait dans le cœur de Laurent l'apaisement et l'espoir.

Il y avait tant d'années déjà que tout repos moral lui était refusé ! tant de nuits qu'il passait sans sommeil ! tant de tentatives désespérées pour boire l'oubli qui avaient misérablement avorté dans ses mains !...

Imposante et glacée, miss Barbara avait plus de puissance. Plus accessible, elle l'eût troublé. Affectueuse, il eût redouté sa propre faiblesse et son besoin d'expansion.

La jeune fille semblait ne rien voir, ne rien soupçonner. L'animation qu'un habitant de plus, de cet âge, introduisait au Corsier, ne paraissait pas s'étendre jusqu'à sa superbe impassibilité.

Mme Forster, qui aimait les situations franches, lui dit un soir :

— Barbara, ma chère, je suppose fort qu'il dépendra de vous de vous appeler, quand vous le jugerez bon, Mme Laurent Forster.

— Je ne me crois pas faite pour le mariage, répondit-elle simplement.

VI

Une pensée très généreuse, dont la solution préoccupait vivement Pascal de Guerras, avait ramené de bonne heure le jeune avocat à Paris, après ce qu'il appelait, avec un mélange de tristesse et de raillerie, ses "aventures suisses."

Sa position, ses relations, son influence, l'avaient mis à même de poursuivre depuis longtemps déjà le recours en grâce de la malheureuse Ismérie.

Plusieurs années écoulées depuis la condamnation, une conduite exemplaire, un caractère égal, des manières dignes, l'estime des scélérats, l'avis favorable du directeur de la maison centrale, suffisaient à motiver largement la faveur sollicitée.

Il revenait maintenant, avec la reprise des travaux judiciaires, plus pressant que jamais à soutenir sa sœur de lait dans sa revendication.

On avait examiné au ministère de la Justice le dossier d'Ismérie, les considérants, les apostilles de son recours en grâce, et, sans se prononcer, on laissait entrevoir la possibilité d'une notable diminution de peine.

Pascal voulait obtenir la remise entière, et, dans cette

lutte courtoise; il sentait n'avoir pas encore émoussé toutes ses armes.

Les lettres d'Ismérie assez rares, résignées, affectueuses, lui inspiraient aussi le désir d'une charitable visite à la pauvre captive.

La nécessité du travail, les difficultés de la vie, l'avaient empêché jusque-là de la satisfaire. Maintenant il avait un nom, et le droit d'accorder à son cœur la joie mêlée d'amertume de ce pèlerinage.

Mais il connaissait trop cette mère qu'il allait revoir pour se dissimuler que le plus immense bonheur qu'il pût lui procurer serait de lui parler de Juliette, de lui dépeindre Juliette, de lui montrer Juliette.

Il espérait que Juliette ignorait le sort de sa mère et peut-être même, par les délicatesses féminines de celle qui s'était chargée de l'élever, pourrait-elle l'ignorer tous jours.

Pascal aimait à s'en reposer sur Sabine de ce soin pieux. Pour revoir Juliette et la conduire, s'il y avait lieu, non pas près de sa mère, mais sous le rayon charmé de l'œil maternel, il fallait d'abord affronter la présence de Sabine près de laquelle vivait l'enfant.

Sans plus réfléchir, un peu comme un homme qui se jette hardiment dans un fourré sans en connaître l'issue, Pascal partit pour la Verrerie-Forster, où M. et Mme Honoré Tanguin avaient fixé leur résidence depuis quelques mois.

Sans avoir pu parvenir à en faire un château, comme elle l'eût peut-être souhaité, Mme Tanguin y avait déployé toutes les ressources d'une grande fortune unies à l'habileté d'un architecte expérimenté.

Le vieux logis de briques noircies, vaste, incommode, dont la famille Forster s'était si longtemps contentée était devenu une belle maison moderne.

Tout ce que Sabine avait pu bouleverser de sa baguette autoritaire, elle l'avait fait avec une ardeur grosse de souvenirs pénibles.

Ce qu'elle n'avait pu détruire, c'était le Rhône!... Le Rhône, jaunâtre et rapide, qui coulait sous ses yeux, indéchiffrable pour les autres, pour elle tout chargé d'images tragiques qui semblaient rouler silencieusement avec lui.

Depuis le drame des bords du Rhône, elle, l'intrépide éprise du courant, et si habile à le remonter, n'avait plus jamais confié son corps aux ondes fuyantes.

Sabine menait à la Verrerie la vie large et luxueuse à laquelle l'avait initiée son mariage. Vie large sans distinction, vie luxueuse sans goût.

Pour être devenu l'heureux époux d'une femme charmante, M. Tanguin n'avait pu dépouiller entièrement le vieil homme. Depuis cinquante ans bientôt, il marchait dans la peau commune et rougeaud de gens mal élevés qui ont gagné, dans les cafés de province, tout ce qu'ils possèdent d'usage du monde.

Peut-être aurait-il bien désiré, quand il obtint la main de Sabine, se débarrasser de cette peau gênante. Rien n'y fit. Il dut se contenter de l'assouplir, de la bichonner et de la teindre.

Cela le rendit un peu plus ridicule seulement.

Sabine, en femme philosophe, prenait de sa position ce qu'elle offrait d'agréable, d'opulent et de brillant; elle ne daignait plus voir le reste.

Un jour qu'elle lisait dans son salon doré comme une chaise, dont les peintres avaient à peine enlevé leurs échafaudages, un valet de chambre lui annonça M. Pascal de Guerras.

C'était la dernière visite qu'elle eût entendue, son cousin n'ayant manifesté son existence depuis cinq ans que par l'envoi de nombreuses gâteries, jouets livres, à l'adresse de sa filleule Juliette.

Elle n'en fit pas moins un léger cri de surprise joyeuse qui dut retentir doucement dans le cœur du visiteur.

D'ailleurs, elle venait à lui, la main tendue, la lèvre

souriante. Sa beauté toujours correcte, avait gagné en ampleur. Une sorte de placidité marmotenne avait remplacé la nervosité de sa physionomie.

Pascal s'était préparé à tout sauf à la revoir plus belle. Il en resta gauche comme un cocher.

— Asseyez-vous, lui dit-elle, et parlez-moi bien vite de vous, de vos travaux — je sais que vous êtes un homme arrivé! — de vos voyages, car Laurent m'a écrit vous avoir rencontré à Lausanne. Quelle bonne pensée vous a pris de venir dans notre enfer industriel?... Vous allez me permettre de vous présenter mon mari que vous ne connaissez pas encore.

Elle débitait tout cela sans attendre de réponse, avec l'évidente volonté de laisser à son cousin le temps de se remettre, et plus encore avec l'intention d'être d'une bienveillance achevée.

Ce n'était plus l'accueil glacial d'autrefois, Pascal ne pouvait soupçonner le don fatal qu'il possédait, depuis la diense d'Ismérie, d'épouvanter les consciences troublées.

M. Honoré Tanguin se rendit aussitôt à l'appel de sa femme et permit ainsi à Pascal d'admirer en sa personne la puissance irrésistible du million.

C'était un homme court et trapu, solidement campé sur des jambes épaisses, qu'un buste proéminent alourdissait.

Les épaules carrées laissant émerger à peine, au-dessus d'un cou robuste, une grosse tête palotte, couronnée de cheveux noirs.

Les bras petits, les mains grasses, l'aspect vieillot, composaient un ensemble désagréable et sans dignité.

Cet homme, qui ne voulait pas vieillir, joignait à une intelligence médiocre certaines qualités du cœur. Il avait pour la famille un reste du culte qu'elle recevait jadis dans les intérieurs honnêtes, et que le souffle moderne a, presque partout, dissipé.

Un parent de sa femme, même un parent inconnu, avait droit à son accueil le plus cordial.

Sabine dirigeait la conversation, tournait les écueils, adoucissait les angles avec une aisance parfaite, ne laissant pas à Pascal le temps de formuler la question qui lui venait aux lèvres:

— Où donc est Juliette?

Pourtant, il la prononça, cette question, dès qu'il eut repris possession de lui-même dans ce milieu séduisant.

— Juliette! répéta Sabine avec un rire argentin. Vous la verrez bientôt. Je vais envoyer chercher cette petite sauvage.

— Une petite sauvage, dites-vous?... Je croyais qu'élèves sous vos yeux, elle serait devenue au contraire une merveille de civilisation.

Il riait aussi, mais le mot de "petite sauvage" lui avait déplu d'instinct.

— Point, dit Sabine plus sérieusement. Elle a des goûts rustiques, et tous mes soins n'en auraient pu faire qu'une "demoiselle" fort arriérée.

— Vous métonnez beaucoup, ma cousine; j'avais gardé bon souvenir de cette nature caressante et douce, accessible, à mon sens, à toutes les bonnes inspirations.

Les sourcils de Sabine se froncèrent d'une façon inquiétante. Son mari, qui devait connaître ce symptôme, se hâta d'intervenir:

— Elle a changé, je vous assure. Pour ma part, je ne l'ai connue que très maussade, sournoise, et petit à petit, si revêche que j'ai engagé plusieurs fois ma femme à la laisser en pension même pendant les vacances.

— Et... vous l'avez fait, Sabine?

— Non, dit Sabine vivement; je l'ai rappelée près de moi, mais elle s'ennuyait, paraît-il, car elle est allée visiter une famille de paysans qui possède toutes ses affections.

— Voulez-vous me permettre d'aller l'y chercher? reprit Pascal en se levant.

—Si cela peut vous distraire, minauda la jeune femme, dont le front restait orageux. J'aurais préféré vous garder et expédier à Notre-Dame-de-l'Île un domestique qui la ramènerait.

La parole était gracieuse, le ton engageant. Pourtant Pascal persista, expliquant naïvement que la surprise de cette enfant le réjouirait.

—Vous trouverez Juliette chez le passeur, dit alors Sabine sans insister davantage.

Elle eût craint de montrer trop d'empressement à le retenir, et se borna à lui rappeler que l'on aimait à sept heures à la Verrerie.

—Car, ajouta-t-elle en ébauchant un sourire, la petite sauvage pourrait bien vous faire oublier l'heure. elle a énormément de babil et pas mal d'imagination.

Pascal promit d'être exact et s'éloigna.

Il croyait refaire avec plaisir la promenade de Notre-Dame-de-l'Île, d'ordinaire toute verte et pittoresque; mais il avait compté sans la crue du Rhône qui envahissait fort irrespectueusement le chemin du pèlerinage.

Pascal n'avait pas fait trois cents mètres qu'il constatait le déplorable état de ses bottines vernies et la nécessité qu'il s'imposait de rentrer, avant l'heure du dîner, à la Verrerie pour y refaire une toilette plus présentable; malheureusement, il n'avait pas vite. Chaque pas qu'il faisait en avant sur cette terre glissante l'exposait à en faire deux en arrière, et le fleuve, mettant à profit le peu d'exhaussement de ses bords, se donnait à cœur joie d'empiéter sur eux de plus en plus.

Enfin, très mouillé et passablement mécontent contre lui-même, puisque son opiniâtreté seule causait sa mésaventure, il aperçut la maison du passeur dont la petite cour ne formait qu'une mare.

Il s'équilibra sur des pierres, acheva de se tremper et pénétra non sans peines dans la maisonnette.

VII

Autour d'un feu de branches, la famille était groupée. Ni le père, ni le fils aîné n'étaient là.

La femme de Pierre Pique, se leva la première du coin de l'âtre où elle faisait bouillir le dîner, et ne reconnut pas le visiteur.

Il y avait cinq ans qu'on ne l'avait vu, et encore n'avait-il pas laissé grande trace de son passage. un peu d'or après avoir interrogé.

Et puis, dans la chaumière basse, le jour entrait si mal !... Le jour baissait un peu déjà, du reste.

La Pique regarda l'étranger et lui demanda ce qu'il y avait pour son service.

Les enfants, rangés en cercle, attendaient la réponse avec des yeux pleins de convoitise.

Avant que cette réponse ne fût articulée, une fillette d'une douzaine d'années avait bondi d'un coin de la salle au cou de Pascal en criant follement.

—C'est mon parrain ! c'est mon parrain !

Pascal ravi serra l'enfant sur son cœur, lui rendit ses caresses avec effusion, et, la repoussant doucement pour bien la voir, considéra avec attention la "petite sauvage" qui venait de se montrer si tendrement familière.

C'était une fillette grande et mince, fine comme un jonc, distinguée de taille et de visage, point très jolie, mais infiniment attrayante par la coupe du front, l'expression des lèvres, la profondeur du regard.

Il la fit asseoir près de l'unique fenêtre, l'interrogea sur sa mère d'abord, afin de deviner ce que l'enfant en savait.

Bien peu de choses. On lui avait dit que Mme Ismérie avait une place très loin, très loin, que ne savait pas au juste où, et qu'il était impossible d'aller la voir.

—Est-ce vrai, mon parrain ? demanda Juliette à son tour.

—C'est vrai, oui, mon enfant ; mais nous reparlerons de ta mère. Et toi es-tu bien heureuse ?

—Oh ! oui, dit-elle, quand je suis ici !

—Comment, quand tu es ici ?

—Chez maman Pique !... on m'aime bien, voyez-vous.

—Tant mieux, certes, et j'en remercie ces braves gens ; mais à la Verrerie...

—Vous n'allez pas m'y ramener, au moins ? s'écria Juliette en se rejetant en arrière comme si la peur l'eût saisie.

Pascal fut stupéfait de cette involontaire stupéfaction.

—Tu ne songes cependant pas à rester chez le passeur ? fit-il en essayant de rire.

—Je vous en prie, mon parrain, ne me remenez pas là-bas. On ne désire pas que j'y retourne.

—Que dis-tu là ?... Mme Tanguin...

—Oh ! fit tristement l'enfant, Mme Tanguin ne s'occupe pas de moi.

—Tu déraisonnes. N'est-ce pas elle qui t'a recueillie, élevée, mise en pension. Eh bien ?...

L'enfant fit un grand soupir, hésita, rougit.

—Eh bien ! elle ne m'aime pas, dit-elle tout bas.

—Tu vas devenir ingrate, Juliette, prends garde !

—Vous avez raison, mon parrain, je ne dirai plus rien, fit Juliette, interdite du ton sévère dont il n'avait pu se défendre.

Ce n'était pas ce que souhaitait Pascal. Mais son indignation l'avait trahi ; il eut beaucoup de peine à faire revenir Juliette de l'effroi qu'il lui avait causé.

La Pique vint à l'aide de Pascal avec sa rude franchise.

—C'est vrai, monsieur, dit-elle, que Mme Tanguin a quelque chose dans le cœur, je ne sais pas quoi, contre cet enfant-là. Quand elle l'a pris après... après...

La bonne femme toussa vigoureusement et reprit avec volubilité.

—Après le départ de Mme Morin pour sa nouvelle place, quoi... Mme Tanguin n'avait pas assez de douceurs pour la petite, la couchant dans sa chambre ; la comblant de cadeaux, l'habillant comme une princesse. "Je te ferai heureuse, petite fille, lui disait-elle, je compenserai pour toi les rigueurs du sort !" La petite a bien retenu cette parole qui lui promettait plus de beurre que de pain. Ça n'a pas duré longtemps, en effet.

—Je vous ferai observer, interrompit Pascal assez mécontent de ce début, que Mlle Sabine, en se mariant devait modifier ses rapports familiaux avec Juliette.

—Ça, oui, monsieur. On la fit habiter d'abord dans une chambre assez loin de celle de la jeune dame, puis bientôt, on la repoussa tout au fond de la maison, dans un cabinet sombre. Plus de cadeaux, plus de caresses, plus de beaux habits.

—Ils étaient inutiles pour la condition de l'enfant, dit encore Pascal.

—Peut-être bien les habits, mais pas les caresses, monsieur. Les jeunes gens, voyez-vous, ça a besoin qu'on les embrasse et qu'on les dorlote un brin pour les faire grandir. Voyez les miens ; ils sont beaux, hein !... plus forts que Juliette ; ils sont bien caressés aussi, ce qui n'empêche pas le père Pique de les corriger quand ils font mal.

—Ce n'est pas tout, monsieur. Sans que la petite fit aucun mal, puisqu'elle était presque toujours seule dans son coin, la jeune dame lui faisait toujours des yeux sévères, et même, parfois, quand l'enfant s'approchait, elle la repoussait avec colère. "Laisse-moi... tu me fais mal avec tes regards sérieux... on dirait ta mère !... Oh ! qui me délivrera du fardeau que je me suis naïvement donné !" L'enfant ne comprenait pas. Elle venait pleurer ici. D'abord on le lui défendait, et puis, comme cela débarrassait la jeune dame on la laissait faire. Un peu plus tard, on la mit en pension à Vienne, cloîtrée là comme une petite religieuse.

—C'est l'éducation habituelle des jeunes filles, protesta Pascal.

—Certainement, mais on va voir les autres ; celle-là, personne n'allait la voir. Elle est restée trois ans sans revenir.

—Trois ans ! je croyais...

—Et M. Tanguin voulait même la laisser cacore cette année pour ne pas embarrasser sa femme.

—Lui aussi ? lui aussi n'aime pas Juliette ?

—On lui dit tant que c'est une pleureuse, une sauvage, à cet homme !... Il le croit, pardi !

—Oui, il le croit, répéta le jeune homme tristement.

—Enfin, pour vous finir, monsieur, cette année, elle est revenue tout de même ; mal habillée, mal soignée, enfermée toute seule, elle le supportait encore mais la jeune dame ne pouvait l'apercevoir sans entrer, comme en fureur ; il semblerait que cette petite soit un serpent dont elle a peur d'être mordue. "Va-t'en, je ne veux pas voir ta figure... Ces vacances ne finiront-elles donc jamais ?... Je te remettrai en pension avant la fin, si je te rencontre encore sur ma route."

Et la pauvre petite n'osait plus bouger de son cabinet noir, si bien que les domestiques en avaient pitié ; mais les domestiques aiment d'abord ce qui plaît aux maîtres et ceux de la Verrerie ont bientôt craint de déplaire à la dame en s'occupant de l'enfant. Je crois qu'elle n'a pas eu à souper tous les jours, allez !

—Vous êtes folle ! dit durement Pascal, exaspéré de l'accent de vérité de ces détails inimaginables.

Juliette qui, debout devant son parrain, n'avait pas prononcé une parole, releva ses grands yeux expressifs quand elle l'entendit traiter ainsi sa vieille ami.

—Non, mon parrain, dit-elle avec une extrême netteté, maman Pique n'est pas folle. On a souvent oublié de m'apporter à souper. Ce n'est pas que je m'en plaigne, je n'ai droit à rien, moi ; mais ce que raconte maman Pique est vrai. On m'oubliait, voilà tout. Je compte là-bas pour si peu de chose, que les domestiques occupés à leur service, et d'ailleurs peu habitués à ma présence, ne s'inquiètent point à mon sujet. Moi, je n'osais pas parler.

—Tu n'osais pas ?... mais pourquoi ?... pourquoi ?...

—Depuis qu'un soir... il était bien tard, c'est vrai, j'aurais du dormir... mais j'avais très faim. Il y avait eu un grand dîner à la Verrerie, on m'avait oubliée encore plus que de coutume... Je suis sortie tout doucement... sans lumière, mais il y avait du gaz partout... et je m'en allais du côté de l'office, espérant trouver un valet de chambre qui est très bon pour moi.

—Ah !... les valets de chambre sont bons pour toi ! répéta Pascal avec amertume.

—Je ne le rencontrai pas, et, dans un corridor, je tombai droit sur Mme Tanguin qui remontait chez elle. Elle ne s'attendait pas à me voir, le gaz était baissé à moitié ; je lui fis peur. Elle jeta un cri, recula en pâlisant, les mains étendues ; puis me reconnaissant, elle me saisit ; je crus qu'elle allait me frapper. "Petit fantôme ! disait-elle les dents serrées par la colère. Remords vivant !... que fais-tu sur mon chemin ?" Elle me secoua très fort, me rejeta contre le mur, et s'enfuit en courant. En rentrant, je compris pourquoi je lui avais fait l'effet d'un fantôme : j'avais ma jupe blanche et mon peignoir de nuit ; mais pourquoi m'appeler : "Remords vivant ?..." Depuis ce soir-là, je n'osais plus sortir.

Elle se tut, et Pascal épouvanté n'interrogeait plus ; ce que voyant la Pique voulait conclure :

—Donc, monsieur, la petite s'étant échappée un jour pour venir jusqu'ici, s'y est trouvée si bien qu'elle n'a pas voulu repartir. Et personne, personne n'est encore venu la réclamer, quoiqu'il y ait déjà huit jours qu'elle soit avec nous. Vous voyez donc bien, monsieur, que Mme Tanguin n'aime pas la petite, comme nous vous le disions en commençant.

Et, satisfaite de sa conclusion, la paysanne s'en fut

allumer sa lampe, car la nuit, qui tombait de bonne heure par ce temps pluvieux, envahissait la petite maison.

Le jeune homme arrivait bien à temps pour soustraire Juliette à la position déplorable qui lui était faite et surtout, il l'espérait bien, pour obtenir de Sabine l'explication de ce mystère.

Il se promettait donc d'entretenir Sabine, le même soir de tout ce qu'il venait d'entendre, sans compromettre toutefois celle dont il tenait ces détails.

Plein de cette pensée, désireux de la mettre à exécution le plus promptement possible, il embrassa Juliette en l'assurant que tout ce qui l'avait attristée à la Verrerie ne serait bientôt plus qu'un souvenir, et qu'il allait la reconduire lui-même près de Mme Tanguin.

—Comme il vous plaira, mon parrain, répondit docilement la jeune fille dont les yeux tristes vinrent caresser le vieux visage ridé de la femme du passeur.

Pascal, prenant sa petite amie par la main, se mettait en devoir de regagner la Verrerie, quand, après avoir franchi la cour qui, dans une heure, avait passé de l'état de mare à celui de lac, il s'aperçut que le chemin tout entier paraissait couvert.

Sur son observation, la Pique envoya son garçon de treize ans à la découverte, pour étudier l'état du sentier à mesure qu'il s'éloignait de la maisonnette en se rapprochant du Rhône.

Le garçonnet revint peu après, mouillé jusqu'aux genoux, ce qui suffisait à démontrer l'impossibilité du passage.

Pascal fut vivement contrarié de cette circonstance inattendue qui apportait un retard peu séant à sa rentrée chez sa cousine.

—Ne pourrais-je pas retourner à la Verrerie par le fleuve ? demanda-t-il.

—Dame ! dit la Pique, c'est difficile. Notre homme est à la fabrique de ouate, où il travaille depuis trois mois. Les temps sont si durs !... et puis le garçon que voilà commençait à pouvoir passer le monde de l'autre côté du Rhône. C'est autant de gagner avant l'hiver.

—Très bien ! votre garçon va nous conduire.

—Oh ! monsieur, Joseph est assez habile pour traverser l'eau sans accident, mais remonter le courant c'est autre chose !

—Il ne serait pas assez fort ?

—Pour sûr, non, monsieur..., surtout par la crue !...

—Alors, qu'il aille à Saint-Christ chercher son père. Je solderai son dérangement.

—C'est bien dit, ça, monsieur ; Joseph y va sur l'heure. Joseph était déjà parti. On le vit clapotter dans l'eau houeuse de la cour, atteindre une petite berge et disparaître.

—Il en a pour un peu de temps avant de ramener le père ; venez vous réchauffer, dit la femme.

Pascal se rapprocha du feu, suivi de Juliette, que ces contre-temps paraissaient plutôt charmer. Il n'eût pas, du reste, le loisir de sécher longtemps devant la flamme ses bottines humides.

Joseph rentra presque aussitôt, l'air fort déconfit.

—Qu'y a-t-il ? fit la mère.

—On ne peut pas aller plus loin de ce côté-là que de l'autre. La berge trempe !

Pascal saisit le sens effrayant de cette locution laconique et se leva d'assez méchante humeur contre lui-même et contre les éléments.

—Ce qui veut dire qu'on ne peut même pousser jusqu'à Saint-Christ ? demanda-t-il.

—Impossible, m'sieu, dit l'enfant.

—Voyons, veux-tu que nous essayions, à nous deux, de remonter le fleuve ?

—Notre Dame-de-l'Île ! exclama la Pique. Monsieur, vous n'êtes pas d'ici et vous ne savez pas que lorsque le fleuve monte, il ne faut pas le braver.

— Mais, enfin, je suis solide, je ramèrai, et pourvu que Joseph tienne la barre...

— Je ne le permettrai pas. Nous sommes pauvres, mais nous tenons à nos enfants.

— Enfin, ma bonne femme, si j'e ne puis ni rentrer à la Verrerie, ni aller à Saint-Christ, que voulez-vous que je devienne ?

— Il faut rester chez nous, monsieur.

— À cette heure ?

— Pour la nuit, ôpi ; si le passeur était là, il vous dirait de même.

— Ah ! dit Joseph, si le père était là, nous viendrions bien à bout du courant. Je vais toujours essayer un peu. La mère se jeta contre la porte.

— Assez, dit-elle d'un ton dur. J'ai perdu mon père par l'eau, mon second fils par l'eau. Tu ne sortiras pas ! Joseph alla s'asseoir près de l'âtre sans rien ajouter.

Pascal l'imita machinalement ; il ne voyait absolument aucun moyen de sortir de la position ridicule où sa mauvaise fortune l'avait poussé.

Il faisait nuit noir maintenant et la pluie s'était remise à tomber.

— Avez-vous eu déjà des crues de ce genre ? demanda tout à coup le jeune homme prêt à tirer parti de la moindre indication.

— Tous les deux ou trois ans, m'sieu, fit Joseph.

— La maison est solide au moins ?

— Pas trop. Le pisé, quand il est neuf, résiste assez bien ; mais en vieillissant... et puis les inondations des autres années le détrempe. Si le fils aîné se maria richement à Lyon, comme il nous l'écrit, nous ferons faire une maison de briques : ça résiste mieux.

— Et tout le monde ici montre la même insouciance ?

— Ce n'est pas de l'insouciance, monsieur, c'est l'habitude. A Notre-Dame-de-l'Île, tout le monde vit comme cela de père en fils.

— Alors, que Notre-Dame-de-l'Île vous protège ! conclut Pascal en regardant un filet d'eau qui s'introduisait lentement sous la porte jointe.

— Ce n'est rien. Joseph, mets des bouchons de paille, bouche bien le seuil. Nous ne sortirons plus ce soir, par exemple.

— Bloqué ! dit Pascal en se retournant vers Juliette qui avait assisté, muette, à cet entretien.

Elle était toute rouge, avec la physionomie inquiète d'une personne décidée à soutenir une motion difficile.

— Qu'as-tu ? lui demanda le jeune homme amicalement.

— Je pense... je pense... où nous allons vous faire coucher, mon parrain.

— Ne t'inquiète pas de cela. Nous ferons du feu, et une mauvaise nuit est bientôt passée.

Mais l'enfant ne l'entendait pas ainsi. Elle tourna autour de la femme du passeur jusqu'à ce que celle-ci lui eût donné la clef de son armoire où, sur les planches usées, dormait la belle paire de draps du ménage, ceux qui servaient aux noces, aux revailles, aux décès de la famille.

Juliette triomphante les emporta, tandis que la Pique, toute songeuse, se souvenait qu'ils avaient servi pour la dernière fois à convier le lit mortuaire du fils que le fleuve lui avait pris.

On entendit pendant un quart d'heure un bruit de balai, d'éponge, de meubles rangés dans une petite pièce qui faisait suite à la salle commune où les lits de famille étaient dressés.

En même temps, la Pique mettait sur la table une coupe bouillante, un pot de terre brune où le petit vin du pays pétillait, un fromage frais et du pain noir.

Pascal invité à faire honneur à ce repas frugal, ne tarda pas à prouver que l'appétit de la jeunesse ne l'abandonnait pas, même dans les situations désagréables.

Juliette était gaie comme un oiseau, vive, pimpante

et si peu semblable à une "petite sauvage," que le jeune homme se demandait où donc Sabine avait les yeux pour la voir sous d'aussi noires couleurs.

Peu après, et quoiqu'il s'en défendît, il dut accepter, pour ne pas blesser la bonne femme, de reposer sur le lit d'apparat que Juliette avait préparé.

VIII

Le lit d'apparat !... pauvre assemblage de planches vermoulues, de laine rare et de crin du réunis dans une enveloppe de cotonnade ! Pascal s'y endormit cependant, car le voyage de Paris à Vienne l'avait brisé, et son imprudente promenade dans le sentier inondé rendait ses membres douloureux.

Il s'endormit, bercé par les ronflements sonores de la femme du passeur qui traversaient la mince cloison. Juliette et les deux autres fillettes connaissaient de longue date ce bruit régulier, qui aidait au sommeil, comme le tic-tac monotone d'un moulin.

Joseph avait regagné son petit coin sous le toit, et y dormait à poings fermés.

La nuit était profondément obscure. La pluie ne cessait de tomber, droite et serrée.

Au milieu de son sommeil, Pascal fut brusquement saisi par une sensation d'humidité pénétrante. Quelque chose de glacial l'envahissait, tandis qu'une odeur boueuse montait à ses narines.

Il se dressait sur son séant, ne vit que la nuit noire et jeta ses mains autour de lui par le geste instinctif de la cécité.

Ses mains, qui n'avaient d'abord rencontré que le vide, s'abaissèrent un peu plus que le niveau du lit et plongèrent subitement dans l'eau.

Un petit clapotement bruissait du côté de la fenêtre et le lit lui-même parut soulevé et comme prêt à flotter.

Pascal n'avait retiré que sa redingote, qu'il essaya d'ailleurs vainement de retrouver ; elle avait sans doute glissé jusqu'à terre.

Il se dressa sur ses pieds et constata avec stupeur qu'il avait de l'eau beaucoup au-dessus des genoux.

Au même moment, une sorte de craquement retentit dans la pièce voisine, puis un bruit pareil à celui d'une vanne qu'on abaisse, et le lain qu'il prenait monta presque d'un trait jusqu'à sa ceinture.

Il était évident qu'une porte avait livré passage au fleuve. Une porte !... une muraille peut-être !...

Un cri lugubre se fit entendre aussitôt derrière la cloison qui chancelait.

— L'eau !... l'eau !... exclamait la Pique, tirée de son robuste sommeil par l'effondrement de sa porte sous le poids de l'inondation.

Et les voix affolées des fillettes répondirent sinistrement.

— L'eau !... l'eau !...

Pascal debout, résistant à la pression, se demandait ce qu'il fallait tenter pour sortir de cette situation périlleuse, quand la cloison s'affaissa d'un mouvement lent, en face de lui. La cloison de pisé !... qui baignait depuis plusieurs heures !...

Il la vit, car Joseph, suspendu à l'échelle qui menait à sa soupenette, venait d'allumer une lampe sur la cheminée de la chaumière.

Il vit aussi les enfants ramassés sur le lit de la mère, et celle-ci demi-nue, échevelée, qui cherchait à se hisser sur un dressoir pour les attirer après elle.

C'était foudroyant.

Une famille prudente, bien que déjà bloquée de deux côtés, eût cherché à gagner les terres le plus promptement possible, laissant la chaumière résister, vide, à la pression de l'eau.

Cette pression avait été d'autant plus forte que les talus du bord avaient cédé dans la nuit, que la porte mal

close avait fléchi sous le choc, et que le fleuve, sorti de son lit dans une convulsion rapide, se frayait déjà sa route de l'autre côté de la maison assise dans un terrain bas.

Ah ! si le vieux passeur avait été là !

Pascal marcha vers la fenêtre de sa petite chambre, l'ouvrit, senti couler le fleuve à fleur d'appui et la ferma d'un geste découragé.

Pourtant il cria aux malheureux qui gémissaient :

— Courage !... nous allons sortir de là !

Comment ?... Il n'en savait absolument rien.

Le pisé de la cloison, c'est-à-dire la terre durcie formant séparation à l'intérieur comme elle formait murailles à l'extérieur, le pisé qui était rongé par l'eau depuis de longues heures, se désagrégeait de plus en plus. Après la cloison, le mur : c'était fatal.

Péniblement, Pascal rejoignit la famille en larmes. L'éboulement des talus avait précipité sur la maison une grande masse d'eau furieuse qui l'emplissait d'abord avant de l'éventrer.

Tous le sentaient. La lumière vacillante de Joseph éclairait une scène affreuse. Les enfants étaient parvenus à se soulever sur les bras de la mère jusqu'au dressoir, et déjà le dressoir chancelait sous le poids.

— A l'escalier, cria Pascal.

L'escalier, qui n'était guère qu'une misérable échelle, donnait accès dans une soupenne sans fenêtre où Joseph avec une grande présence d'esprit, travaillait silencieusement à pratiquer une ouverture.

— Pourquoi faire ? dit la mère éperdue, il n'y a pas de fenêtre pour gagner le toit.

— On en fait une, répliqua Pascal qui avait deviné l'intention du courageux enfant en voyant tomber des débris de plâtras.

Pascal avait atteint le pied de l'escalier. S'arc-boutant aussi solidement que possible contre le mur, il tendit les bras aux petites filles du passeur d'abord, les attirant près de lui et leur fit gagner la soupenne.

— A toi, Juliette, dit-il en appelant pour la deuxième fois l'orpheline qui se trouvait suspendue au dressoir branlant.

— Après maman Pique, répondit l'enfant.

— Va, dit la Pique, je suis forte, moi.

— Et moi je pèse moins sur le dressoir. Allez, allez vite, maman Pique, il va tomber.

C'était vrai ; la bonne femme sentait les vieilles planches céder à la fois à l'eau qui les soulevait et à ses pieds qui s'y appuyaient.

Elle prit les mains tendues de Pascal et sauta lourdement sur l'échelle qui oscilla.

Mais l'élan qu'elle avait pris fut fatal au dressoir, qui s'abattit en se disjoignant.

Ce ne fut pas Juliette qui jeta un cri, ce fut Pascal qui venait de voir sa filleule plonger avec les débris, auxquels elle s'accrochait.

Il descendit le l'échelle, se remit à l'eau et se dirigea vers la fillette, dont la robe émergeait à peine au-dessus.

Il la saisit, l'entraîna, retrouva l'escalier et l'y porta jusqu'aux marches élevées, sans qu'elle eût donné d'autre signe de connaissance que de serper follement le cou de son sauveur entre ses petits bras tremblants.

Il eut quelque peine à s'en dégager pour la faire pénétrer dans la soupenne, et sa tentative eut pour résultat de lui démontrer l'impossibilité de faire tenir un être vivant de plus dans ce coin resserré.

Tous deux demeurèrent donc sur l'escalier, écoutant le bruit saisissant du courant qui battait les murailles.

Joseph, monté sur le toit, annonça qu'il distinguait, entre deux nuages moins sombres, la plaine toute couverte d'eau.

La pauvre famille, se dressant contre l'ouverture, se mit à jeter des cris d'appel dans la direction de Saint-

Christ, espérant que quelque batelier les pourrait entendre.

Mais le vent semblait porter leur voix dans la direction opposée, d'où le secours ne pouvait venir.

Une heure passa dans cette agonie, deux heures !... Les enfants n'avaient plus la force de pleurer ni la mère de crier.

Joseph essayait de tenir sa lampe sur le toit pour servir de signal de détresse. Il l'avait enfoncée dans un falot qui gisait dans un angle de la soupenne, et l'agitait à tour de bras.

Tout à coup un craquement, un seul !... la maison manqua de ses quatre murs de terre à la fois et s'aplatit comme un château de cartes.

Un gémissement d'horreur s'éleva du groupe désespéré, qui roula parmi les décombres.

Pascal, frappé au front par la poutre du toit, ressentit une douleur lancinante, étendit les bras et perdit tout sentiment.

Juliette, entraînée dans sa chute, ne lâcha pas les mains qu'elle serrait, et garda toute sa présence d'esprit à la minute précise où elle s'éteignait chez les autres.

C'était une enfant intelligente et résolue. Son parrain l'avait sauvée ; elle ne songea qu'à son parrain. Ne pouvait-elle le sauver à son tour ?

Il gisait au pied de l'échelle, sur des débris amoncelés que le courant vainqueur désagrégeait déjà. Sa tête et ses bras émergeaient seuls de l'eau.

L'échelle—par quelle miracle d'équilibre ?—était restée debout, appuyée à moitié contre le pan de mur écroulé, à moitié contre les deux vieux arbres qui étayaient de ce côté la petite maison.

Juliette s'y cramponna d'une main, attirant de l'autre, le plus possible hors de l'eau, Pascal évanoui.

Un instant elle cru avoir réussi à soulever le buste au prix d'efforts effrayants ; mais un flot passa, irrité d'être entravé par les pauvres meubles, qui replongea le jeune homme plus avant.

L'enfant descendit un échelon, attirant à elle les bras inertes qui montaient et s'abaissaient au gré du courant. Elle les sentit bientôt qui résistaient à son étreinte, tandis que le corps enfonçait toujours.

Encore un échelon descendu !... A chaque mouvement, l'escalier, miné à la base, vacillait sous ses pieds...

Penchée sur l'eau, l'enfant se bornait maintenant à maintenir au-dessus la tête du jeune homme.

— Notre-Dame-de-l'Île !... sauvez-nous ! priait-elle.

Épuisée, épouvantée, pleurante, elle perdit la sensation du froid, du temps, de la souffrance. Une seule pensée survivait en elle :

— Si je tiens la tête de mon parrain bien haute, bien haute... jusqu'à ce que le secours arrive... il ne sera pas noyé comme les autres !

N'étaient-ils pas noyés, les malheureux habitants de la maisonnette, puisque l'on n'entendait plus leurs gémissements ?

Combien de temps demeura-elle ainsi ?

Un jour blafard éclairait la plaine inondée quand une barque, montée par deux hommes et un enfant, put aborder les ruines de la demeure du passeur.

Il y avait déjà longtemps que cette petite embarcation luttait pour arriver jusque-là ; mais, tantôt accrochée aux branches des arbres submergés, tantôt heurtée par des obstacles invisibles qu'il fallait franchir, elle avait chaviré deux fois depuis Saint-Christ.

Le passeur lui-même tenait une gaffe et cherchait à atterrir. Le malheureux père, pendant cette horrible nuit, avait fait des efforts prodigieux pour venir au secours des siens.

Réveillé tard, parti en toute hâte de Saint-Christ, il avait été corné par la crue à mi-chemin et contraint de retourner chercher une barque.

Toutes celles qui restent d'ordinaire amarrées le long

du Rhône avaient été emportées. Au village même, qui est déjà dans les terres, il n'y en avait qu'une seule, amenée là pour être réparée.

Une des planches du fond manquait. L'avant faisait eau.

Dévoré d'inquiétude, Pierre Pique, qui savait si bien le prix d'une seule minute, dut se résoudre à marteler, à clouer, à radoubler l'unique barque, pendant que sa famille périssait peut-être en l'appelant !

Quand elle fut en état, il s'y jeta avec un camarade et commença cette pénible et lente navigation que peuvent seuls apprécier ceux qui ont assisté à des sauvetages en temps d'inondation.

L'embarcation, renversée une seconde fois sous le choc inattendu d'un tronc d'arbre couvert par le flot, venait d'être difficilement relevée, quand un appel douloureux fit tressaillir les mariniers.

Un corps d'enfant semblait venir à eux, porté par le courant.

— Joseph ! cria le passeur.

L'enfant entendit, redressa la tête. Les forces lui manquaient.

Quand il avait roulé avec les débris de la maison, il s'était frayé un passage au travers et mis à nager vigoureusement vers la terre, mais la fatigue l'empêchait de l'atteindre quand il avait aperçu la barque.

On le recueillit. Ce qu'il raconta était si atroce que Pierre Pique, tremblant, n'y voyait plus pour diriger la barque ; son camarade, plus solide, y parvint mieux.

La maisonnette, ou plutôt ce qui fut la maisonnette, était maintenant devant eux. Une poutre dressée en l'air, un amoncellement de gravois, des têtes d'arbres, c'était ce qu'on en pouvait distinguer.

Accroché au faite d'un de ces arbres, un groupe humain sans voix, sans larmes, voyait approcher la barque... regardait venir la vie !...

La femme du passeur, enfourchée sur la dernière branche, y tenait suspendue sa fille aînée, tandis que la plus petite l'enveloppait de ses bras.

Elles furent les premières délivrées ! et quelle joie quand la pauvre mère vit passer ses enfants de ses bras engourdis dans les bras robustes du passeur !

— Et Juliette ? demanda Joseph.

Personne ne lui répondit. Personne, d'ailleurs, ne savait rien.

Sur la surface boueuse et jaunâtre, le haut d'une échelle, que deux arbres submergés soutenaient, apparaissait pourtant.

Au ras de l'eau, deux têtes, dont l'une semblait vivante encore, et l'autre morte déjà.

— Juliette ! exclama le courageux garçon en faisant pirouetter la barque dans cette direction.

L'eau avait monté peut-être ; peut-être seulement le corps de Pascal avait-il glissé plus profond. Juliette l'avait suivi, sans cesser de soutenir la chère tête, qui s'était successivement appuyée sur ses genoux... sur sa poitrine... sur ses mains... sur son propre visage !

La pauvre petite n'avait plus de forces. Sa volonté restait entière.

— Quand je ne pourrai plus tenir sa tête hors de l'eau... nous mourrons tous deux ! pensait-elle.

Quand la barque parut, ses yeux s'enflammèrent. Quand ses sauveurs l'arrachèrent au flot boueux, ils s'éteignirent.

Son parrain sauvé par elle, avec elle, la nature reprenait tous ses droits sur l'héroïque petite fille qui perdit connaissance à son tour.

Le soleil s'était levé sur ces désolations immenses et se préparait, dans son implacable sérénité, à éclairer une des plus rapides inondations dont les rivages du Rhône aient gardé souvenir.

Fleuve terrible, que de formidables sources alimentent et que de mystérieux affluents gonflent tout à coup !... Il

est de ceux dont on constate les ravages bien plus qu'on n'en peut prévenir les caprices, et, quelque cruel qu'il soit presque périodiquement à ses riverains, rien ne peut les éloigner de ses bords.

De la Verrerie, arrivèrent avec le soleil plusieurs barques de sauvetage.

Un peu tard peut-être — mais une jolie femme ne saurait penser à tout, à l'heure du sommeil — Sabine s'était avisée que son cousin, n'étant point rentré pour le dîner, pouvait bien avoir été surpris par la crue dans la chaumière du passeur.

Au jour, elle envoya des barques aux nouvelles.

Celles-ci remorquèrent les malheureux, non sans difficultés ni danger, et deux heures après, pour un trajet qui se peut faire en quelques minutes, la Verrerie donnait asile à Pascal, Juliette, le passeur et sa famille.

En apercevant son cousin et la fillette blêmes et mourants, quelque chose d'inavoué, comme un soupir de regret, passa sur les lèvres sèches de Sabine.

Elle ne pensait pas que le danger serait aussi sérieux, c'était tout au plus une nuit blanche croyait-elle.

IX

Quand la vie, le souvenir revinrent aux inondés, ils purent reconstituer leur lamentable histoire, s'aidant l'un à l'autre dans cette tâche où les lacunes ne manquaient pas plus que l'effroi rétrospectif.

Pascal le plus éprouvé, car son long séjour dans l'eau se compliquait d'une contusion au crâne, comprit à quelles petites mains dévouées il devait son salut.

Et n'était-ce pas merveille que cette enfant qui, pendant une agonie si affreuse, ne perdit ni courage, ni volonté, ni lucidité ?

Les bras avaient faibli, que son énergie lui inspirait encore la pensée de soutenir, avec sa propre tête, la tête inerte de Pascal.

Elle était heureuse de l'avoir sauvé plus qu'on ne le peut dire, et lui, plus reconnaissant qu'il ne savait l'exprimer.

Cette petite héroïne de douze ans, si abandonnée, si généreuse, emplissait son cœur de gratitude et d'émotion.

Ce fut la pensée dominante de sa convalescence.

Le Rhône était rentré dans son lit, et la famille Pique, abritée sous un hangar provisoire, travaillait à la réédification de sa demeure.

Pascal voulut — de ses deniers — que la pierre y remplaçât le pisé, et demanda que l'emplacement fût prudemment choisi, en prévision de son dangereux voisinage.

Sabine offrit un bout de terrain plus élevé ; M. Tanguin se chargea d'y faire planter un jardin et nouveau, et, la Providence aidant ainsi leur misère.

Cet événement, avait éloigné du souvenir de Pascal certains détails dont l'étranger s'était d'abord imposée à lui.

L'attitude de Sabine à l'égard de Juliette les lui remit en mémoire. Il y avait pourtant bien loin de sa protection froide et maniérée à l'abandon complet dont la fillette s'était plainte.

Un mot hantait le souvenir du jeune homme et l'épouvantait vaguement.

— "Remords vivant !" avait dit un soir Sabine à la petite abandonnée.

Sabine si hautaine et si paisible, pouvait-elle connaître le remords ? Et quelle probabilité que l'orpheline obscure pût troubler le repos de la femme riche et honorée ?

Pascal s'oubliait de longues heures à étudier, sous toutes ses faces, l'insoluble problème de cette tendresse exaltée, si promptement changée en répulsion violente.

Cela lui fournissait l'occasion d'observer plus étroitement les façons d'être de sa cousine, et peut-être ne se

rendait-il pas compte de l'intérêt extrême qu'il y prenait.

Sabine ne lui semblait pas heureuse. Le mari qu'elle avait choisi ne devait répondre à aucune des aspirations de son cœur. La fortune qu'elle avait convoitée ne suffisait pas à remplir le vide de son existence.

Pas une jouissance élevée, pas une tendresse véritable dans cette vie de millionnaire vulgaire.

Son visage indéchiffrable restait calme, et Pascal n'y parvenait à deviner qu'une profonde lassitude.

Pour s'arracher au danger de cette persistante étude, il résolut d'accomplir sans tarder le projet qui lui avait fait quitter Paris et dont l'inondation d'abord, son lent rétablissement ensuite, avaient retardé l'exécution.

Il voulait conduire Juliette à Ismérie avec assez de précautions et de prudence pour que la mère entrevît l'enfant sans que l'enfant pût voir la mère.

— Je vous prends Juliette pour quelques jours, dit-il un soir à Sabine.

— Ah ! fit-elle avec indifférence, voilà une étrange idée que de s'embarrasser de cette petite.

— Elle ne s'aurait m'embarrasser, étant intelligente et discrète.

— Oui, je sais que vous l'admirez fort.

— Je l'aime, ma cousine, ce qui est bien différent.

— Vous êtes son Moïse ! sourit-elle non sans un brin d'ironie.

— Avouez que, sans le courage de cette enfant, c'en était fait de votre serviteur.

— Oh ! murmura-t-elle d'un air sombre, elle vous a rendu le bien que vous vouliez faire à Ismérie.

— C'est près d'Ismérie que je vais, ma cousine.

Sabine tressaillit.

— Vous allez la revoir ?

— Je l'espère.

— Et travailler à sa rentrée dans le monde ?

— Je n'ai jamais cessé d'y travailler.

— Quel chaud défenseur vous faites !

Il sourit.

— Aussi terrible au coupable que dévoué à l'innocent.

— Et... Mme Morin vous paraît toujours aussi innocente ?

— Toujours.

— Ce qui revient à dire que, si vous pouviez tomber sur une bonne piste, malgré cinq ans écoulés, vous la suivriez sans hésiter ?

— Ah ! certes ! Ce serait une joie immense.

— Mais, après cinq ans, on ne peut rien trouver, j'imagine ?

— C'est une erreur. Quand le coupable croit s'être assuré de l'impunité, il commet d'ordinaire des imprudences qui le perdent.

— Et vous vivez comme cela, avec votre mine placide, dans l'espoir de recueillir sur votre route quelque imprudence décisive ?

— Un avocat, comme un soldat, ma cousine, doit toujours être prêt à tout.

Sabine eut un hassement d'épaules introduisible et rampit l'entretien.

Dès le lendemain, Pascal partit avec Juliette, toute ravie d'aller avec son parain.

Ismérie Morin avait été dirigée sur la maison centrale pour y subir sa peine.

C'était sur cette route que jouerait Juliette, tandis qu'Ismérie, prévenue par lui, la contemplerait de sa prison.

Et il se mit à cette mère pour voir, et bien voir, malgré la hauteur des fenêtres et l'épaisseur des barreaux de fer.

Laissant la fillette à l'hôtel où il était descendu, il entreprit l'ascension du plateau et fit passer sa carte au directeur de la maison centrale.

Son titre d'avocat devait, moins encore que son nom déjà bien connu, lui ouvrir les portes toutes grandes.

Tout d'abord il avait appris que Mme Morin occupait le quartier dit d'amendement et de préservation, où l'on place les condamnées les plus méritantes pour les soustraire au contact de leurs compagnes plus avilies.

C'était l'heure du travail. Dans un vaste atelier une cinquantaine de femmes étaient assises, côte à côte, devant des machines à coudre en pleine activité.

Une seule femme, sur le parcours du visiteur, ne leva pas la tête, ne détourna pas même les yeux. Quel lui importait ?

Ce fut pourtant sur cette femme que se fixa le regard épouvanté de M. de Guerras.

La sœur, qui avait reçu un ordre spécial du directeur, s'arrêta près d'elle et dit doucement :

— Ismérie Morin.

La malheureuse femme regarda qui lui parlait, vit Pascal, ouvrit les lèvres pour jeter un cri de joie. Mais l'habitude de la discipline l'emporta sur la surprise, sur le bonheur !... elle resta muette, avec des yeux ravés.

Pascal, frappé de douleur et d'émotion, restait aussi sans voix devant la pauvre martyre.

Ils s'envisagèrent une minute, avec cette intensité de volonté et d'expression qui peut suppléer le langage, et la sœur se remit en marche à travers l'atelier en invitant Pascal à la suivre.

La sœur l'introduisit dans le parloir, où, comme dans un cloître, Ismérie allait venir lui parler à travers une grille.

Elle vint, et pendant la demi-heure que le règlement permettait de lui accorder, elle pleura, le front appuyé aux grillages, tenant entre ses mains l'extrémité de celle que Pascal y avait difficilement glissée.

Il laissa ce cœur gonflé s'épancher par les larmes avant de lui verser doucement, avec des précautions infinies, l'immense consolation qu'il lui apportait.

Haletante, elle écoutait, n'osant comprendre. On lui parlait de Juliette, on lui promettait Juliette !... Comme si la prison, l'horrible prison, permettait la réunion de sa propre flétrissure et de cette candeur immaculée !...

Mais, quand elle eut saisi la miséricordieuse pensée de son frère de lait ; quand elle comprit que le lendemain, toute la journée, toute la longue et chère journée, sa Juliette, amenée par Pascal, resterait sur la promenade, bien en vue, dans sa grâce, dans sa gaieté, dans sa bienheureuse ignorance, la pauvre mère faiblit, tout à coup et s'abattit de sa hauteur, comme une plante fauchée.

La sœur surveillante n'était pas loin. Au cri de Pascal elle accourut.

— Elle est malade depuis longtemps, dit-elle, mais notre docteur n'y peut rien faire.

— C'est l'âme qui souffre ! dit Pascal.

Dans les bras de la sœur, Ismérie revint à elle, dominée, malgré son état de faiblesse, par la pensée de ne rien changer aux projets formés, aux jolies entrevues.

Elle assura se sentir mieux et refusa de se rendre à l'infirmerie, où la sœur voulait la conduire.

— Laissez-moi près de M. de Guerras, supplia-t-elle ; cela me guérira plus vite.

La sœur n'y put consentir, l'heure du parloir était passée ; c'était maintenant celle de la promenade. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de laisser traverser le préau au visiteur, pour lui permettre de voir encore une fois, au passage, la visitée.

Ismérie accepta la perspective de cette fastidieuse création que l'on nomme "la promenade," avec un empressement qui détermina Pascal à l'accepter aussi, quoiqu'il n'en devinât pas l'intérêt.

Ils se séparèrent donc pour se trouver peu après entre les murs lugubres du préau.

Qu'on s'imagine un trottoir de soixante centimètres de large, sur lequel s'allonge une file de condamnées, seule à seule, l'une derrière l'autre, séparées par un espace de

quarante à cinquante centimètres, avec défense rigoureuse de s'adresser un seul mot.

Rien ne vient varier cet implacable itinéraire. Aller droit, non pas même devant soi, mais dans l'ombre d'une autre, et, pendant une heure mortellement longue, remettre éternellement les pieds sur la trace laissée par sa compagne, voilà la *récréation* de la maison centrale !

Pascal contemplait, le cœur serré, cette procession funèbre, où sa présence apportait, par exception, un vif élément d'intérêt.

Les tristes créatures qui défilaient sous ses yeux n'avaient pas perdu tout instinct féminin dans leur exil social. La visite d'un inconnu en éveillait chez quelques-uns les sensations endormies.

D'une main devenue maladroite, elles rajustaient leur foulard, attirant sur le front quelques frisons de leurs cheveux, toujours cachés, qu'on n'a cependant plus la cruauté de leur couper.

D'autres essayaient à retrouver, sous leur grossière robe de laine, leur élégance doutoise d'autrefois. Il y en eut deux ou trois qui murmurèrent en passant devant Pascal :

— Monsieur, faites-nous diminuer notre temps, pour l'amour de Dieu !

— Puis-je quelque chose pour elles ? demanda-t-il à la sœur.

— Tout ce qu'un visiteur influent peut obtenir est un quart d'heure de travail en moins, répondit la fille de la Sagesse préposée à la garde des filles de la Folie.

Mais ce que cherchait Pascal, ce qu'il vit, ce fut Ismérie, bien pâle et bien souffreteuse, qui se traînait sur les pas de ses compagnes en réagissant de toute sa volonté contre le mal qui la brisait.

Elle avait voulu désigner du regard à Pascal, pendant cette horrible promenade, l'endroit où elle aurait le plus de facilité pour apercevoir sa fille, et, peut-être grâce à l'indulgent aveuglement de la sœur, elle y parvint.

C'était par une sorte d'échancrure qui, du préau, laissait l'œil errer sur la campagne de l'Oise dans un rayon fort étendu.

Une échappée permettait d'entrevoir un coin de la promenade. Ce détail avait pour la triste mère une importance infinie.

Pascal se borna à indiquer, par un bon sourire, à sa sœur de lait que leurs deux esprits se rencontraient dans une observation identique.

Puis, le premier, il demanda à quitter le préau, où la promenade fatidique devait encore durer assez longtemps.

Il lui tardait de retourner vers Juliette, et de lui annoncer qu'elle aurait, le lendemain, toute une journée de grand air et de liberté.

L'enfant accueillit cette promesse avec enthousiasme, elle s'était fort ennuyée, malgré le livre illustré dont Pascal avait cherché à tromper sa solitude, et opinait que tout n'était pas charmant à être traitée en demoiselle raisonnable.

D'ailleurs depuis la scène affreuse de l'inondation, elle se croyait, de la meilleure foi du monde, destinée ne pas quitter d'une minute le parrain qu'elle avait sauvé et pour laquelle elle eût joyeusement sacrifié sa jeune vie.

Pascal était bien heureux de ce dévouement, et parfois aussi s'en effrayait comme d'une complication dans son existence.

X

La journée du lendemain fut superbe.

Ismérie, qui n'avait pas goûté une heure de joie depuis cinq ans, vit lever ce clair soleil de septembre avec une ivresse sans pareille.

Avant sept heures du matin, malgré l'impossibilité matérielle d'amener une enfant sur une promenade publique à pareille heure, elle se hissait sur son lit, sous un prétexte qui parut absurde à la surveillante, et jetait dans l'espace le regard fou des mères qui cherchent leur enfant.

Mais il fallut que sa brûlante impatience attendît neuf heures ; elle en avait au front une sueur d'angoisse.

Tout à coup, en se levant pour la dixième fois, sous les yeux mécontents d'une sœur qui ne pouvait admettre un tel besoin de déplacement, elle entrevit son rêve, son amour, sa fille !...

Là-bas, bien loin, nettement découpée sur le fond du paysage, une silhouette vive, élégante et légère se mouvait dans sa gaieté enfantine.

Le regard de la mère prit soudainement une telle acuité, que, malgré la distance, elle put embrasser l'ensemble attrayant, détailler le buste souple, caresser le frais visage, et presque se mirer dans les prunelles bleues...

Tout entière à son ardente contemplation, elle n'entendait pas le rappel de l'ordre que lui adressait la sœur.

— Ismérie Morin, disait celle-ci sévèrement, vous troublez la tranquillité, par votre tenue et vos distractions. Reprenez votre place et gardez le silence. — Une nouvelle infraction à la discipline de l'atelier vous attirerait une mauvaise note.

Elle savait bien cela, Ismérie, et ne s'était jamais exposée à une rigueur nécessaire.

L'œil rivé à la fenêtre, elle n'obéit point, elle ne se mit pas plus en peine de l'accent scandalisé de la religieuse que de l'étonnement joyeux de ses compagnes, pour qui toute velléité de révolte était une satisfaction.

La vue de l'enfant bien aimée avait fait envoler tout le reste.

Il lui semblait que Juliette tournait les yeux vers sa sombre demeure, et qu'elle en demandait l'usage à son conducteur.

Celui-ci expliquait sans doute la nécessité de ces tristes maisons, où expient les coupables, où souffrent les victimes.

Oui, Pascal devait dire cela, et le bon petit cœur de Juliette s'attendrissait sur ces victimes inconnues des erreurs de la justice humaine ; et dans un élan spontané de protestation et de sympathie, où s'unissait la sainte candeur de sa petite âme avec l'enfantillage de ses douze ans, elle se mit à jeter des baisers vers les noires murailles.

C'en était trop pour Ismérie.

Cette caresse inconsciente, qui traversait l'espace, elle crut la sentir sur ses lèvres. Son esprit s'exalta, tandis que la maternité déguée s'agitait dans ses entrailles avec des appels impérieux.

Elle étendit dans l'espace ses bras avides, et, d'une voix élatante, elle jeta le cri d'amour monté de son cœur.

— Juliette !... ma fille !... Je veux ma fille !

Les condamnées s'entregardèrent stupéfiées.

— Jésus !... elle est folle ! murmura la religieuse.

Toutes les machines à coudre s'étaient arrêtées instantanément, et plusieurs détenues jugèrent l'occasion favorable pour échanger leurs réflexions à l'ombre de l'effarement général.

Les yeux fixes maintenant et semblable à une somnambule elle contemplait au loin ce que nulle ne pouvait voir, n'étant pas mère.

Une expression de béatitude infinie transfigurait ses traits blêmes, et l'on voyait trembler ses mains amaigries.

La religieuse marcha vers elle pour faire cesser cet état étrange qui ne ressemblait à rien de ce que son expérience avait déjà rencontré.

— Il ne faut pas troubler les extases, sœur Marie-Victoire, ça tue ! chuchota une surveillante subalterne.

La sœur sourit et continua à s'approcher d'Ismérie immobile.

Mais les détenues l'entourèrent—c'était si bon de pouvoir crier à l'aise dans le trouble de cette situation !—qui trébuchèrent sur place en répétant :

—C'est une somnambule !... Ne la touchez pas !...

—C'est une cataleptique !... Vous la feriez tomber !...

Et de fait, au moment où sœur Marie-Victoire avançait charitablement la main vers la condamnée pour l'avertir d'avoir à la suivre, celle-ci ferma les yeux poussant un douloureux soupir et s'affaissa dans les bras qui la soutinrent.

—Je l'avais bien dit ! fit la surveillante entre haut et bas.

Et le chœur des condamnées reprit avec aigreur :

—Nous l'avions bien dit !... Nous l'avions bien dit !

On emporta la pauvre mère. La pauvre sœur avait fait prévenir le docteur en installant Ismérie Morin à l'infirmerie. Celui-ci trouva la pauvre femme dévorée de fièvre, les idées incohérentes, les forces épuisées.

Et pendant qu'il lui prodiguait, en hochant la tête, les ressources de son art, Pascal se réjouissant de la sentir heureuse et consolée, attendait avec impatience l'heure de la promenade au préau.

Juliette qui s'était fort ennuyée à l'hôtel, acceptait gaie cette station prolongée au grand air.

L'heure du préau vint, Pascal, qui s'était muni d'une excellente lorgnette, espérait bien entrevoir, à l'échancrure de muraille indiquée par Ismérie, l'heureuse mère contemplant son enfant.

Mais vainement demeura-t-il en vedette : il ne la vit pas.

—Que faisons-nous donc à Clairmont, mon parrain ? demanda Juliette au dîner.

—J'y ai des affaires à traiter, mon enfant.

—Et doivent-elles durer longtemps ?

—Jusqu'à demain, je pense.

—Ah ! tant mieux !

—Tu as donc bien hâte de repartir ?

—Oui, car vous m'avez promis de me faire voir Paris.

—Un peu vite, par exemple, ne faut-il pas que je te reconduise à Vienne ?

La fillette fit une moue désolée.

—A Vienne !... encore !... avec Mme Tanguin ?

—Certainement. Q'espérais-tu donc ?

—Ne plus vous quitter, mon parrain ! exclama Juliette avec une explosion de larmes.

Pascal, très déconcerté, eut quelque peine à la calmer, encore n'y réussit-il qu'en lui promettant de réfléchir, de ne pas la contraindre, d'agir suivant que les circonstances et la soumission de sa petite amie le lui permettraient.

Ils passèrent la soirée ensemble, Juliette s'efforçant d'être très raisonnable, de causer sensément, pour bien prouver à son protecteur qu'elle était capable de le soutenir et de l'intéresser au besoin.

Le lendemain, munie de la gracieuse autorisation du directeur, il se présenta à la maison centrale pour prendre congé d'Ismérie Morin.

Elle est à l'infirmerie, lui répondit la surveillante de service.

—A l'infirmerie ! Qu'a-t-elle ?

Je ne sais pas. On la dit très malade.

Le cœur gros, il suivit son guide. Ismérie n'était pas seule dans la salle chaude, peu claire, funèbre, qui a vu l'agonie solitaire de tant d'infortunées.

Trois lits étaient occupés. Le sein, plus rapproché de la fenêtre, recevait un jour douteux sur ses couvertures grises.

Le visage de Mme Morin, que nous avons vu si éclatant de force et de santé cinq années plus tôt, se détachait, dans sa blancheur de cire, de cette pénombre.

Les yeux étaient clos, les mains faiblement jointes comme si la malade priait.

—Une visite pour vous, Ismérie Morin, dit la sœur infirmière en faisant signe à Pascal d'approcher.

Elle ébaucha un sourire, et ses mains s'étendirent pour lui souhaiter la bienvenue.

—Ma pauvre amie ! balbutia le jeune homme, que vous est-il arrivé ?

—Un grand bonheur ! dit-elle d'une voix basse : je vais mourir !

—Ne dites pas cela. Nous vous guérissons.

—Pourquoi faire ?

—Pour vous réhabiliter.

Elle secoua doucement la tête.

—Vous n'en aurez pas le temps.

—Dieu nous le donnera.

—D'ailleurs, je ne le voudrais pas... maintenant que j'ai vu Juliette !...

—Ainsi, vous l'avez vue ?

—Qu'elle est belle !... Qu'elle doit être bonne !... Il ne faut pas qu'elle soupçonne... Oh !... jamais !...

—Elle ne soupçonnera rien.

—Graciée... on en pourrait parler devant elle, Réhabilitée... cela ferait du bruit... Elle doit pouvoir respecter sa mère... Vous voyez donc bien... pour que le silence soit éternel... qu'il vaut mieux que je meure !

Pascal serrait tendrement les mains froides de sa sœur de lait ; son éloquence restait muette devant cette délicatesse maternelle et ce sublime abandonnement de soi.

—Souffrez-vous ? demanda-t-il enfin, la voix pleine de larmes.

—Non, je m'éteins.

—Ma chère Ismérie, vous êtes encore trop jeune pour désespérer...

—Désespérer !... oh ! que vous me comprenez mal. J'espère au contraire !... J'espère le repos après tant de souffrances !... J'espère la joie après tant d'ignominie !...

Pascal contemplait cette martyre avec une immense pitié.

Elle s'était légèrement soulevée sur son oreiller.

—Vous trouvez que, debout hier, il est étrange de me voir mourante aujourd'hui ? reprit lentement Ismérie ; moi je m'étonne seulement d'avoir tant tardé. Tous les jours, quelque chose mourait en moi, tantôt dans l'intelligence, tantôt dans l'organisme : cela me réjouissait. Une mère flétrie ne pouvait plus rien pour Juliette. Sa mère disparue, ma Juliette aura sa place au soleil. Que vous êtes bon de me l'avoir montrée !... Vous m'avez causé une joie... une joie qui a achevé de me briser !... Merci, Pascal.

Que lui répondre ? Il pleurait sur ses mains.

—Tenez, dit-elle encore, les mourants voient clair ; j'ai un scrupule... un doute...

Il lui fallut s'interrompre, tant elle s'affaiblissait.

—Sabine Forster est trop riche, trop belle... trop gâtée par le sort, pour s'occuper beaucoup de Juliette. Elle la fera instruire... la mariera quelque jour, bien ou mal. J'ai eu tort de la lui donner... C'est à vous qu'il fallait la remettre, à vous, mon frère... mon défenseur ! Sabine l'aime-t-elle ? Vous, Pascal, vous l'aimez.

—Oui, répondit le jeune homme avec effusion, je l'aime à cause de sa mère, et pour toutes les qualités de son jeune cœur.

—Prenez-la !... Voulez-vous ? murmura la pauvre femme.

Cette demande suprême venait couronner si bizarrement une suite d'observations, d'événements et d'incertitudes, que Pascal y vit une intention providentielle un, signe d'en haut.

—Je la prends ! répondit-il sans hésiter.

Une étreinte des doigts glacés qui se raidissaient dans les siens le remercia de sa promesse.

L'infirmière s'approcha d'Ismérie, lui fit prendre quelques gouttes d'une portion fortifiante.

Elle ne parla plus pendant un temps très long.

Le docteur passa. Pascal le rejoignit. Plus rien n'était à tenter. L'anémie était à sa dernière limite. La fièvre de la vieille devait être fatalement suivie de cet état de prostration. "Lampe sans huile !" conclut l'homme de l'art en s'approchant d'un autre lit.

Une partie de la journée s'écoula de la sorte. Pascal priait au chevet de cette couche de prison, dont sa présence adoucissait l'horreur.

L'infirmière allait et venait, sans bruit, d'une malade à l'autre, s'arrêtant pour une dizaine de rosaires près de celle qui n'avait plus besoin que de prières.

Quand le crépuscule assombrissait encore la clarté blafarde de cette salle funèbre, Ismérie Morin étendit tout à coup ses bras dans le vide.

Ses yeux agrandis semblèrent regarder au loin la plus belle, la plus radieuse vision.

Sa voix s'éleva, vibrante, étrange.

—Juliette ! ô Juliette !...

Avec ce cri s'en alla vers le ciel l'âme de la pauvre mère.

XI

Une grande animation régnait à la Verrerie Forster. Il s'agissait de recevoir Mme Forster.

Cette décision avait été prise assez inopinément et de la façon la plus naturelle.

Depuis que le scrupule de conscience de miss Barbara avait engagé l'égoïsme chronique de Mme Forster dans la voie de la générosité et de la légalité, la vieille dame avait entretenu une correspondance assez intermittente avec ses neveux de la Verrerie.

Lorsque la grandeur d'âme de Pascal de Guerras eut brusquement changé ses projets, en les faisant se reporter sur Laurent, elle prit plus d'intérêt à ce qui pouvait se passer à la Verrerie Forster, ce berceau de la famille, dont son défunt mari lui avait si souvent fait la description, et qu'elle-même avait entrevu lors de son mariage.

Laurent, dont le séjour au Corsier paraissait devoir être définitif, lui assurait vainement que le vieux logis était méconnaissable.

—Sabine est une châtelaine, disait-il, dont les élégances provinciales ne dépareraient pas celles du Casino de Beau-Rivage.

—J'irai la voir, dit-elle un jour.

Laurent n'eut garde de rapporter ce mot à sa sœur dont il était grandement heureux d'être éloigné ; mais sa discrétion ne lui servit guère.

Sabine, s'imagina donc d'éblouir la vieille dame par l'étalage d'une opulence qu'elle payait chèrement en la personne de son mari, et l'invita de la manière la plus courtoise, la plus pressante, à faire, avant la mauvaise saison, le voyage du Dauphiné.

Son invitation tomba tout à point sur la mauvaise humeur de Mme Forster, contrainte par les premiers froids à rester claquemurée au Corsier, pour lui faire entrevoir un déplacement agréable dans un climat moins rigoureux.

Un peu fantasque, comme on l'a vu, et point trop fâchée d'étudier cette belle Sabine dont son neveu Pascal lui avait dit merveille.

Elle avait aussi pour principe que les voyages longtemps médités ne réussissent pas, si bien que, deux lettres à peine échangées avec Sabine, elle débarquait à la Verrerie quelques jours après le départ de Pascal et de Juliette pour Clermont.

Miss Barbara l'accompagnait naturellement, et Laurent n'était pas médiocrement fier d'être le cavalier d'une douairière dont il devait hériter et d'une ravissante personne pour laquelle il perdait l'esprit.

Ce fut ce que Sabine constata dès le premier jour, avec un mécontentement très vif.

—Vous portez votre bonheur avec trop d'insolence, mon cher, lui dit-elle seulement le soir de son arrivée ; cela n'est ni spirituel, ni prudent.

Laurent reçut l'algarade sans sourciller. Depuis qu'un sentiment nouveau, très puissant, avait germé dans ce qui lui restait de cœur, il se croyait capable de résister à tous les chocs.

Il eût certainement bien préféré que ce rapprochement n'eût pas eu lieu ; mais, la chose faite, il se composa sans trop de peine une philosophie pratique que son séjour à la Verrerie devant lui donner très fréquemment l'occasion de développer.

La première qui se présenta fut le retour de Pascal, qu'il avait d'excellentes raisons de redouter presque à l'égal de sa sœur.

Au train nomade dont vivait M. de Guerras.

Le jeune homme sentait, mieux que personne, la nécessité de faire trêve à ses déplacements incessants et de reprendre la vie de palais laborieuse et lucrative.

Aussi le voyage de Vienne, qu'il entreprenait pour la troisième fois, lui semblait-il devoir être le dernier. Il venait s'acquitter d'une dette sacrée, en réglant le sort de l'orpheline que la Providence avait mise en ses mains, et dont il ne croyait pas pouvoir disposer seul sans blesser les convenances.

Il avait dit à Ismérie mourante, qui lui donnait sa fille : "Je la prends ;" mais, pour cette œuvre, il voulait s'unir à Sabine, et non point la dépouiller.

Sa surprise fut extrême, en débarquant à la Verrerie, d'y trouver sa tante et miss Barbara empressées à lui souhaiter la bienvenue. La première paraissait ravie de revoir, sans l'avoir cherché, un parent qu'elle estimait fort ; la seconde se contenta de témoigner sa secrète satisfaction par une rougeur expressive qui ajoutait à sa beauté le charme de la pudeur.

Ces dames s'informèrent de cette belle fillette, toute de noir vêtue, qui suivait Pascal comme son ombre et semblait vivre sous son regard comme une fleur sous un rayon de soleil.

—C'est ma petite amie Juliette, dit-il avec quelque embarras, car l'œil noir de Sabine se fixait sur lui, très impérieux, pour l'obliger au silence.

Miss Barbara avait aussitôt retrouvé le souvenir du Rhône que Pascal lui avait, un soir, raconté.

—Ah ! s'écria-t-elle, la chère petite ! Je sais son histoire, et je l'aime déjà.

Elle attira la fillette par un geste caressant et l'embrassa avec une si charmante bonne grâce, que Pascal en fut étrangement touché.

Il pensa que, depuis cinq ans, Juliette n'avait pas reçu de caresse aussi sincère que celle de cette étrangère qui la voyait pour la première fois.

—Voilà une petite fille très favorisée, dit Sabine avec un sourire contraint ; elle fait des conquêtes avec un regard, et je sais un bel avocat qui, pour elle, abandonne le palais, les clients, le travail et ne songe qu'à la distraire par des voyages et des plaisirs.

Pascal, si bien disposé qu'il fût à tout excuser chez sa cousine, se révolta sous la piqure.

—Vous vous trompez, Sabine, répondit-il un peu plus vivement qu'il ne le voulait ; je viens de faire pour cet enfant un voyage de conscience dont le dénouement, que je vous ai fait connaître par lettre, devrait retenir la raillerie sur vos lèvres. Cette enfant est tombée malade, un peu par ma faute peut-être, pour l'avoir laissée trop longtemps exposée à une température froide, sur un plateau élevé ; je l'ai soignée, maladroitement sans doute, comme un garçon pour le faire ; je l'ai guérie pourtant, et je vous la ramène au bout de quelques jours, non pour escaroucher contre votre esprit, mais pour régler son sort avec votre cœur.

Sabine reçut en plein visage cette défense émue où palpitait l'horreur de l'injustice et l'amour du vrai. Elle en ressentit une rage froide dont sa physionomie trahit l'intensité. Son regard coula du protecteur à la protégée avec une expression de rancune telle que Pascal lui-même, si aveugle, si esclave, fut épouvanté de ce qu'il entrevit.

D'instinct, sa main s'étendit comme pour soustraire Juliette à la néfaste influence de ce regard haineux ; mais miss Barbara l'avait devancé et s'éloignait de son pas tranquille, le bras noué à la taille souple de sa nouvelle amie.

Sabine, par un grand effort, retrouva son air impassible.

Mme Forster, qui devinait un mystère rassérénait tous les fronts en se félicitant tout haut d'être l'objet et le centre d'une véritable réunion de famille où, si les caractères avaient parfois quelques aspérités, les cœurs restaient certainement unis.

L'incident n'eut d'autres suites que d'affermir Pascal, dans sa résolution d'avoir avec sa cousine une loyale explication.

Malheureusement, il ne put trouver le moment favorable ni dans la journée du lendemain, ni dans celle qui suivit.

Il y avait grand dîner le premier soir, fête dansante le lendemain, promenade aux ruines romaines de Vienne et des environs. Et des visites au milieu de tout cela ! et des toilettes !... Pascal eut été mal venu de parler affaires et sentiment à une femme si occupée.

Elle ne trouvait de temps que pour une seule chose, Mme Honoré Tanguin, l'observation d'un fait qui lui déplaisait outre mesure : l'amour de Laurent pour miss Barbara.

Cela pouvait paraître étrange et l'était, en effet, tellement que Laurent n'en avait nul soupçon. Dans cette nature vicieuse, l'amour avait tué le remords. Il ne se souciait plus de son crime passé depuis que le présent lui souriait.

Sabine s'en souvenait toujours. Le même sentiment qui lui rendait odieuse la seule vue de Juliette, dont la mère était morte victime de son silence à elle, la portait à s'ériger en justicier.

Elle ne voulait pas que Laurent, coupable, fût heureux.

La mort d'Ismérie lui avait causé une grande joie : il était temps de lui infliger une grande douleur.

Un soir, quelques familles voisines ayant dîné à la Verrerie, les jeunes gens organisèrent une sauterie sans prétention, au piano, en redingote et robe montante.

Pascal, qui portait le deuil d'Ismérie, plus encore dans le fond de l'âme que sur ses vêtements, s'était assis près de Mme Forster et regardait s'amuser la jeunesse des autres avec la précoce désillusion de sa propre jeunesse.

— Vous n'aimez plus le plaisir ? lui demanda sa tante.

— Bien peu maintenant, répondit-il.

— En avez-vous abusé ?

— Vous n'avez pas connu les joies de la famille, je le sais.

— Non, ma tante, c'est vous qui me les avez, un instant, données.

— Tant mieux !... mais cela a été bien court... grâce... grâce à votre débaucherie, après tout. Et puis, vous aurez eu quelque grande désillusion, n'est-ce pas ?... quelque beau sentiment froissé ? On peut avouer cela à une vieille femme qui vous veut du bien.

— Je n'ai pas eu de désillusion, ayant toujours compris que mes vices étaient trop ambitieuses.

C'était la première fois que Pascal était entraîné à parler du rêve qui avait rempli et brisé sa vie.

— Je comprends, reprit la vieille dame avec intérêt ; on passe, on accroche son cœur aux étoiles, et les étoiles ne daignent pas voir ces choses-là. Mon cher ami, il

faudra vous guérir de ce mal par une bonne et sage union. Y avez-vous songé quelquefois ?

— Je n'en ai pas eu le temps.

— Oh !... le mot des célibataires endurcis.

— Dites plutôt des pauvres diables très absorbés par les nécessités de la vie.

— Eh bien ! nous vous marierons.

Il eut un haut-le-corps involontaire et répondit précisément la même phrase que miss Barbara.

— Je ne me crois pas destiné au mariage.

Celle-ci haussa les épaules sans hésiter.

Laurent avait vainement supplié miss Barbara de lui accorder une valse ; une valse... le triomphe des Américaines.

La sérieuse jeune fille s'était contentée d'affirmer qu'elle ne se sentait, ce soir-là, aucun entrain pour le plaisir, ce qui avait déterminé chez le jeune homme le plus vif accès de dépit.

Sabine l'attira près d'une fenêtre et lui fit observer d'un ton sec que rien n'était plus ridicule que sa mine déconfitte.

— Mais miss Barbara vient de me refuser une valse avec une persistance...

— N'y a-t-il donc ici que la demoiselle de compagnie de notre tante ? l'interrompit-elle.

La qualification était juste, l'accent était agressif ; Laurent n'était pas en humeur de patience.

— Vous traitez bien mal le plus charmant ornement de votre salon, répondit-il vivement.

— Dont vous êtes furieusement épris d'elle.

— Pourquoi le nierais-je ?

— Que vous importe, Sabine, que je l'aime !

— Il m'importe énormément.

— Celle de régler votre existence.

— Oui, oui, je sais..., fit-il en pâlisant, mais je l'épouserai.

Sabine mit un doigt sur ses lèvres.

— Pas de paroles imprudentes, fit-elle paisiblement.

— Je n'entends pas que vous soyez heureux, et vous ne le serez pas, moi vivante ! siffla-t-elle.

— Sabine ! supplia-t-il lâchement, je l'aime !

— Sabine !... laisse-moi l'aimer !... je t'en conjure !... laisse-moi l'épouser !... Ne trouves-tu pas la punition suffisante ?

— Barbara fera de moi un homme nouveau.

— Pauvre naïf !... Des caresses de femme n'effacent pas le crime.

— Tu parles de devoir, toi, Sabine ?... toi, qui n'as ni cœur, ni entrailles ?

— Si fait, puisque je prends souci de l'avenir de cette jeune fille.

— Elle te rendrait heureux, et cela ne sera pas. Jamais !... jamais !

— Et que lui diras-tu donc... sans te perdre aussi ?

— Moi ? veuillez ne vous en inquiéter en rien, je vous prie. Je lui dirais, " N'épousez pas cet assassin ! "

Il saisit sa main, par un geste brusque, où la fureur contenue s'allait à la supplication.

— Sabine... Sabine ! dit-il, d'une voix délirante....

— Je te dénoncerai, dit-elle, impitoyable !

— Me dénoncer... me dénoncer....

Il se tut, puis il reprit en lâchant un cri qui n'avait rien d'humain :

— Arrêtez-moi, je suis assassin.

Le pauvre Laurent était fou.

C'était l'expiation.

XIII

Le cri atroce de Laurent donna subitement à ceux qui l'entendirent le pressentiment de la folie.

Il était fou, en effet, les cheveux droits sur le front, les bras étendus. L. il allait criant : " Ismérie !... Ismérie !... "

Le juif!... le juif!... d'une voix qui n'avait plus rien d'humain.

— Pardonnez-moi!... Ne me livrez pas! Je l'aime!... Il ne faut pas qu'elle sache!... Non!... non! Ne m'appellez pas assassin!... Assassin!...

On l'entourait. Pascal et Sabine avaient volé sur ses pas, pressentant la catastrophe.

Sabine atteignit son frère la première. Elle avait tant d'intérêt à clore cette bouche inconsciente!

— Laurent, reviens à toi! lui dit-elle avec autorité; tu es souffrant. Prends mon bras. Je t'emmène.

Il la contempla avec des yeux hagards, où la colère et la terreur allumaient leur double flamme.

— M'emmener?... où cela?... Je ne te suis plus. Je ne t'obéis plus. A quoi bon?... Tu as menti. Tu m'avais promis l'impunité si je ne suivais tes ordres... et les voilà... les voilà... Ils se lèvent pour me dénoncer!

Sabine embrassa les invités d'un regard navré.

— Mon frère est fou! prononça-t-elle d'une façon assez ferme pour porter la conviction dans tous les esprits.

On le soupçonnait bien déjà.

— Ils se lèvent!... balbutiait le misérable; ils viennent!... ils viennent!... Que me voulez-vous?... Reprend ton argent, Keiffer?... Mais je n'ai pas eu le temps de fouiller ton portefeuille... Je t'ai laissé trois mille francs sur les dix mille que tu m'apportais... que tu m'avais promis... que tu ne voulais plus me laisser prendre!...

Sabine, terrifiée, se jeta sur lui pour étouffer ses aveux sous le mensonge d'une caresse. Il la repoussa brutalement.

— Il me faut dix mille francs!... reprit Laurent debout, hérissé, hideux.

Sabine voulut s'élancer de nouveau.

Pascal la retint d'un poignet de fer. Il avait compris que la vérité se faisait jour.

— Dix mille francs!... j'ai joué... j'ai perdu!... Je ne retournerai pas puiser dans la caisse d'Ismérie!... Tu n'as pas confiance?... Donne-les moi! Ah! misérable juif!... il te faut un billet de vingt mille!... Usurier maudit je te l'apporterai demain!... donne... donne... les dettes de jeu n'entendent pas!... Au jour, je dois payer. Donne!... Non? Alors ne t'en prends qu'à toi-même... Tu cries?... Tu vas mourir alors!... j'ai l'argent!... Ah! folle!... imprudente et folle Ismérie!... que viens-tu te jeter au travers du crime!... un peu plus de sang!... Au Rhône les témoins importuns!... Descends, barque rapide, emporte mon secret là-bas, bien loin... et ne me trahis jamais!

— Pauvre jeune monsieur!... murmurait-on.

Mme Förster, très attentive, s'avança vers Pascal.

— Pouvez-vous l'emmener à sa chambre? dit-elle.

Le jeune homme essaya de prendre la main de Laurent. Sabine, toujours maîtresse d'elle-même, s'écarta pour ne pas provoquer une nouvelle crise.

Laurent recula, recula comme devant une autre vision.

— L'avocat!... le défenseur d'Ismérie!... Cent fois devant toi j'ai failli me trahir; mais Sabine veillait sur moi... elle est forte, Sabine!... forte et sans cœur!... Sans cœur!... Elle a laissé condamner Ismérie!... elle a laissé mourir Ismérie!... Moi, j'aurais parlé peut-être, mais elle!... Oh! sans cœur!... sans cœur!...

— C'est horrible! gémit bruyamment Mme Tanguin pour couvrir les compromettantes paroles du fou.

Elle courut à M. Honoré Tanguin qui arrivait.

— Mon ami est un fou!... il divague! il me torture!... Tâchez de lui imposer votre autorité.

L'autorité du digne M. Honoré était sans doute plus que problématique, car Laurent ne lui fit pas même l'honneur de paraître entendre ses objurgations.

— Oui, disait-il en tournant sur lui-même comme une bête cernée, sans cœur! car après avoir pris l'enfant de la condamnée pour lui remplacer sa mère, elle a eu peur de cet enfant, de sa physionomie, de sa ressemblance,

du muet reproche de ses yeux tristes... Elle l'a renvoyée délaissée, oubliée!... Ismérie, venge-toi sur moi!... Venge ta fille sur Sabine!

Les sanglots retentissants de Sabine augmentant à chaque parole accusatrice, s'élevaient à un formidable diapason.

Le petit cercle de la famille attendait avec stupeur.

Mme Förster prit une décision soudaine.

— Venez, Barbara, dit-elle, faites la bonne œuvre de reconduire ce malheureux à sa chambre.

Miss Barbara, belle et blanche, gracieuse et muette, n'eut pas une seconde d'hésitation.

Elle s'approcha, la main tendue, du misérable abasourdi de ce bonheur inespéré, et, prenant celle qu'il n'osait lui donner, elle sortit avec lui du cercle de curieux sympathiquement ouvert sur son passage.

On le mit sur son lit où il tomba comme une masse.

Sabine et Pascal se relayèrent pour veiller pendant cette nuit sinistre.

Pas un mot ne fut échangé entre eux.

L'une se sentit devant un juge muet, l'autre devant une idole abattue.

Au matin, Pascal prit à part le docteur de la famille qui s'était adjoint, vu la gravité du cas, une société médicale du pays.

— Est-ce guérissable? leur demanda-t-il.

— Non, répondirent-ils.

Un aliéniste lyonnais de grande réputation se réunît en consultation à ces messieurs, quelques heures après cette conversation, et son opinion corroborait pleinement, plus expressément même, celle de ses confrères.

Pascal fit aussitôt ses préparatifs de départ. Une horreur profonde, que les convenances malintendant seules à l'état de mutisme, bouleversait tout son être sous ce toit fatal.

La clarté s'était faite, éclatante et poignante. Pour l'avocat, habitué à parfaire par le raisonnement tout ce qui, dans les divagations de Laurent, ne lui était donné qu'à l'état d'ébauche, le crime de Notre-Dame-de-l'Île avait revêtu son véritable aspect.

Sabine s'était tue en face d'une mère désespérée, d'une amie innocente, d'une condamnée par erreur, d'une mourante flétrie.

Sabine lui apparaissait enfin, dans sa beauté dangereuse et sa volonté puissante, telle que Laurent, frappé de folie, l'avait stigmatisée: sans cœur!

Mme Förster faisait faire ses malles. Elle jugeait avoir aussi suffisamment sacrifié aux convenances en demeurant deux jours encore près de ceux dont elle venait d'entrevoir l'ignominie.

Elle pensait aussi avoir l'aumône du silence et des apparences à ce pauvre homme sans valeur, mais non sans bonté, dont elle était l'hôtesse, et qui ne comprenait absolument rien à l'effarement général.

Ah! si M. Honoré Tanguin avait désiré toute sa vie qu'on s'occupât de lui et des siens, il était servi à souhait.

La folie subite de Laurent Förster, ses paroles incohérentes, la désolation de Mme Tanguin, faisaient la jubilation des jaloux; des rivaux; des déçus du pays.

Le pays eut donc la fièvre, mais elle tomba plus vite que celle de Laurent, et le misérable devait agoniser pendant deux longues années, tandis qu'un suicide à sensation et une faillite retentissante, qui eurent lieu peu après à Vienne, suffirent à détourner l'attention publique.

Juliette n'avait pas quitté miss Barbara, qui berçait de ses tendresses discrètes ce petit cœur endolori.

Rien des révélations s'étaient faites pour la pauvre enfant pendant ces journées douloureuses. Sans tout comprendre, elle devinait assez pour souffrir beaucoup. Son intelligence précoce suppléait à l'insuffisance des

renseignements qu'on refusait doucement de lui donner, et, résignée à ne pas savoir davantage, elle pleurait maintenant sa mère avec une nouvelle amertume.

Pascal déclara froidement à Sabine qu'il se chargeait pour toujours de Juliette, la débarrassant ainsi d'un "renfermé vivant."

Bien que la façon dont il accentua ce dernier mot fut plutôt attristée qu'agressive, Sabine le releva avec aigreur.

—Monsieur de Guerras, quelle que soit l'opinion qu'il vous plaise de conserver de moi, et dont je n'ai cure, sachez que j'ai mis mon honneur à défendre celui de notre famille... honneur que vous auriez travaillé avec joie à détruire, si, dès le premier jour, je n'avais veillé. Elle le salua de la tête, sans rien rabattre de son inexorable orgueil, et rentra dans la chambre de Laurent.

Ils ne se virent plus.

—Ma chère, disait Mme Forster à miss Barbara, savez-vous quelle est la plus cuisante épine qui mord en pleine vanité ma belle nièce Sabine ?

—Non, répondit distraitemment la jeune fille, qui passait triste et songeuse au milieu de ces catastrophes de famille.

—C'est un mari ridicule, vieux, laid, qu'elle n'aime pas, qui lui pèse, qui l'étouffe de sa bêtise satisfaite et n'aura même pas l'à-propos d'en faire, de longtemps, une veuve consolable.

—Elle est toujours fort convenable avec lui.

—Oh ! l'orgueil la conseille. Au fond, elle hait ce mari dont l'opulence l'a tentée, dont la nullité l'excède et dont la tendresse l'écœure.

—C'est une expiation ! murmura la jeune Américaine.

Mme Forster, miss Barbara, Juliette et Pascal monterent ensemble dans la calèche de la Verrière qui les conduisit à Vienne.

En gare seulement, ils devaient se séparer, ces dames allant passer une partie de l'hiver dans le Midi, l'avocat et sa pupille retournant à Paris.

Juliette pleurait d'avoir à quitter miss Barbara, mais n'avait aucune hésitation à suivre son parrain, son défenseur, son culte.

Profondément attaché à l'orpheline, Pascal acceptait avec la joie grave du devoir à remplir la tâche qui lui incombait. De lui seul, désormais, cette enfant allait dépendre. Lui seul devait pourvoir à son éducation, à sa dot, à son bonheur.

—Grosse affaire ! Pascal, disait la vieille dame, tandis que les jeunes filles échangeaient leurs dernières tendresses parlées sur le quai de la gare de Vienne.

—Je le sais, ma tante. J'espère toutefois la mener à bonne fin, avec l'aide de la Providence.

—Vous avez assez de cœur et de volonté pour cela.

—Juliette me rend ce devoir moins difficile par son dévouement et sa docilité.

—Elle est raisonnable et bonne, c'est vrai. Ces derniers événements ont beaucoup agi sur sa sensibilité ; je la trouve pâlotte ; qu'allez-vous faire pour rétablir cette petite santé-là ?

—Mais... un médecin... je consulterai... je ferai...

—Vous ne ferez rien qui vaille, mon pauvre ami. Comment voulez-vous, dans votre ménage de garçon, entourer cette enfant des soins nécessaires ? Outre que ce sera fort gênant pour vous et tout juste convenable pour elle, vous n'y entendez absolument rien.

—C'est trop vrai. Vous admettez cependant que, la voyant souffrante, je ne vais pas l'enfermer tout de suite dans un pensionnat parisien.

—Faites mieux.

—Quoi donc ?

—Donnez-la-nous pour l'hiver, voulez-vous ? L'hiver lui sera très bon dans le Midi.

—Oh ! ma tante... à votre âge, un enfant peut contrarier vos habitudes.

Je compte bien ne pas m'en mêler. Barbara l'aime déjà et s'en chargera bien volontiers.

—Il est certain que pour le bonheur de l'enfant... si miss Barbara pousse la bonté jusqu'à consentir...

—Barbara ! appela la vieille dame.

L'américaine accourut.

—Faites enregistrer le bagage de Juliette avec le nôtre nous l'emmenons à Hyères.

Miss Barbara rougit de surprise, Juliette pâlit un peu.

—O mon parrain ! fut tout ce qu'elle put dire, en le regardant avec des yeux navrés.

—Allons allons ! mon idée vient à point pour sauver ce pauvre Pascal de complications de plus d'un genre ! pensa la vieille dame en tapotant les joues de la fillette.

Pascal lui prouvait doucement que c'était un bonheur inespéré pour sa santé, pour son éducation, que cette hâte charmante d'hiver sous un beau ciel, entredes mains savantes et dévouées.

—Ne pleure pas reprit Mme Forster, ton parrain viendra te reprendre dès le printemps au Corsier.

Le train de Marseille entra en gare.

Ces dames y monterent suivies de la nouvelle petite voyageuse dont le cœur gonflé flottait entre deux sensations diverses.

Mains serrées, adieux rapides ; le train de Paris était déjà signalé.

Mme Forster se pencha à la portière.

—Au printemps, au Corsier ! cria-t-elle.

Miss Barbara, accotée dans l'angle du wagon, répéta comme un écho mélancolique :

—Au printemps, au Corsier !

ÉPILOGUE

Quand vint le printemps, sur cette agreste et poétique ceinture du lac de Genève que boudent les villas coquettes et les sides verdoyants, les premières feuilles tendres et frileuses amenèrent moins d'allégresse dans la nature réveillée que d'espérances dans deux cœurs jeunes et purs.

—Il va venir ! disait Juliette avec assurance.

—Viendra-t-il ? pensait avec trouble miss Barbara.

Mme Forster n'avait vraiment pas l'air d'y songer à cet être attendu qu'on ne désignait pas davantage, et peut-être y songait-elle plus encore que ses petites amies.

Elle était positive, on le sait ; les romans lui plaisaient peu, mais, quand par hasard elle en ouvrait un, rien au monde ne le lui eût fait quitter avant la dernière page.

—Là, voilà qui est terminé ! disait-elle alors avec un soupir de soulagement.

Elle avait imaginé, parfois, qu'elle serait fort soulagée si elle pouvait écrire "Fin" au bas du Roman de Pascal.

Il l'intéressait, ce garçon bizarre, qui avait des convictions religieuses si fortes, une loyauté si absolue, un cœur si dévoué. Elle n'avait encore rien rencontré d'aussi complet que cette honnêteté sans décors, que cette vertu sans phrases.

Quand Pascal de Guerras apparut un matin d'avril au Corsier, ce ne fut peut-être pas elle la moins satisfaite.

Quelle douce arrivée et quel accueil !... Toutes les mains ouvertes, toutes les lèvres souriantes, tous les yeux émus.

Juliette, grandie, embellie, métamorphosée en une charmante jeune fille de treize ans, intelligente et sérieuse sous les vêtements de deuil qu'elle portait toujours, avait failli s'élancer à son cou dans un élan enfantin, qu'un subit accès de timidité changea en une longue étreinte de leurs deux mains affectueusement unies.

Il y avait une joie intime et profonde dans le regard de miss Barbara.

En se retrouvant sous ce rayon de grâce et de sympathie, Pascal crut avoir revu les mauvaises heures du dernier automne. Que le Corsier lui était donc, cette fois encore, hospitalier et charmeur !

Ce furent quelques jours bénis. Pascal se laissait vivre dans une quiétude infinie, comme une pauvre plante à demi brisée, longtemps battue de la tempête, qui reprend racine dans un sol fécond.

Et c'étaient encore les longues promenades en montagne, les douces rêveries au bord du lac, les entretiens mélancoliques prolongés à l'ombre du parc.

On se fut bien gardé de l'éveiller de cette paix immense dans laquelle son âme endolorie semblait à la fois se baigner et s'assoupir.

Le premier, il sentit la nécessité de s'en arracher.

Quand il parla de départ, il y eut, dans le grand salon du Corsier, un trouble général.

— Pourquoi faire ? demanda naïvement Juliette.

— Pour vous mettre en pension, mademoiselle ma pupille, répondit en riant ; car vous saurez que je suis devenu belle et bien, de par la loi, le tuteur de votre petite personne.

— Ah ! dit-elle, vous avez tous les dévouements !

— Vos clients vous rappellent donc avec instance ? reprit Mme Forster.

— Avec une instance plus flatteuse pour mon amour-propre que satisfaisante pour mon inclination.

Miss Barbara faillit parler aussi ; mais elle sentit que le mot qui lui venait aux lèvres dépasserait sa pensée, et, lente, elle sortit sans avoir levé les yeux.

Juliette prit peur et courut après elle pour savoir ce qui avait successivement fait fleurir sur ses joues la violette blanche après la rose rouge.

— Pascal, dit Mme Forster quand ils furent seuls, vous ne partirez pas.

Elle était très grave, le front lumineux, la voix contenue.

Pascal eut l'intuition vaine que son sort, si souvent agité, allait être fixé par cette vieille femme froide et austère.

Il se borna à l'interroger du regard.

Je n'aime pas beaucoup l'humanité, expliqua-t-elle du même ton ; je la trouve frivole ou cupide. Vous n'êtes ni l'un ni l'autre, Pascal et vous possédez en plus ce qui manque à la moitié des hommes : une conviction. Je sais bien que cela nous a séparés déjà. Peut-être cela va-t-il nous rapprocher.

— Ma tante... je ne puis comprendre le but d'un éloge bien consalant, et qui m'inspire une sérieuse gratitude.

— Vous ne voulez pas de mon héritage, je le sais ; Barbara l'a refusé depuis longtemps ; Laurent en est mille fois indigne ; Sabine n'en a que faire. Il est donc avéré que je ne puis tester en faveur de personne, à moins que vous ne fassiez la seule chose sagesse qu'il vous reste à faire : vous marier.

— Moi, ma tante ?

— Et vite, de façon que je voie avant peu d'années courir de petits pieds sur les gazons du Corsier. En un mot, je vous demande, mon neveu, de me fournir des héritiers à bref délai. Vous ne pouvez me refuser cela.

Pascal était abasourdi. Il balbutia qu'il ne pouvait songer au mariage, qu'il avait des devoirs à remplir, des brisements de cœur à oublier...

— Nous savons tout cela. Le rêve irrationnel de vous est mort, laissez s'épanouir en vous un autre rêve !... aussi beau, plus pur ! Rien ! voilà que je vais faire de la poésie, maintenant !... C'est le contact de toute cette jeunesse.

La vieille dame se mit à rire d'elle-même, ce qui

permit à Pascal de retrouver ses esprits. Il parla de Juliette.

— Nous y voilà. Une belle petite personne comme Mlle Morin est un meuble impossible dans votre maison, mon cher. Vous allez encore coffrer la pauvre jusqu'à sa majorité ? puis, lui faire épouser dans quelques années un scribe qu'elle n'aura jamais vu, ou un commerçant qui la vissera derrière son comptoir à perpétuité. Est-ce là ce que vous appelez lui remplacer la famille, lui en donner les douceurs et les exemples ?

— Votre logique est pressante, ma tante, mais...

— Donnez-lui donc plutôt une seconde mère... qui sera la vraie mère de mes héritiers, car j'y tiens absolument.

— Ma tante !

— C'est convenu, nous allons faire la demande ?

Pascal s'élança vers Mme Forster pour la retenir, car elle avait ouvert la fenêtre, mais, si prompt qu'il fut son mouvement, la voix perçante de la vieille dame avait lancé un appel retentissant :

— Barbara !

M. de Guerras demeura pétrifié.

La jeune Américaine accourut, inévitablement suivie de Juliette. Elle avait les yeux rougis, mais la physionomie vaillante.

Mme Forster ne la laissa pas asseoir.

— Ma chère, voici le meilleur garçon du monde M. Pascal de Guerras, fort empêché, tout grand avocat qu'il est de vous demander en mariage. J'ai dû, par considération pour son embarras, me charger de la chose.

Juliette se jeta sur des coussins pour étouffer ses cris de joie : Il ne les quitterait plus... jamais !

Miss Barbara resta immobile, les yeux baissés, les joues ardentes. On entendait sa respiration pressée. Sous sa robe collante, on eût vu battre le cœur.

Très bas, d'une voix douce, elle dit avec effort :

— M. de Guerras a sans doute oublié que le même motif, qui a éloigné de sa personne un héritage promis, doit éloigner sa main de celle de Barbara Jackson ?

— Ah !... la religion différente ! gémit Juliette avec explosion.

Pascal frissonna jusqu'aux moelles en découvrant, à cette pensée cruelle, combien, sans le savoir, il aimait la jeune Américaine.

Mme Forster sourit, ce que Juliette trouva bien inopportun.

— Je vais vous donner à tous deux le moyen de tourner l'obstacle, vous en ferez ensuite ce que votre conscience décidera.

— Il y a donc un moyen ?... cria Juliette affolée.

— Barbara, ma chère, je vous ai prise à trois ans dans une chambre mortuaire où votre pauvre mère venait de cesser de souffrir. Votre père l'avait devancée. Tous deux étaient catholiques. Je n'avais personne à qui demander ce que vous étiez vous-même. Mais en vous ouvrant ma maison et mon affection, je vous appris ce que je savais en religion et en morale. J'ai souvent pensé que je ne mourrais pas sans vous dire : "Choisissez entre la voie où vous avaient placés vos parents morts et celle où je vous ai fait marcher sur mes yeux." Il me semble qu'en voici l'occasion venue.

— Oh !... mes secrets désirs ! murmura miss Barbara en joignant les mains avec une expression de physionomie telle que Pascal y lut toutes ses aspirations contenues vers la foi de ses premières années.

— Elle est baptisée !... c'est indélébile cela ! éclata Juliette en attirant Pascal vers miss Barbara, tandis qu'elle glissait la main de miss Barbara dans celle de Pascal.

Et les deux jeunes gens restèrent ainsi, quelques secondes, unis dans cette chaste étreinte qui leur servait éloquentement de protestations et d'adieu.

